

**OEUVRES COMPLÈTES**  
**DE**  
**P.-J. DE BÉRANGER**

---

**TOME PREMIER**



**TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.**







BÉRANGER

Perrotin Editeur.





**OEUVRES COMPLÈTES**  
DE  
**P.-J. DE BÉRANGER**

NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

ILLUSTRÉE DE CINQUANTE-DEUX BELLES GRAVURES SUR ACIER  
ENTIÈREMENT INÉDITES

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. CHARLET, A. DE LEMUD, JOHANNOT, DAUBIGNY, PAUQUET,  
JACQUES, J. LANGE, PINGUILLY, DE RUDDER, RAFFET

---

**TOME PREMIER**

---

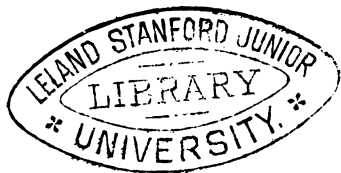
**PARIS**

**PERROTIN, ÉDITEUR**

DE LA MÉTHODE WILHEM ET DE L'ORPHÉON  
3. PLACE DU DOYENNÉ

—  
MDCCLXVII

E.



A. 18161

*[Faint handwritten notes on the right margin, including words like "you", "his", "from", "and", "and", "down", "with", "and", "me", "the", "the", "the"]*



Mr. Perrotin, 3,

Il y a deux ans, M<sup>rs</sup>.  
l'oublié en, selon moi,  
promptement, je vous a  
à faire pour une modique  
histoire inconnue à moi  
pour moi. avec un autre  
en dépit de mes prévisions,  
sa bienveillance, les édits  
de vous même alors et à  
cette seule que modique  
incompréhensible chiffre.  
me prodigues les soins  
d'un dévouement que je  
so magnifiquement édit  
sans nécessité pour vous  
à dévouement. C'est une  
que vous voulez décerner  
j'ai vu désapprouver, en  
de dépense et de peine

accusé  
ion, illus  
ris, que  
rurent à  
à l'abus  
y l'histoire  
aide, au  
avoir le,  
fait au  
aide don  
villes, y  
chanson  
l'impression  
n. J'ai de  
cheut par  
dont le co  
par un  
quelles des  
votre gouvern  
7. Il y a des  
posséder public  
en dans ce ch.

qu'ils ont déjà obtenu les <sup>premières</sup> livraisons  
des parles destinataires et les exposeurs les  
~~parles~~ commentateurs ingénieux, qui  
en tentent qu'ils adoptent plus d'esprit que  
de la; quelque succès, dit-on, qu'ils ont  
eu, j'espère qu'il est de mon devoir de vous  
tout ce qui m'est possible.

Saturne, j'espère que j'en ai eu à la  
sabbat de plus l'occuper de moi,  
à extraire du manuscrit de chansons  
qui vous appartiendra à ma mort, sept  
ou huit, que vous pourrez joindre les  
autres de mon recueil de mon très bon ami  
à ces chansons parnicelles qui se  
font par les sujets et la forme, du genre  
imposent mes précédents recueils. c'est  
le présent que j'en ai fait; mais  
et, acceptez le vite, car l'envoi de la  
meilleure. vous savez mieux qu'un  
secours, combien un écrit aujourd'hui  
est nouvelle. aussi, j'espère qu'on en  
aura l'honneur fait à mon recueil posthume,

qu'un témoin  
à confidèle et  
intelligente et  
malheureusement  
l'impression  
fièvre. <sup>vous</sup> end off  
chez Serretin

Sony, 19 20<sup>me</sup>

S. S. J. J. J. J. J.  
intéressé sur  
paraitent de

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

## PRÉFACE DE L'AUTEUR\* .

1833.

Au moment de prendre congé du public, je sens avec une émotion plus profonde la reconnaissance que je lui dois ; je me retrace plus vivement les marques d'intérêt dont il m'a comblé, depuis près de vingt ans que mon nom a commencé à lui être connu.

Telle a été sa bienveillance, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujours mieux aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes sentiments patriotiques, à la constance de mes opinions, et, j'ose ajouter, au dévouement désintéressé avec lequel je les ai défendues et propagées.

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même public, dans une simple causerie, des circonstances et des impressions qui m'ont été particulières, et auxquelles se rattache la publication des chansons qu'il a accueillies si favorablement. C'est une sorte de narration familière où il reconnaîtra du moins tout le prix que j'ai attaché à ses suffrages.

Je dois parler d'abord de ce dernier volume.

Chacune de mes publications a été pour moi le ré-

\* Les autres Préfaces de l'auteur sont renvoyées à la fin du 2<sup>e</sup> volume.

sultat d'un pénible effort. Celle-ci m'aura causé à elle seule plus de malaise que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière; malheureusement elle vient trop tard. C'est immédiatement après la révolution de Juillet que ce volume eût dû paraître : ma modeste mission était alors terminée. Mes éditeurs savent pourquoi il ne m'a pas été permis d'achever plus tôt un rôle privé désormais de l'intérêt qu'il pouvait avoir sous le règne de la légitimité. Beaucoup de chansons de ce nouveau recueil appartiennent à ce temps déjà loin de nous, et plusieurs même auront besoin de notes.

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques-unes m'en sauront gré, je l'espère; elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer, non moins que mon âge, à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.

Les chansons, nées depuis 1830, semblent en effet se rattacher plutôt aux questions d'intérêt social qu'aux discussions purement politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on suppose reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie. J'en ai l'obligation, sans doute, à la classe dans laquelle je suis né, et à l'éducation pratique que j'y ai reçue.

Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardents, ont donné, depuis peu, un grand développement à ces questions, et sont parvenus à les rendre presque vulgaires. Je souhaite que quelques-unes de mes compositions prouvent à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse entreprise.

Je n'ai rien à dire des chansons qui appartiennent au temps de la Restauration, si ce n'est qu'elles sont sorties toutes faites de la prison de *la Force*. J'aurais peu tenu à les imprimer, si elles ne complétaient ces espèces de mémoires chantants que je publie depuis 1845. Je n'ai pas, au reste, à craindre qu'on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l'ennemi a disparu. On pourra même remarquer que ma détention, bien qu'assez longue, ne m'avait nullement aigri : il est vrai qu'alors je croyais voir s'approcher l'accomplissement de mes prophéties contre les Bourbons. C'est ici l'occasion de m'expliquer sur la petite guerre que j'ai faite aux princes de la branche déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'empereur, ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de l'égalité victorieuse ; cette admiration, cette idolâtrie, qui devaient faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais

sur le despotisme toujours croissant de l'empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles : malgré la Charte, j'y croyais peu ; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénouement fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la France ; je la chantai en présence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons ; ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu ; quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître, et dessillèrent les yeux des moins clairvoyants ; je ne parle que des gouvernés.

Le retour de l'empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir, en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *cent-jours*,



l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement ; ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée *la Politique de Lise*, dont la forme a si peu de rapport avec le fond : ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'avais pas encore osé faire prendre à la chanson un vol plus élevé ; ses ailes poussaient. Il me fut plus facile de livrer au ridicule les Français qui ne rougissaient pas d'appeler de leurs vœux impies le triomphe et le retour des armées étrangères. J'avais répandu des larmes à leur première entrée à Paris ; j'en versai à la seconde : il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectacles.

J'eus alors la conviction profonde que les Bourbons fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux, qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la terreur, l'anarchie directoriale et la gloire de l'empire. Cette conviction, qui ne m'a plus abandonné, je la devais moins d'abord aux calculs de ma raison qu'à l'instinct du peuple. A chaque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite, dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma muse.

C'est cette muse qui me fit résister aux prétendus

sages, dont les conseils, fondés sur des espérances chimériques, me poursuivirent maintes fois. Les deux publications qui m'ont valu des condamnations judiciaires, m'exposèrent à me voir abandonné de beaucoup de mes amis politiques. J'en courus le risque. L'approbation des masses me resta fidèle, et les amis revinrent\*.

Je tiens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma vie de chansonnier, je ne donnai droit à personne de me dire : Fais ou ne fais pas ceci ; va ou ne va pas jusque-là. Quand je sacrifiai le modique emploi, que je ne devais qu'à M. Arnault, et qui était alors ma seule ressource, des hommes pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde, me firent des offres avantageuses que j'eusse pu accepter sans rougir ; mais ils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Mon humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou de tel, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce que je sais quel pouvoir la reconnaissance exerce sur moi, que j'ai craint de contracter de semblables obligations, même envers les hommes que j'estime le plus\*\*.

\* Par un rapprochement singulier, dont je m'honore, ces deux condamnations me réunirent en prison à M. Cauchois-Lemaire, ex-proscrit, écrivain encore plus intempestif que moi, c'est-à-dire plus courageux et par conséquent aussi plus abandonné des uns et plus maltraité des autres.

\*\* J'ai cependant reçu un service pécuniaire à cette époque. Lorsque j'étais à la Force, en 1829, une souscription fut ouverte pour payer mon amende et

Il en est un que mes lecteurs auront nommé d'abord : M. Laffitte. Peut-être ses instances eussent-elles fini par triompher de mes refus, si des malheurs dont la France entière a gémi n'étaient venus mettre un terme à l'infatigable générosité de ce grand et vertueux citoyen, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la richesse populaire.

La révolution de Juillet a aussi voulu faire ma fortune; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités; aussi je le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Il expose pourtant à de singuliers reproches. C'est à cette paresse si

les frais de justice. Malgré tous les efforts de mes jeunes amis de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, la souscription ne fut pas remplie entièrement, grâce aux mêmes personnes qui avaient empêché la réélection de Manuel en 1824. Je n'ai point su quelle somme il manquait; mais je n'ai pu ignorer que l'un de nos plus recommandables citoyens, M. Bérard, chez qui la souscription était ouverte, m'acquitta envers le fisc. Ce service, au reste, doit me sembler de peu d'importance, comparé à ceux de tout genre que m'a rendus l'amitié de M. Bérard.

douce que des censeurs rigides ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens à la science des grandes affaires, ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d'un ministre. A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'état, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices. Nous aurions tous de la liberté à revendre ou plutôt à donner, car nous n'en savons pas bien encore le prix. Eh! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son? Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main : consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement. Mais il ne suffirait pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même. Il faudrait encore exécuter : ceci est la part du caractère. Les intentions les plus pures, le patriotisme le plus éclairé ne le donnent pas toujours. Qui n'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, l'instant d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination, avec l'embarras d'un démenti donné aux résolutions les plus sages? Oh! disent-ils, nous n'y serons plus re-

pris! quelle galère! Le plus honteux ajoute : Je voudrais bien vous voir à ma place. Quand un ministre dit cela, soyez sûr qu'il n'a plus la tête à lui. Cependant il en est un, mais un seul, qui sans avoir perdu la tête, a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde; aussi ne l'adressait-il jamais à un ami.

Je n'ai connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au pouvoir. Avec son imperturbable bon sens, plus il était propre à donner de sages conseils, plus sa modestie lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait éprouvé la raison. Les déterminations une fois prises, il les suivait avec fermeté et sans jactance. S'il en avait reçu l'inspiration d'un autre, ce qui était rare, il n'oubliait point de lui en faire honneur. Cet homme, c'était Manuel, à qui la France doit encore un tombeau.

Sous le ministère emmiellé de M. de Martignac, lorsque fatigués d'une lutte si longue contre la légitimité, plusieurs de nos chefs politiques travaillaient à la fameuse fusion, un d'eux s'écria : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort! C'est un éloge funèbre qui dit tout ce que Manuel vivant n'eût pas fait, à cette époque de promesses hypocrites et de concessions funestes.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait fait pendant les Trois-Journées. La rue d'Artois, l'Hôtel-de-Ville et les barricades l'auraient vu tour à tour, délibérant ici, se battant là; mais les barricades d'abord, car

son courage de vieux soldat s'y fût trouvé plus à l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui, il eût travaillé au berceau de notre révolution. Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu'on a répété de plusieurs, qu'ils sont comme des greffiers de mairie qui se croiraient les pères des enfants dont ils n'ont que dressé l'acte de naissance.

Il est vraisemblable que Manuel eût été forcé d'accepter une part aux affaires du nouveau gouvernement. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eût fallu prendre pour revenir bientôt sans doute au modeste asile que nous partagions. Patriote avant tout, il fût rentré dans la vie privée sans humeur, sans arrière-pensées ; à l'heure qu'il est, de l'opposition probablement encore, mais sans haine de personnes, car la force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parce qu'il avait foi dans le peuple.

Le bonheur de la France le préoccupait sans cesse ; eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande. Je n'ai jamais rencontré d'homme moins ambitieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin de lui, je l'entends s'écrier : Allons vivre à la campagne.

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié ; mais survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empressaient de recourir à sa raison imperturbable, à son inébranlable courage. Son

talent ressemblait à leur amitié. C'est dans les moments de crise qu'il en avait toute la plénitude, et que bien des faiseurs de phrases, qu'on appelle orateurs, baissaient la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eût-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'affubler d'aucun titre, d'aucun emploi ! car il respectait mes goûts. C'est comme simple volontaire qu'il eût voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi, en restant auprès de lui, je lui aurais du moins fait gagner le temps que lui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire, si je m'étais obstiné à vivre dans notre paisible retraite. Aux sentiments les plus élevés s'unissaient dans son cœur les affections les plus douces ; il n'était pas moins tendre ami que citoyen dévoué.

Ces derniers mots suffiront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut déplaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que depuis la révolution de Juillet, en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort !

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme ex-

cuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles, données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin ni aussi bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes! par MM. les procureurs du roi, avocats-généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à l'audience. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle; les croyants, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là : je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété?

Enfin, grand nombre de mes chansons ne sont que des inspirations de sentiments intimes ou des caprices d'un esprit vagabond; ce sont là mes filles chéries : voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore, qu'en jetant une grande variété dans mes recueils, celles-ci ont dû n'être pas inutiles non plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières, à n'en croire même que



les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai défendue pendant quinze ans, elles ont exercé une puissante influence sur les masses, seul levier qui, désormais, rende les grandes choses possibles. L'honneur de cette influence, je ne l'ai pas réclamé au moment de la victoire : mon courage s'évanouit aux cris qu'elle fait pousser. Je crois, en vérité, que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'hui, j'ose donc réclamer ma part dans le triomphe de 1830, triomphe que je n'ai su chanter que longtemps après et devant les sépultures des citoyens à qui nous le devons. Ma chanson d'*adieu* se ressent de ce mouvement de vanité politique, produit sans doute par les flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m'a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bientôt l'oubli enveloppera les chansons et le chansonnier, c'est une épitaphe que j'ai voulu préparer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l'amitié a pu faire; malgré les plus illustres suffrages et l'indulgence des interprètes de l'opinion publique, j'ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle a été nécessairement fort exagérée par l'intérêt de parti qui s'y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue; j'ai fait, moi, un calcul différent qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela? diront quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré, surtout, de m'être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus

utile à la cause de la liberté, lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j'avais cultivés d'abord.

Sur le point de faire ici un examen consciencieux de ces productions fugitives, le courage m'a manqué, je l'avoue. J'ai craint qu'on ne me prit au mot lorsque je relèverais des fautes, et qu'on ne fit la sourde oreille aux cajoleries paternelles que je pourrais adresser à mes chansons; car encore faut-il bien que tout n'en soit pas mauvais. Puis, malgré la politesse des critiques à mon égard, ce serait peut-être pousser la reconnaissance trop loin que de faire ainsi leur besogne. Je le répète : le courage m'a manqué. On n'incendie guère sa maison que lorsqu'elle est assurée. Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complètement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de bienveillance; que j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges; que loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent; me suis tenu loin des coteries qui le propagent; et que j'ai fermé ma porte aux commis-voyageurs de la Renommée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *revues* et les *magasins* leur sont ouverts.

Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de chansonnier, sentant bien

qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle. Le besoin de cette position spéciale a toujours dû m'ôter l'idée de courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m'aient faite des amis influents et dévoués, qui, dans la poursuite de ces dignités, me promettaient, je suis honteux de le dire, plus de bonheur que n'en a eu B. Constant, grand publiciste, grand orateur, grand écrivain. Pauvre Constant!

A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles, je répondrai : Les rêves poétiques les plus ambitieux ont bercé ma jeunesse; il n'est presque point de genre élevé que je n'aie tenté en silence. Pour remplir une immense carrière, à vingt ans, dépourvu d'études, même de celle du latin, j'ai cherché à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style. Les plus nobles encouragements m'ont été donnés alors. Je vous le demande : croyez-vous qu'il ne me soit rien resté de tout cela, et qu'aujourd'hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposé à m'en exagérer la valeur? mais j'ai utilisé ma vie de poète, et c'est là ma consolation. Il fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime, et qui se créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte. J'ai été cet homme. La Liberté et la Patrie, dira-t-on, se fussent bien passées de vos re-

frains. La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu'on le suppose : elles ne dédaignent le concours de rien de ce qui est populaire. Il y aurait, selon moi, injustice à porter sur mes chansons un jugement où il ne me serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée. Il est des instants, pour une nation, où la meilleure musique est celle du tambour qui bat la charge.

Après tout, si l'on trouve que j'exagère beaucoup l'importance de mes couplets, qu'on pardonne au vétéran qui prend sa retraite, de grossir tant soit peu ses états de services. On pourra même observer que je parle à peine de mes blessures. D'ailleurs, la récompense que je sollicite ne fera pas ajouter un centime au budget.

Comme chansonnier, il me faut répondre à une critique que j'ai vue plusieurs fois reproduite. On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est tout une langue, et que, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés. J'ajoute que depuis 1789 le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement ; notre histoire le prouve. La chanson qu'on avait définie *l'expression des sentiments populaires*, devait dès lors s'élever à la hau-

teur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution, et ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron*, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentiments. De là, autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fait seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on feuillette tous les recueils, et l'on verra que c'est dans le style le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle *Marseillaise*, qu'il n'a jamais oubliée, comme on l'a pu voir dans la grande Semaine.

Pourquoi nos jeunes et grands poètes ont-ils dédaigné les succès, que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eût procurés? notre cause y eût gagné, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française.

Leur style eût sans doute été obligé de renoncer, en partie, à la pompe des mots; mais, par compensation, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. C'est là, selon moi, mettre de la poésie en *dessous*. Peut-être est-ce, en définitive, une obligation qu'impose la simplicité de notre langue et à laquelle nous nous conformons trop rarement. La Fontaine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J'ai pensé quelquefois que si les poètes contemporains avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût; soit! mais par là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement pour captiver son attention. Appropriiez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développements; ce ne sont ni des idées abstraites, ni des types qu'il vous demande : montrez-lui à nu le cœur humain. Il me semble que Shakspeare fut soumis à cette heureuse condition. Mais que deviendra la perfection du style? Croit-on que les vers inimitables de Racine, appliqués à l'un de nos meilleurs mélodrames, eussent empêché, même aux boulevards, l'ouvrage de

réussir! Inventez, concevez pour ceux qui tous ne savent pas lire; écrivez pour ceux qui savent écrire.

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Toutefois, chez nous il y a pis, même en matière de jugements littéraires, surtout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaie donc d'en faire pour lui; mais, pour y parvenir, il faut étudier ce peuple. Quand par hasard nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font ces rois qui, dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres : représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le représentent ainsi : « Est-ce ma faute si » je suis misérablement déguenillé? si mes traits sont » flétris par le besoin, quelquefois même par le vice? » Mais dans ces traits hâves et fatigués a brillé l'enthousiasme du courage et de la liberté; mais sous » ces haillons coule un sang que je prodigue à la » voix de la patrie. C'est quand mon âme s'exalte » qu'il faut me peindre. Alors je suis beau; » et le peuple aurait raison de parler ainsi.

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, à peu d'exceptions près.

Mais nous ressemblons tous à des parvenus désireux de faire oublier leur origine ; ou si nous voulons bien souffrir chez nous des portraits de famille, c'est à condition d'en faire des caricatures. Beau moyen de s'anoblir, vraiment ! Les Chinois sont plus sages : ils anoblissent leurs aïeux.

Le plus grand poète des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, lorsqu'il se dégageait de l'imitation des anciennes formes monarchiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger nos poètes et nos artistes. Il voulait, par exemple, que le spectacle des représentations *gratis* fût composé des chefs-d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l'on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de discernement. Le grand homme avait appris de bonne heure, dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'élévation peut atteindre l'instinct des masses, habilement remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération nouvelle qui ne l'a pas connu, prouve assez combien l'émotion poétique a de pouvoir sur le peuple. Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire.



Les jeunes gens, je l'espère, me pardonneront ces réflexions que je ne hasarde ici que pour eux. Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissements donnés à leurs plus audacieuses innovations! Pouvais-je ne pas applaudir, même en blâmant un peu? Dans mon grenier, à leur âge, sous le règne de l'abbé Delille, j'avais moi-même projeté l'escalade de bien des barrières. Je ne sais quelle voix me criait : Non, les Latins et les Grecs même ne doivent pas être des modèles; ce sont des flambeaux : sachez vous en servir. Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des Le Batteux et des La Harpe; service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant; je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs; je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos à notre siècle d'affranchissement, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons accablaient les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout. C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens! il y a de la raison dans votre audace; mais, puisque vous avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés, et qui marche encore à votre

tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talents, et tous se sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la tribune, au bruit des longues et sanglantes batailles; dans les douleurs de l'exil; au pied des échafauds, que, par de brillants et nombreux succès, ils ont entretenu le culte des Muses, et qu'ils ont dit à la barbarie : Tu n'iras pas plus loin. Et vous le savez; elle ne s'arrête que devant la gloire.

Quant à moi qui, jusqu'à présent, n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bon homme! laisse-nous passer. Ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent au soir de la vie nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer. Mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

Quoi! vous ne ferez plus de chansons? Je ne promets pas cela; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre; bon gré mal gré, il faut trafiquer de la Muse : le commerce m'ennuie; je me retire. Mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours : elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de Juillet,

à qui je n'en veux pas pour cela. A ne faire des chansons que pour vous, dira-t-on, le dégoût vous prendra bien vite. Eh! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête? Je n'ai pas renoncé à être utile. Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule. Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard. Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses. J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans; sur presque tous ceux que je n'ai pas vus ou que je n'ai fait qu'entrevoir, ma mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques. Je veux faire une espèce de Dictionnaire historique, où, sous chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes. Ce travail peu fatigant, qui n'exige ni des connaissances profondes, ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimée; car ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conçoit, que j'ai formé ce projet. Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en événements, n'auront à consulter, je le crains bien, que des documents entachés de partia-

lité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne prétends pas n'être qu'un panégyriste. Les historiens savent tant de choses, qu'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre des hommes, même des hommes puissants; que si je n'ai rien été, c'est comme d'autres sont quelque chose, je veux dire en me donnant de la peine pour cela; ils n'auront donc pas à me ranger au nombre des gens désappointés et chagrins. Ils sauront peut-être aussi que j'ai joui de la réputation d'observateur assez attentif, assez exact, assez pénétrant, et qu'enfin je m'en suis toujours plutôt pris à la faiblesse des hommes qu'à leur mauvais vouloir du mal que j'ai pu voir faire dans mon temps. Des matériaux recueillis dans cet esprit manquent trop souvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bon parti de ceux que je laisserai. La France un jour pourra m'en savoir gré. Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? Il serait plaisant que la postérité dît : Le judicieux, le grave Béranger! Pourquoi pas?

Mais voici bien des pages à la suite les unes des autres, sans trop de logique, ni surtout de nécessité. Se douterait-on, à la longueur de cette préface, que j'ai toujours redouté d'entretenir le public de moi autrement qu'en chansons? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilège que donne l'instant des adieux : il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.

Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de la main de justice pour venir à mon secours dans les moments périlleux. Nul doute que sans eux on ne m'eût fait payer plus chèrement la témérité de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations qu'ils ont à la presse périodique.

Je me fais un devoir d'ajouter que même les journaux de l'opinion la plus opposée à la mienne, tout en repoussant l'hostilité de mes principes, m'ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme convaincu a droit d'attendre de ses adversaires, surtout quand il ne s'en prend qu'à ceux qui sont en position de se venger.

J'attribue cette bienveillance si générale à l'empire qu'exerce en France le genre auquel je me suis exclusivement livré. Cela seul suffirait pour m'ôter toute envie d'accoler jamais aucun autre titre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.



## NOTICE.

---

Les plus grands poètes de l'antiquité ne nous sont guère connus que par leurs vers, et les commentateurs venus à la suite se sont donné bien de la peine, après mille recherches, pour composer quelques pages de biographie à propos de ces enfants de la Muse qui remplissent le monde de leur génie. Nous avons sous les yeux plusieurs biographies d'Horace, le poète des amours, des gloires, de l'esprit et du goût littéraire au siècle d'Auguste..... La plus ancienne de ces *Vies d'Horace* se compose d'une demi-page, la seconde ne contient que dix lignes; l'édition *Variorum* de 1670 a poussé la recherche jusqu'à composer cinq pages, tout au plus, après quoi les commentateurs se sont reposés, tant ils savaient par leur admiration même, que la vie de ces hommes inspirés se rencontre tout entière dans les livres qu'ils ont laissés :

Multaque pars mei  
Vitabit Libitinam.

« La plus grande partie de moi-même échappera à la mort ! »  
— Ouvrez la belle édition de Juvénal publiée par les Elzeviers en 1671, vous trouverez treize lignes, tout autant, destinées à vous raconter cette existence si remplie de courage, d'éloquence et de vertu.... et pourtant quelle gloire a surpassé la gloire du satirique latin ?

Certes, notre poète Béranger, maître de l'ode, maître inspiré de la chanson française, est au premier rang de ces privilégiés qui peuvent se dire à eux-mêmes : Ma poésie, c'est ma vie entière ! On peut donc ne chercher la vie de notre poète que dans ses vers. Là, vous trouverez son âme, son esprit, son cœur, son génie, tout lui-même. A peine si de temps à

autre, une note jetée à la hâte, au bas de la page remplie, une indication faite au courant de la plume, une préface écrite en toute modestie, mettent le lecteur dans quelques-uns de ces très-simples et très-naïfs secrets d'une biographie si digne de notre intérêt, de notre curiosité et de nos respects.

Nous n'écrivons pas ici une histoire authentique, non plus qu'un essai littéraire : Béranger ne le souffrirait pas en tête de ses œuvres *revues et corrigées par l'auteur*; nous nous contenterons de recueillir quelques indications certaines à l'aide desquelles le lecteur pourra refaire, couplet par couplet, l'histoire de son poète bien-aimé.

Pierre-Jean de Béranger, un véritable enfant de Paris, comme Molière, son voisin, qui est né sous le Pilier des Halles, vint en ce monde, qu'il devait remplir de ses sages, héroïques et gais refrains, le 19 août 1780, dans la rue Montorgueil, au n° 50, tout près des Halles. Cette maison de la rue Montorgueil a été démolie récemment, pour faire place au nouveau marché que l'on pourrait appeler le *Rocher de Cancale*; il sera donc impossible à l'avenir de placer, même un marbre sur cette modeste demeure, qu'on eût visitée comme on visite aujourd'hui encore la maison de Corneille, — j'imagine que notre poète a dû se consoler bien volontiers.

Il vint donc au monde :

« Chez un tailleur, son pauvre et vieux grand-père. »

Mais en revanche le père de Béranger était un vrai bel esprit, animé de toutes les heureuses passions et ne doutant de rien, non, pas même qu'il ne fût bon gentilhomme, et qu'il ne devint très-riche, un jour ou l'autre; si bien que la première enfance du petit Jean resta confiée au *pauvre et vieux grand-père*, qui l'entoura de bienveillance, d'indulgence, de bonté; on le gronda peu, on l'aima beaucoup; on lui permit de s'instruire lui-même, au hasard de son bon cœur; bref, on le laissa être heureux tout à son aise; l'esprit y gagna, le cœur aussi. D'ailleurs, les événements de ces grandes époques apportaient, et de reste, à l'âme qui savait les comprendre, leurs enseignements et leurs leçons. La Bastille croulante devait être un profond sujet de grandes méditations, même pour un enfant



de neuf ans, et l'établissement solennel de ces nouvelles libertés faisait assez de bruit pour trouver attentif ce même petit garçon qui vivait chez sa tante paternelle, dans une auberge de Péronne. Jusqu'à seize ans, en effet, le jeune homme destiné à ce grand avenir habita cette aimable petite ville dont le souvenir lui est resté cher toute sa vie. Jeunesse heureuse! L'enfant avait trouvé, pour l'aimer tout d'abord, son vieux grand-père; le jeune homme devait rencontrer, dans sa bonne tante, une mère véritable, une mère affable, indulgente, qui lui laissait tout son loisir, pour lire, pour se promener, pour rêver. — Il lut *Télémaque*, il lut quelques volumes épars de la *Correspondance* de Voltaire, il put s'enivrer à loisir dans l'enchantement de la poésie de Racine. Il fit quelque chose de plus étonnant, il fit sa première communion, et l'on eût dit que l'église de Péronne n'attendait plus, pour se fermer, que cette solennité dernière. — Béranger vient d'écrire une chanson \*, le *Baptême de Voltaire* :

*Dig din don,  
Que n'avez-vous un bourdon?*

Si Voltaire avait été baptisé cinquante ans après Béranger, il aurait raconté, n'en doutez pas, dans un poème rempli de sa verve étincelante, le *Baptême de Béranger*.

Cependant la rêverie de notre jeune homme n'avait pas été si loin, qu'il n'eût fallu penser à gagner sa vie. Le grand-père et la tante de Péronne étaient des esprits positifs; ils voulaient bien qu'on fût heureux, mais ils voulaient aussi que l'on fût honnête homme, et qu'on eût un état : l'enfant avait été placé comme apprenti chez M. Laisnez, imprimeur à Péronne même. C'est un beau métier, ce métier de compositeur d'imprimerie : il occupe la main, il occupe l'esprit; on accomplit à chaque instant un travail intelligent; on voit passer sous ses yeux des idées toutes nouvelles; on voit naître, on voit grandir les poèmes, les romans, les histoires, les drames, les fantaisies, les passions de chaque matin. Franklin a illustré ce métier-là, et aussi Samuel Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, s'il

\* Que nous donnons dans cette nouvelle édition.

est vrai que Rétif de la Bretonne ait enlevé quelque peu de son éclat à cette noble profession, voisine de l'exercice des belles-lettres.

Ainsi mêlé aux travaux de l'esprit, le jeune apprenti compléta peu à peu les études commencées à l'institution de Péronne fondée par M. de Bellanglize, ancien député à l'Assemblée législative, et dans cette vie de la politique de tous les jours, dans ces émotions sans cesse renaissantes, au bruit de ces grands événements dont le choc se faisait sentir au bout du monde, quoi d'étonnant que ce jeune homme ait senti s'éveiller les premières ardeurs de son génie? Tant qu'il put aller seul, dans ce chemin de l'étude, qu'il se frayait lui-même, à force de zèle, d'instinct, de bonne volonté, et d'obéissance aux nobles inspirations qui étaient en lui, Béranger ne se plaignit pas; mais aussitôt qu'il voulut aller au delà de la langue française, et pénétrer, comme sa passion éloquente l'y poussait, dans les chefs-d'œuvre de la double antiquité, il sentit soudain se dresser devant sa pensée éblouie, des obstacles presque insurmontables, et il déplorait amèrement cette force qui lui manquait :

« Oh! que de fois j'ai maudit cette langue latine! écrit-il à un ami. Vous ne vous figurez pas le malheur d'un » pauvre jeune homme, poussé par le démon des vers, et » qui n'a pas même décliné *Musa* à vingt ans. Honteux » de mon ignorance, j'éludais avec soin les occasions qui » l'auraient mise à nu, ou quelquefois je faisais, en rougis- » sant, l'aveu de mon malheur à ceux qui me paraissaient » être au-dessus des préjugés; mais presque tous, hochant la » tête avec un regard de pitié, m'engageaient à me mettre à » l'étude. Triste recette pour moi, si paresseux, et qui me » rappelais que, tout jeune, et malgré mon excellente mé- » moire, je n'avais pu apprendre mes prières en latin. Et puis » alors de beaux désespoirs! Combien souvent j'ai été sur le » point de renoncer à la poésie! Je vous assure, mon cher ami, » que la misère m'a bien moins tourmenté que cette idée tant » répandue qu'un homme, sans le latin, ne pouvait pas bien » écrire en français. Dès qu'un peu de réputation m'est venu » trouver, j'ai avoué mon ignorance: car je hais le mensonge;

» mais alors j'ai éprouvé un autre désappointement. J'avais  
» beau protester que je n'avais lu Horace que dans les tra-  
» ductions : — Bonne plaisanterie ! me disait-on. Ne voit-on  
» pas que vous l'avez étudié ? vous l'imitiez sans cesse ! »

Horace et Béranger ! le parallèle était trop facile à entreprendre, pour que la comparaison fût vraie ; ces deux poètes éminents que la postérité la plus reculée placera, celui-ci à côté de celui-là, ne se ressemblent que par certains côtés de l'inspiration que la gloire, et le vin, et l'amour, la fortune, la pauvreté et la jeunesse apportent, aimable cortège, à ceux qui les chantent. Mais Horace, le fils élégant, savant, ingénieux sceptique de l'affranchi d'Auguste, digne objet de la sollicitude paternelle ; Horace, en compagnie des plus illustres rejetons de la race romaine, élevé à grands frais d'argent aux écoles d'Athènes ; Horace, le condisciple des plus grands seigneurs de la Rome impériale, fils de Pindare, d'Aristote, d'Anacréon, de Sapho et d'Homère ; Horace, le maître de la poésie savante et voisine de l'art athénien, comment le peut-on comparer, de bonne foi, avec ce paysan du Danube qui chante d'une voix sonore et fière, la gloire de l'empire vaincu, et les beautés de Lisette en bonnet rond ? Pendant que le favori de l'empereur, l'ami de Mécène et de Pollion, devenu, malgré lui et par la grâce de la toute-puissance impériale, un des chefs de la société romaine, à son plus éclatant période de richesse et d'élégance, compose, à loisir, ces chefs-d'œuvre d'une correction inimitable, poésies éclatantes de grâce, d'amour, d'atticisme, en un mot : *dignes d'un consul*, Béranger, enfant du peuple, chante pour le peuple, les joies du peuple et ses douleurs ; il célèbre ses victoires et ses défaites ; il ne reconnaît plus Lisette, une fois que Lisette a les pieds dans le satin ; il ne salue l'Empereur que lorsque l'aigle a été blessé de la foudre, au sommet du ciel impérial ! Non, non, ce n'est pas Béranger qui se vanterait d'avoir laissé dans les champs de Philippes, son bouclier : *relictâ non benè parmulâ* — je veux dire, dans la plaine du Mont-Saint-Jean.

S'il fut tout de suite un poète, Béranger ne le montra que bien tard. Au sortir de Péronne et de l'imprimerie de M. Laisnez, il revint à Paris, où son père, retrouvant ce grand garçon

de dix-huit ans, d'un bon sens si calme, d'une raison si mûre, d'une vie si correcte, lui prédit, en l'embrassant, qu'il serait... un gros banquier! — Le gros banquier cependant ne rêvait que de prose, et de vers, et de comédies : il écrivit une comédie, *les Hermaphrodites*, où il livrait à la risée publique cette queue insolente de la jeunesse dorée, que le fils de Fréron avait mise à la mode ; mais à peine Béranger eut-il touché à la comédie, que la comédie lui fit peur, tant il la trouva grande et fine dans les œuvres de Molière. *La satire*? C'était plus facile ; Horace l'avait tentée avec un rare bonheur. Oui, mais quel métier cruel ! quelle triste vie : crier toujours ! quelles misérables colères, dans ces époques qui avaient tant besoin de consolations et d'espérances !

L'épopée, à la bonne heure ! Le poème épique, c'était un beau rêve, à l'époque, déjà brillante, où le génie de Bonaparte rêvait qu'il serait un jour le premier de cette République, devenue un Empire. — Pendant que notre poète rêve ainsi à la gloire d'Homère, la pauvreté d'Homère frappe à sa porte ; la pauvreté sérieuse, austère, sans pitié mais non pas sans consolations et sans espérances, qui brise les faibles cœurs, qui ne peut rien contre les grands cœurs :

« J'étais si pauvre!... La plus petite partie de plaisir me » forçait à vivre, pendant huit jours, d'une maigre panade, que » je faisais moi-même, tout en entassant rime sur rime, et plein » de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de » cette riante époque de ma vie, où, sans appui, sans pain » assuré, sans instruction, je rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes » involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose, puis- » qu'elle peut répandre son charme jusque sur la vieillesse, cet » âge si déshérité et si pauvre ! Employez bien ce qui vous en » reste, ma chère amie ; aimez et laissez-vous aimer. J'ai bien » connu ce bonheur : c'est le plus grand de la vie. »

On retrouve dans ces quelques lignes la belle, l'heureuse, la douce chanson qu'Horace aurait pu écrire, mais non pas avec cet enthousiasme sincère et passionné :

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

A dater de ce moment de bonheur et de misère, la pauvreté devint sa dixième muse; mais cette muse il l'aima comme on aime l'espérance, comme on aime la gloire! Pauvre, inconnu, ivre de l'idée poétique, mais ne sachant encore à quoi il la fallait rattacher, il s'abandonnait, en poète, à l'heure présente et à l'inspiration de chaque jour. Tantôt il saluait avec transport le jeune Chateaubriand et le *Génie du Christianisme*, ce grand livre qui précédait le retour de l'Évangile; tantôt il revenait sur l'admiration des poètes admirés de son temps, et il tenait tête à ce triomphant abbé Delille, qui passait, au commencement de ce siècle, pour le plus grand poète de l'univers. Il aimait déjà la simplicité, la vérité, l'élégance qui n'emprunte rien au mensonge, la sérieuse beauté qui n'a pas besoin de parure et qui fait de sa chaste nudité, un ornement et une grâce. Il parlait un jour à un poète de l'Académie, de l'Académie française, s'il vous plaît, du soin assidu avec lequel, libre d'emphase, de période et de toute espèce de mythologie, il prétendait, chose incroyable! nommer chaque chose par son nom : « Mais, disait le poète académique, y » pensez-vous? et que ferez-vous de la langue poétique? — » Je n'en veux rien faire, répond le jeune homme. — Mais » comment saurez-vous nous montrer les choses dont vous » parlerez dans vos vers : la mer, par exemple, la mer, comment direz-vous? — Je dirai tout simplement la mer. — Eh » quoi! Neptune, Téthys, Amphitrite, de gaieté de cœur vous » retranchez tout cela? — Tout cela! »

Ces choses - là, il les disait en prose, il savait aussi les dire en vers; il n'avait pas encore trouvé sa véritable vocation poétique, mais il la pressentait à la façon d'un vrai poète; chaque jour, son allure devenait plus libre, son pas devenait plus ferme; quelque chose était en lui qui lui disait : Foule aux pieds ce grain de sable qui ne saurait t'empêcher d'aller à ton but!

Pourquoi faut-il, dans un siècle de gloire,  
 Mes vers et moi que nous mourions obscurs...  
 Jamais, hélas! d'une noble harmonie  
 L'Antiquité ne m'apprit les secrets.  
 L'instruction, nourrice du génie,

De son lait pur ne m'abreuva jamais.  
 Que demander à qui n'eut point de maître?  
 Du malheur seul les leçons m'ont formé;  
 Et ces épis que mon printemps voit naitre  
 Sont ceux d'un champ où rien ne fut semé.

Dans les diverses préfaces que Béranger a écrites pour ses chansons, il sera facile de retrouver, mêlé aux inquiétudes d'une modestie ingénue, plus d'un événement de sa jeunesse et de son âge mûr. Pour quiconque sait reconnaître les accents du cœur, au fond du style, ces préfaces sont d'un prix inestimable. L'auteur cause avec vous comme un voisin, comme un ami; il vous dit naïvement :

*J'étais là, telle chose m'advint!*

Il gémit parfois, mais sans amertume, de la sottise des hommes, il parle avec un vrai transport de leurs bienfaits. Lucien Bonaparte, le frère le plus aimé et le plus intelligent de l'Empereur, a mérité un bon souvenir de notre poète (Chansons de 1833, *Dédicace*), ce souvenir traversera les âges.— Rare bonheur pour un prince, d'avoir tendu une main libérale à l'homme qui peut donner l'immortalité en récompense d'un bienfait!

De l'an 1805 à l'année 1806, quelle minute heureuse! Dans cette halte glorieuse que faisait l'Empereur au milieu de sa gloire, les beaux-arts, qui jetaient un vif éclat, avaient entrepris plusieurs grands recueils, parmi lesquels s'est fait remarquer le beau livre intitulé : *Annales du Musée*, immense travail des peintres et des écrivains contemporains, publié sous la direction de Landon, et qui devait remporter le prix décennal. Cette histoire des plus grands hommes de l'antiquité dont les plus grands peintres avaient reproduit les nobles images, obtint bien vite la collaboration de notre poète, et Béranger écrivit de nobles pages pour ce recueil; il aimait les belles peintures, il avait le sentiment de ces grands chefs-d'œuvre, et s'il demandait de temps à autre au concert : *Est-ce du Mozart?* pas n'était besoin de lui dire : *Voilà du Titien! voilà du Raphaël!*

Ce sont là des travaux d'essai, mais on voit déjà, dans ces pages bien pensées et bien écrites, un honnête esprit qui tente modestement la fortune littéraire, qui doute, qui hésite,

et qui changerait volontiers ces travaux de la plume, contre le modeste emploi où se trouvent assurés le *victum* et le *vestitum*, l'*habit* et le *pain*, comme disait saint Paul.

Eh bien ! qui l'eût pu croire ? Béranger finit par l'obtenir, cet emploi qu'il appelait de tous ses vœux. En 1809, un des beaux-esprits qui triomphaient de ce temps-là, M. Arnault, fit entrer notre poète dans les bureaux de l'Instruction publique. — *De quoi vivre et un peu de loisir* : grand rêve, beau rêve, fortune réelle des poètes ! Avec cette fortune inespérée de 1,800 francs par an, lui vint en aide la fée bien-aimée qui avait apparu à son grand-père, — qui l'avait bercé enfant, qui l'avait protégé jeune homme, celle qui avait inspiré ses élégies, ses chansons, ses idylles, et même son poème épique de Clovis ; — la Muse de la chanson guerrière, de la chanson amoureuse, de la chanson libérale ; la Polymnie inspiratrice de ces beaux poèmes qui embrassent dans leur ensemble inspirateur, le frais sourire de Lisette, et le terrible froncement du sourcil de Jupiter olympien.

Et voilà comme, peu à peu, en mettant à profit ses loisirs, son génie, sa rêverie, ses bons instincts, toutes les nobles passions qui étaient en lui, et aussi en étudiant d'un cœur attentif les douleurs intimes, les gémissements, les joies passagères, l'orgueil froissé, les vastes espérances, l'esclavage présent et les libertés à venir de cette nation, — à force d'art et de simplicité, d'héroïsme et de gaieté, de bonhomie et de bravoure, à force de bien aimer tout ce que le bon Dieu a fait de beau et de bon en ce monde, à force de haïr tout ce que la société a fait d'injuste et de mauvais, notre riche employé aux appointements de 1,800 francs par an, sans compter la retenue, fut enfin élu et reconnu le vrai chansonnier, le vrai poète, le vrai créateur du lyrisme de la joie, de la bataille et des amours. Pourtant Désaugiers vivait, brillait, dinait, aimait et chantait, en ce temps-là.

Mais Désaugiers lui-même accueillit à merveille Béranger et ses chansons ; il comprit, sans en être jaloux, non-seulement la popularité, mais la gloire qui attendait ce nouveau venu dans le grand art de parler aux nations, le langage qu'elles veulent entendre, et plus que jamais il rasa, de sa voile prudente, les rivages fleuris, pendant que l'autre poète ne demandait pas mieux

que d'affronter les tempêtes et les orages de la pleine mer. *Les Gueux, les gueux*, quel chef-d'œuvre! *Les Infidélités de Lisette*, quelle flerté amoureuse! *Le Roi d'Yvetot* est une déclaration de guerre à la gloire des armes, gloire pleine de sang et de ravages. A cette réunion presque politique du *Caveau*, qui était alors la vraie Académie française, Béranger fut reçu, académicien chantant, par Désaugiers lui-même; le Caveau chantait avec une liberté, assez grande, pour contrarier le pouvoir, à qui tout faisait ombrage. — Il est vrai que l'Empire touchait à sa fin, et l'Empereur ne voulait pas que *tout finît par des chansons*, comme dit la chanson.

A dater du moment où l'Empire tombe dans l'abîme de sa grandeur, où la Restauration, aidée des baionnettes étrangères, vient se poser sur les ruines de ce monde que nous avons conquis, le vrai rôle de Béranger commence : le rôle de la consolation, le rôle de l'espérance.

Sa voix s'élève alors, sonore, éloquente, inspirée, pour mieux déplorer nos défaites, — pleine d'orgueil quand il faut célébrer les victoires passées — pleine de grâce quand il faut chanter les petits bonheurs de la vie présente.

Pas une gloire qu'il ne relève, pas un grand nom qu'il ne protège, pas une victime qu'il ne veuille sauver, pas une des colères de cette nation, dont il ne se fasse l'interprète.

En même temps il demande, fièrement, à ces nouveaux venus qui sont-ils? d'où viennent-ils? et de quel droit ils commandent à des hommes libres? On l'écoutait avec des louanges... avec des larmes! La France entière répétait ces consolations mêlées d'orgueil, ces élégies mêlées d'espoir, ces plaintes mêlées aux louanges! Car au fond de ces plaintes le courage perçait toujours. Jamais poète n'est intervenu d'une façon plus éloquente et plus complète, dans les émotions les plus intimes d'un peuple malheureux qui ne pouvait pas oublier que le Cosaque avait été un instant le maître de ses libertés et de ses remparts. Dans son triomphe que soutenait l'Europe coalisée, la Restauration étonnée se demandait quel était donc ce chansonnier qui remettait en honneur Sainte-Hélène et Waterloo?

Désormais la Restauration (imprudente qui ne voyait pas



que l'âme de ce poète était dans la nation même!) va commencer avec Béranger ce duel, corps à corps, dont on ne sortira que par la révolution de 1830. — Le premier *Recueil de Chansons* est de 1815, et déjà le poète fut menacé dans *son emploi!* Le second (1821) forçait Béranger à quitter le modeste bureau où il était entouré de tant d'estime et de louanges. Mais cette peine, qui était une grande peine, ne parut pas suffisante à ce terrible Marchangy, de funèbre mémoire, et, malgré M. Dupin aîné, le poète fut condamné à trois mois de prison... trois mois de prison, pour avoir pleuré avec amertume sur la France humiliée! — Le troisième recueil est à la date de 1825... M. de Villèle le laissa passer sans obstacle... moins heureux, trois ans plus tard, sous le ministère de ce bienveillant M. de Martignac, Béranger, défendu par M. Barthe, fut condamné à dix mille francs d'amende, et à neuf mois de prison, à *la Force*. — A la Force! Il n'avait été, la première fois, qu'à Sainte-Pélagie!

Cette condamnation était un triomphe. Pour se faire si cruelle, en effet, il fallait bien que la Restauration s'avouât vaincue. Tant d'amitiés honorables qui entouraient Béranger, tant d'estime pour sa personne, d'admiration pour son talent, et les vives sympathies de cette nation consolée par lui, éclatèrent, plus vivaces que jamais, autour de cette prison.

Tout le reste de cette biographie qui ne pourrait être dignement écrite que par Béranger lui-même, est de l'histoire d'hier. 1830 a sonné, et la révolution nouvelle, non plus que l'opposition de quinze ans, n'a pas pu se rassasier encore de ces chansons qui avaient glorifié à l'avance la révolution de juillet.

Alors laissant là le champ de la bataille ardente, il habita tour à tour Fontainebleau, la Touraine, Passy, l'aimable village, où l'amitié, l'étude, les bruits du monde viennent le trouver dans cette vie calme, paisible, sans regrets, sans peur, sans remords.

« Il y a, dit-il quelque part, dans mon organisation quelque chose de singulier, que je voudrais pouvoir vous expliquer. » J'ai une existence intérieure qui se refuse souvent à se répandre au dehors. Il y a de l'ours au fond de tout cela. Quand on veut forcer ma tanière, je m'épouvante et je pousse des hurle-

» ments. Et vous, vous curieuse de tout voir, de tout connaître,  
 » vous allez avec un long bâton, et deci et delà ! et puis allons !  
 » et puis encore ! Mon ours se met en défense, donne des coups  
 » de museau, crie, et vous ne vous informez pas si la pauvre bête  
 » est blessée ! Il est vrai que vous y attrapez des égratignures,  
 » mais vous êtes heureuse d'en être quitte à si bon marché :  
 » bien d'autres que vous ne s'en tireraient pas ainsi. Tout en  
 » me blâmant, convenez que si je n'étais pas fabriqué ainsi, il  
 » me serait impossible d'aller dans le monde, sans y laisser  
 » quelque peu de ma force naturelle, de mon instinct, de mes  
 » mœurs particulières, à qui je dois peut-être ces bonnes qua-  
 » lités qui vous plaisent encore, même sous le ciel de l'Italie  
 » et près des tombeaux de tant de grands hommes. »

L'*ours* est, au contraire, le meilleur des humains ; il aime la paix, le silence, la méditation, l'étude ; le bruit lui fait peur, et même le bruit de la gloire ; il n'est pas fâché que l'on respecte sa retraite, et il ne serait pas très-malheureux si le monde l'oubliait tout à fait. Mais l'*ours* n'est pas un misanthrope ; il est resté fidèle à ses amitiés, à son enthousiasme, fidèle à sa muse, à ses chansons ; chaque jour encore est pour lui un jour de travail et d'étude. Un homme, qui l'a vu, et qui l'a bien vu, en parle ainsi, avec une grâce charmante, à laquelle nous ne pouvons rien ajouter :

« Sa conversation est prompte, discursive, abondante,  
 » également nourrie sur tous les sujets, initiée aux mœurs  
 » des métiers différents, suppléant au manque de voyages  
 » par la pratique assidue de la grande ville ; on y reçoit  
 » mille traits qui pénètrent avant, et se retiennent ; on y  
 » sent réunis et mélangés le contemporain des conquêtes, le  
 » républicain de l'avenir et le successeur du Parisien Villon.  
 » Sa littérature, très-étendue, très-fine, très-élaborée, surprend  
 » ceux mêmes qui n'ignorent pas de quelles études sérieuses  
 » l'artiste consommé a dû partir. Rien de plus mûri, de plus  
 » délicat que la variété de ses jugements littéraires, tous indi-  
 » viduels et de sa propre façon. C'est un rusé ignorant, à la  
 » manière de Montaigne. Il ne sait pas le latin assurément ;  
 » mais, à l'entendre parfois discourir du théâtre et remonter  
 » de Molière, Racine ou Shakspeare aux tragiques de l'anti-

» quité, je suis tenté de croire qu'il sait le grec, qu'il a été Grec,  
 » comme il le dit dans son *Voyage imaginaire*, tant cet ordre  
 » de beautés et de noble harmonie lui est familier. »

Citons aussi Armand Carrel :

« Tous ceux qui ont joui de l'intimité de Béranger savent  
 » avec quelle supériorité il traite dans la conversation toutes les  
 » matières de politique et de littérature. Si Béranger n'était  
 » pas l'écrivain le plus populaire de l'époque, ce serait certain-  
 » nement l'un des plus ingénieux, des plus instruits, des plus  
 » attachants causeurs qu'on puisse rencontrer dans cette so-  
 » ciété, qui l'a beaucoup recherché et qu'il a beaucoup fuie,  
 » préférant tantôt la retraite, tantôt l'amitié de quelques jeunes  
 » gens bons et généreux, enfants de ce peuple dont il est le  
 » peintre fidèle et le poète aimé. »

Lui-même, Béranger, écrivait en 1833 ces belles pages, da-  
 tées de sa retraite de Passy, à la personne qui le voulait con-  
 duire en Italie, dans ce brillant univers que le poète a tant  
 rêvé :

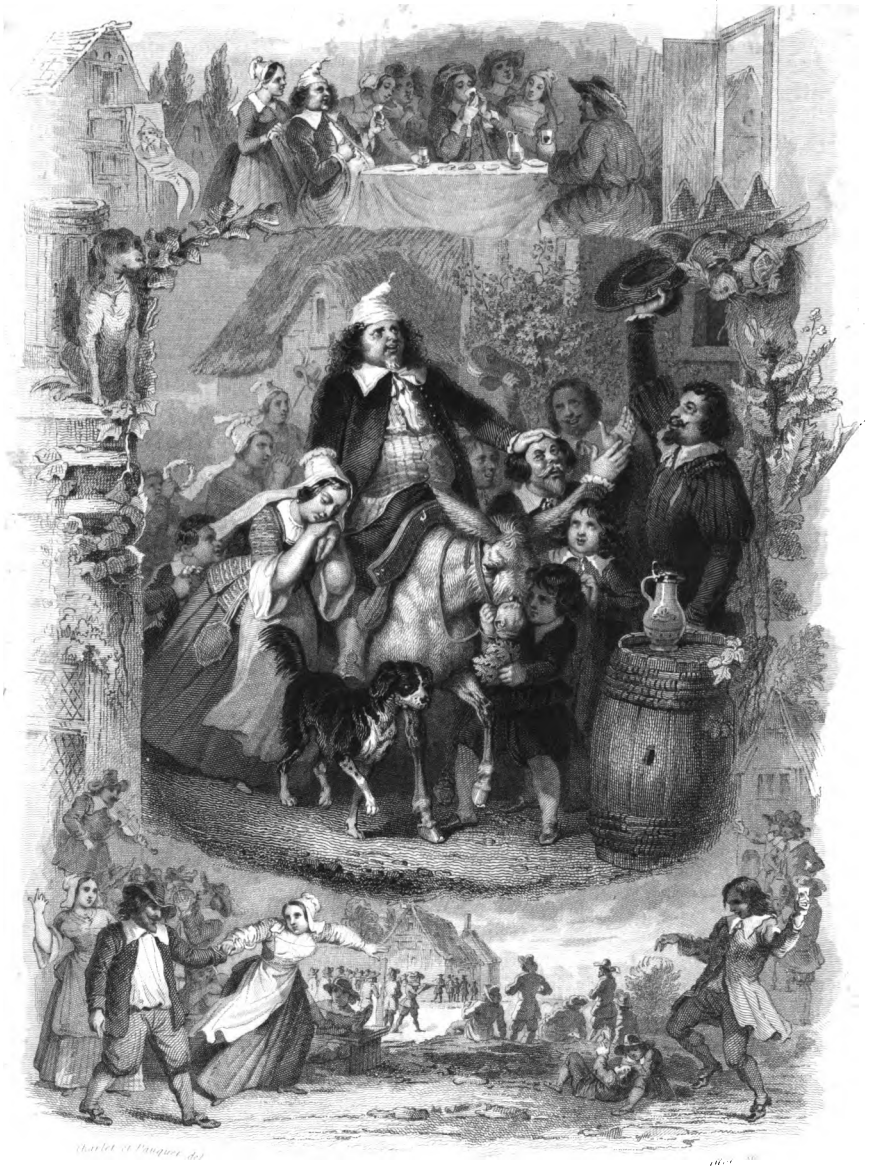
« Oui, je suis bien vieux ; une lutte longue et fatigante  
 » contre le sort, la nécessité de réfléchir constamment, de pre-  
 » mières dispositions profondément mélancoliques m'ont vieilli  
 » de bonne heure. Je sens encore vivement, mais ma raison se  
 » tient toujours au-dessus de mes émotions, pour les amortir  
 » ou pour les faire tourner uniquement au profit de mon faible  
 » talent. Parfois cette manière d'être m'inspire du dégoût, et  
 » je voudrais m'en choisir une autre ; mais les habitudes sont  
 » prises ; je me trouve gauche dans mes tentatives, le limaçon  
 » rentre dans sa coquille. Pourrez-vous le faire voyager ? J'en  
 » doute, malgré les invitations que vous êtes chargée, dites-  
 » vous, de me transmettre, et les fêtes que vous me promettez  
 » en Italie. Si, en effet, les poètes et les philosophes qui com-  
 » posent votre cour pensent quelque bien de moi, dites-leur  
 » que plus j'en suis surpris, plus j'y suis sensible. Leur suffrage  
 » ne me plairait pas parce qu'il viendrait de loin, mais parce  
 » qu'il viendrait d'une terre vers laquelle j'ai souvent tourné  
 » des regards d'amour, et à laquelle j'ai souvent souhaité un  
 » meilleur destin : elle a le destin du Tasse, le génie et le malheur,  
 » la gloire et la captivité. A Florence, vous ne vous en aperce-

» vrez peut-être pas beaucoup ; mais, si vous allez à Rome, si  
» vous parcourez ses grandes campagnes, c'est alors sans doute  
» que le malheur de l'Italie vous déchirera le cœur. J'ai lu les  
» récits de quelques voyageurs, et ces récits m'ont tellement  
» frappé qu'il m'a paru étrange qu'à l'aspect de tant de misère  
» on pût encore être sensible aux merveilles des arts, pompeu-  
» sement étalées dans la capitale de la chrétienté. »

La simplicité avec laquelle le poète parle de lui-même nous  
a imposé une grande retenue. Béranger ne veut pas de nos  
louanges placées en tête de ses œuvres ; mais qu'importe ?

On parlera de sa gloire  
Chez le peuple bien longtemps ;  
L'humble toit, dans cinquante ans,  
Ne connaîtra pas d'autre histoire.





# LE ROI D'YVETOT

Revue de l'Édition.

# THE HISTORY OF

THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON

## IN THE

SEVENTEENTH

CENTURY

BY

J. H. BURNETT, F.R.S.

AND

J. H. BURNETT, F.R.S.

AND

J. H. BURNETT, F.R.S.

AND

J. H. BURNETT, F.R.S.

AND

J. H. BURNETT, F.R.S.

AND

J. H. BURNETT, F.R.S.

AND

J. H. BURNETT, F.R.S.



LES FÊTES DU ROI D'YVETOT

PAR M. DE LAUNAY

Paris chez M. de launay



CHANSONS  
DE  
P.-J. DE BÉRANGER

---

LE ROI D'YVETOT.

MAI 1843.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot  
Peu connu dans l'histoire,  
Se levant tard, se couchant tôt,  
Dormant fort bien sans gloire;  
Et couronné par Jeanneton  
D'un simple bonnet de coton,  
Dit-on.  
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!  
La, la.

Il faisait ses quatre repas  
Dans son palais de chaume,  
Et sur un âne, pas à pas,  
Parcourait son royaume.

1.

1

Joyeux, simple et croyant le bien,  
 Pour toute garde il n'avait rien  
     Qu'un chien.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
     La, la.

Il n'avait de goût onéreux  
     Qu'une soif un peu vive;  
 Mais, en rendant son peuple heureux,  
     Il faut bien qu'un roi vive.  
 Lui-même, à table et sans suppôt,  
 Sur chaque muid levait un pot  
     D'impôt.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
     La, la.

Aux filles de bonnes maisons  
     Comme il avait su plaire,  
 Ses sujets avaient cent raisons  
     De le nommer leur père :  
 D'ailleurs il ne levait de ban  
 Que pour tirer, quatre fois l'an,  
     Au blanc.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
     La, la.

Il n'agrandit point ses états,  
     Fut un voisin commode,

Et, modèle des potentats,  
 Prit le plaisir pour code.  
 Ce n'est que lorsqu'il expira  
 Que le peuple qui l'enterra  
 Pleura.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
 La, la.

On conserve encor le portrait  
 De ce digne et bon prince;  
 C'est l'enseigne d'un cabaret  
 Fameux dans la province.  
 Les jours de fête, bien souvent,  
 La foule s'écrie en buvant  
 Devant :  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
 La, la.

---

## LA BACCHANTE.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Cher amant, je cède à tes désirs :  
 De Champagne enivre Julie.  
 Inventons, s'il se peut, des plaisirs;  
 Des Amours épuisons la folie.

Verse-moi ce joyeux poison ;  
Mais surtout bois à ta maîtresse :  
Je rougirais de mon ivresse,  
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards  
Tout le feu dont mon sang bouillonne.  
Sur ton lit, de mes cheveux épars,  
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.  
Le cristal vient de se briser :  
Dieux ! baise ma gorge brûlante,  
Et taris l'écume enivrante  
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor ! mais pourquoi ces atours  
Entre tes baisers et mes charmes ?  
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours :  
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.  
Presse en tes bras mes charmes nus.  
Ah ! je sens redoubler mon être !  
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître  
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour ;  
Mais, hélas ! tes baisers languissent.  
Ne bois plus, et garde à mon amour  
Ce nectar où tes feux s'amortissent.  
De mes désirs mal apaisés,  
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,  
J'aurai du moins pour les éteindre  
Le vin où je les ai puisés.

---

## LE SÉNATEUR.

1843.

*Air : Sons un curé patriote.*

Mon épouse fait ma gloire :  
Rose a de si jolis yeux !  
Je lui dois, l'on peut m'en croire,  
Un ami bien précieux.  
Le jour où j'obtins sa foi  
Un sénateur vint chez moi.  
    Quel honneur !  
    Quel bonheur !  
Ah ! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :  
C'est un homme sans égal.  
L'autre hiver, chez un ministre,  
Il mena ma femme au bal.  
S'il me trouve en son chemin,  
Il me frappe dans la main.  
    Quel honneur !  
    Quel bonheur !  
Ah ! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,  
 Et n'a rien de freluquet.  
 Lorsque ma femme est malade,  
 Il fait mon cent de piquet.  
 Il m'embrasse au jour de l'an ;  
 Il me fête à la Saint-Jean.  
     Quel honneur !  
     Quel bonheur !  
 Ah ! monsieur le sénateur,  
 Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable  
 Me retienne après dîner,  
 Il me dit d'un air aimable :  
 « Allez donc vous promener ;  
 » Mon cher, ne vous gênez pas,  
 » Mon équipage est en bas. »  
     Quel honneur !  
     Quel bonheur !  
 Ah ! monsieur le sénateur,  
 Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne  
 Il nous mena par hasard ;  
 Il m'enivra de Champagne,  
 Et Rose fit lit à part :  
 Mais de la maison, ma foi,  
 Le plus beau lit fut pour moi.  
     Quel honneur !  
     Quel bonheur !

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie  
Pour parrain je l'ai donné.  
C'est presque en pleurant de joie  
Qu'il baise le nouveau-né;  
Et mon fils, dès ce moment,  
Est mis sur son testament.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie;  
Mais parfois j'y suis trop vert.  
J'ai poussé la raillerie  
Jusqu'à lui dire au dessert :  
On croit, j'en suis convaincu,  
Que vous me faites c...

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

---

## L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION  
AU CAVEAU MODERNE.

1843.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Au caveau je n'osais frapper ;  
Des méchants m'avaient su tromper.  
C'est presque un cercle académique,  
Me disait maint esprit caustique.  
Mais, que vois-je! de bons amis  
Que rassemble un couvert bien mis.  
Asseyez-vous, me dit la compagnie.  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,  
Courant pour disputer les voix  
A des gens qu'appuierait le zèle  
D'un grand seigneur ou d'une belle :  
Mais, faisant moitié du chemin,  
Vous m'accueillez le verre en main.  
D'ici l'intrigue est à jamais bannie :  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
Ce n'est point comme à l'Académie.



Toussant, crachant, faudra-t-il donc,  
 Dans un discours superbe et long,  
 Dire : Quel honneur vous me faites!  
 Messieurs, vous êtes trop honnêtes;  
 Ou quelque chose d'aussi fort?  
 Mais que je m'effrayais à tort!  
 On peut ici montrer moins de génie.  
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président  
 Faire bâiller en répondant  
 Que l'on vient de perdre un grand homme;  
 Que moi je le vauX, Dieu sait comme.  
 Mais ce président sans façon \*  
 Ne pérore ici qu'en chanson :  
 Toujours trop tôt sa harangue est finie.  
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurai-je alors,  
 Pour tout esprit, l'esprit de corps?  
 Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,  
 Solidaire de la sottise;  
 Mais dans votre société,  
 L'esprit de corps c'est la gaité.  
 Cet esprit-là règne sans tyrannie.  
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
 Ce n'est point comme à l'Académie.

\* Désaugiers.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,  
 Ma chaise n'est point un fauteuil.  
 Que je vais chérir cet asile,  
 Où tant de fois le Vaudeville  
 A renouvelé ses grelots,  
 Et sur la porte écrit ces mots :  
 Joie, amitié, malice et bonhomie!  
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
 Ce n'est point comme à l'Académie.

---

## LA GAUDRIOLE.

AIR : *La bonne aventure.*

Momus a pris pour adjoints  
 Des rimeurs d'école :  
 Des chansons en quatre points  
 Le froid nous désole.  
 Mirliton s'en est allé.  
 Ah! la muse de Collé,  
 C'est la gaudriole,  
 O gué,  
 C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons  
 Le ton m'affriole.  
 Minerve dans mes chansons  
 Fait la cabriole.

De ma grand'mère, après tout,  
Tartufes, je tiens le goût  
De la gaudriole,  
O gué,  
De la gaudriole.

Elle amusait à dix ans  
Son maître d'école.  
Des cordeliers gros plaisants  
Elle fut l'idole.  
Au prêtre qui l'exhortait,  
En mourant elle contait  
Une gaudriole,  
O gué,  
Une gaudriole.

C'était la régence alors ;  
Et, sans hyperbole,  
Grâce aux plus drôles de corps,  
La France était folle.  
Tous les hommes plaisaient,  
Et les femmes se prêtaient  
A la gaudriole,  
O gué,  
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui.  
Est-on moins frivole ?  
Trop de gloire nous a nui ;  
Le plaisir s'envole.

Mais au Français attristé  
 Qui peut rendre la gaité?  
 C'est la gaudriole,  
 O gué,  
 C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus  
 Lorsqu'on vous viole,  
 Pourquoi prendre un air confus  
 A chaque parole?  
 Passez les mots aux rieurs :  
 Les plus gros sont les meilleurs  
 Pour la gaudriole,  
 O gué,  
 Pour la gaudriole.

---

## ROGER BONTEMPS.

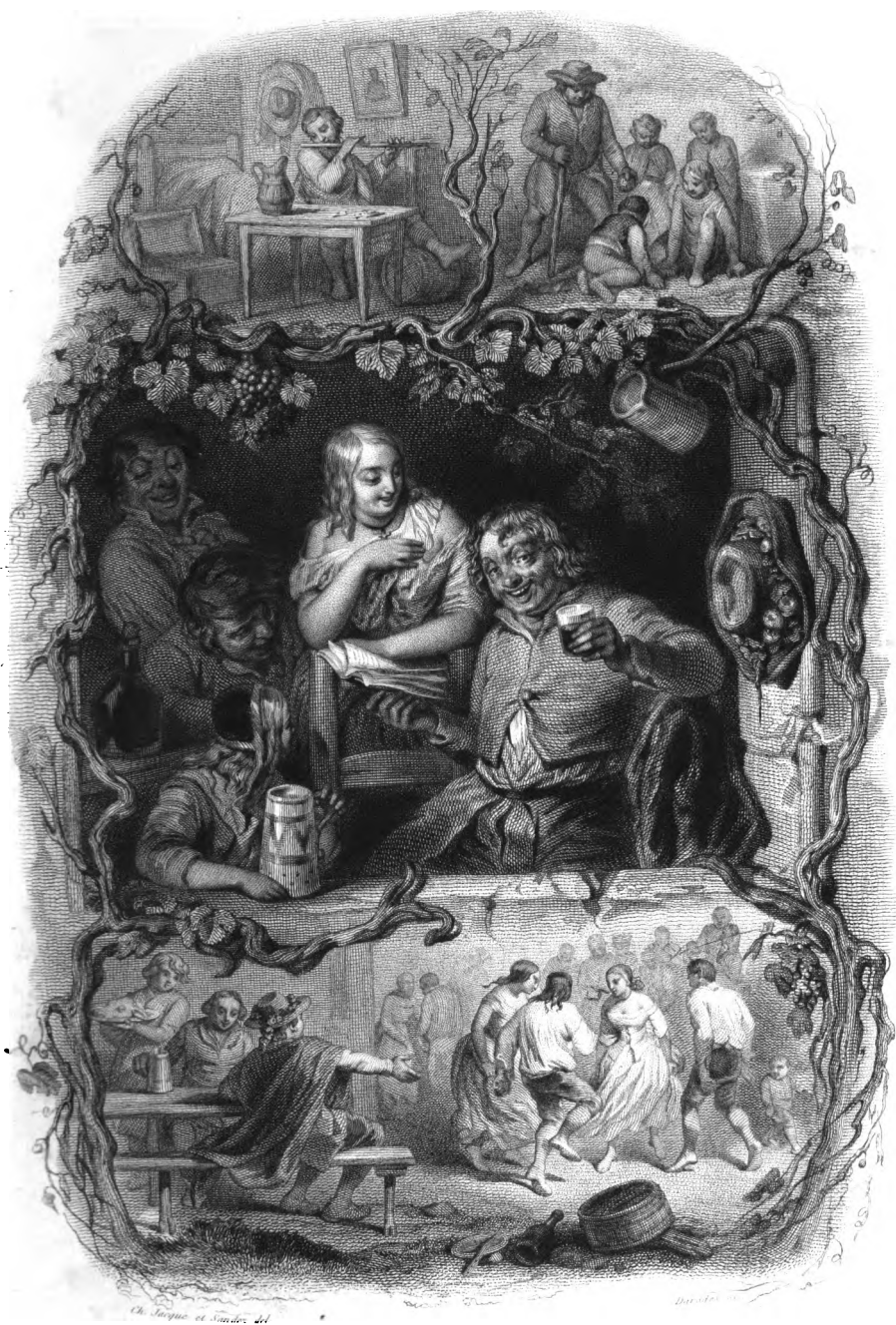
JANVIER 1814.

*AIR : Ronde du camp de Grandpré.*

Aux gens atrabilaires  
 Pour exemple donné,  
 En un temps de misères  
 Roger Bontemps est né.







ROGER BONTEMPS

Paroisse d'Alpente





Vivre obscur à sa guise,  
Narguer les mécontents;  
Eh gai! c'est la devise  
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,  
Coiffé dans les grands jours,  
De roses ou de lierre  
Le rajeunir toujours;  
Mettre un manteau de bure,  
Vieil ami de vingt ans;  
Eh gai! c'est la parure  
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte  
Une table, un vieux lit,  
Des cartes, une flûte,  
Un broc que Dieu remplit,  
Un portrait de maîtresse,  
Un coffre et rien dedans;  
Eh gai! c'est la richesse  
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville  
Montrer de petits jeux;  
Être un faiseur habile  
De contes graveleux;  
Ne parler que de danse  
Et d'almanachs chantants;  
Eh gai! c'est la science  
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,  
Sabler ceux du canton;  
Préférer Marguerite  
Aux dames du grand ton;  
De joie et de tendresse  
Remplir tous ses instants;  
Eh gai! c'est la sagesse  
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,  
Mon père, à ta bonté;  
De ma philosophie  
Pardonne la gâté;  
Que ma saison dernière  
Soit encore un printemps;  
Eh gai! c'est la prière  
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,  
Vous, riches désireux,  
Vous, dont le char dévie  
Après un cours heureux;  
Vous, qui perdrez peut-être  
Des titres éclatants,  
Eh gai! prenez pour maître  
Le gros Roger Bontemps.

---

**PARNY.**

ROMANCE.

Musique de M. B. WILHEM.

Je disais aux fils d'Épicure :  
« Réveillez par vos joyeux chants  
» Parny, qui sait de la nature  
» Célébrer les plus doux penchants. »  
Mais les chants que la joie inspire  
Font place aux regrets superflus :  
    Parny n'est plus!  
Il vient d'expirer sur sa lyre :  
    Parny n'est plus!

Je disais aux Grâces émues :  
« Il vous doit sa célébrité.  
» Montrez-vous à lui demi-nues ;  
» Qu'il peigne encor la volupté. »  
Mais chacune d'elles soupire  
Auprès des Plaisirs éperdus.  
    Parny n'est plus!  
Il vient d'expirer sur sa lyre :  
    Parny n'est plus!

Je disais aux dieux du bel âge :  
« Amours, rendez à ses vieux ans

» Les fleurs qu'aux pieds d'une volage  
 » Il prodigua dans son printemps. »  
 Mais en pleurant je les vois lire  
 Des vers qu'ils ont cent fois relus.

Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus!

Je disais aux Muses plaintives:

« Oubliez vos malheurs récents \*;  
 » Pour charmer l'écho de nos rives,  
 » Il vous suffit de ses accents. »

Mais du poétique délire  
 Elles brisent les attributs.

Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus!

Il n'est plus! ah! puisse l'Envie  
 S'interdire un dernier effort \*\*!  
 Immortel il quitte la vie;  
 Pour lui tous les dieux sont d'accord.  
 Que la Haine, prête à maudire,  
 Pardonne aux aimables vertus.

Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus!

\* Allusion à la mort de Le Brun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.

\*\* Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de *la Guerre des Dieux*.

## MA GRAND'MÈRE.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Ma grand'mère, un soir à sa fête,  
De vin pur ayant bu deux doigts,  
Nous disait en branlant la tête :  
Que d'amoureux j'eus autrefois!

Combien je regrette	} <i>bis.</i>
Mon bras si dodu,	
Ma jambe bien faite,	
Et le temps perdu!	

Quoi! maman, vous n'étiez pas sage!  
— Non vraiment; et de mes appas  
Seule à quinze ans j'appris l'usage,  
Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu!

Maman, vous aviez le cœur tendre?  
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans,  
Lindor ne se fit pas attendre,  
Et qu'il n'attendit pas longtemps.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu!

Maman, Lindor savait donc plaire?  
 — Oui, seul il me plut quatre mois :  
 Mais bientôt j'estimai Valère,  
 Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu!

Quoi! maman, deux amants ensemble!  
 — Oui, mais chacun d'eux me trompa.  
 Plus fine alors qu'il ne vous semble,  
 J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu!

Maman, que lui dit la famille?  
 — Rien, mais un mari plus sensé  
 Eût pu connaître à la coquille  
 Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu!

Maman, lui fûtes-vous fidèle?  
 — Oh! sur cela je me tais bien.  
 A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,  
 Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu!

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?  
 — Oui; mais, grâce à ma gaité,  
 Si l'église n'était plus neuve,  
 Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu!

Comme vous, maman, faut-il faire?  
 — Eh! mes petits-enfants, pourquoi,  
 Quand j'ai fait comme ma grand'mère,  
 Ne feriez-vous pas comme moi?

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu!

---

## LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

1844.

*AIR des Bossus.*

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,  
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
 Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant  
 Gaîment m'assiège et derrière et devant,  
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,  
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
 Volnay, Pomard, Beaune et Moulin-à-vent\*,  
 Fait-on sonner votre âge en vous servant,  
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort,  
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
 En fait de vin, qu'on se montre savant;  
 Dût-on pousser le sujet trop avant,  
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,  
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!

\* Noms de différents vins.



Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,  
On trinque assis derrière un paravent,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant  
De gais couplets qu'on répète en buvant,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Que l'amitié réclame un cœur fervent,  
Que dans la cave elle fonde un couvent,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais que Thémire, à table nous trouvant,  
Avec l'Al s'égaie en arrivant,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,  
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,  
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

---

## LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

AIR :

Deux saisons règlent toutes choses,  
Pour qui sait vivre en s'amusant :  
Au printemps nous devons les roses,  
A l'automne un jus bienfaisant.  
Les jours croissent; le cœur s'éveille :  
On fait le vin quand ils sont courts.  
Au printemps, adieu la bouteille!  
En automne, adieu les amours!

Mieux il vaudrait unir sans doute  
Ces deux penchants faits pour charmer ;  
Mais pour ma santé je redoute  
De trop boire et de trop aimer.  
Or, la sagesse me conseille  
De partager ainsi mes jours :  
Au printemps, adieu la bouteille!  
En automne, adieu les amours!

Au mois de mai j'ai vu Rosette,  
Et mon cœur a subi ses lois.  
Que de caprices la coquette  
M'a fait essayer en six mois!

Pour lui rendre enfin la pareille,  
J'appelle octobre à mon secours.  
Au printemps, adieu la bouteille!  
En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte, et reprends Adèle,  
Sans façon comme sans regrets.  
Au revoir, un jour me dit-elle.  
Elle revint longtemps après ;  
J'étais à chanter sous la treille :  
Ah! dis-je, l'année a son cours.  
Au printemps, adieu la bouteille!  
En automne, adieu les amours.

Mais il est une enchanteresse  
Qui change à son gré mes plaisirs.  
Du vin elle excite l'ivresse,  
Et maîtrise jusqu'aux désirs.  
Pour elle ce n'est pas merveille  
De troubler l'ordre de mes jours,  
Au printemps avec la bouteille,  
En automne avec les amours.

---

## LA MÈRE AVEUGLE.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Tout en filant votre lin,  
Écoutez-moi bien, ma fille.  
Déjà votre cœur sautille  
Au nom du jeune Colin.  
Craignez ce qu'il vous conseille.  
Quoique aveugle, je surveille;  
A tout je prête l'oreille,  
Et vous soupirez tout bas.  
Votre Colin n'est qu'un traître...  
Mais vous ouvrez la fenêtre;  
Lise, vous ne filez pas. (*bis.*)

Il fait trop chaud, dites-vous;  
Mais par la fenêtre ouverte,  
A Colin, toujours alerte,  
Ne faites pas les yeux doux.  
Vous vous plaignez que je gronde :  
Hélas! je fus jeune et blonde,  
Je sais combien dans ce monde  
On peut faire de faux pas.  
L'amour trop souvent l'emporte...  
Mais quelqu'un est à la porte;  
Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,  
Qui fait crier la serrure;  
Et mon vieux chien qui murmure  
Gagne à cela de bons coups.  
Oui, fiez-vous à mon âge :  
Colin deviendra volage;  
Craignez, si vous n'êtes sage,  
De pleurer sur vos appas...  
Grand Dieu! que viens-je d'entendre?  
C'est le bruit d'un baiser tendre;  
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,  
C'est votre oiseau qui vous baise;  
Dites-lui donc qu'il se taise,  
Et redoute mon courroux.  
Ah! d'une folle conduite  
Le déshonneur est la suite;  
L'amant qui vous a séduite  
En rit même entre vos bras.  
Que la prudence vous sauve...  
Mais vous allez vers l'alcôve;  
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.  
Quoi! me jouer de la sorte!  
Colin est ici, qu'il sorte,  
Ou devienne votre époux.  
En attendant qu'à l'église  
Le séducteur vous conduise,

Filez, filez, filez, Lise,  
 Près de moi, sans faire un pas.  
 En vain votre lin s'embrouille;  
 Avec une autre quenouille,  
 Non, vous ne filerez pas.

---

## LE PETIT HOMME GRIS.

AIR : *Toto, Carabo.*

Il est un petit homme  
 Tout habillé de gris,  
 Dans Paris,  
 Joufflu comme une pomme,  
 Qui, sans un sou comptant,  
 Vit content,  
 Et dit : Moi, je m'en...  
 Et dit : Moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en ris!  
 Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

A courir les fillettes,  
 A boire sans compter,  
 A chanter,  
 Il s'est couvert de dettes;  
 Mais, quant aux créanciers,  
 Aux huissiers,

Il dit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre;

Qu'il s'y couche le soir

Sans y voir;

Qu'il lui faille en décembre

Souffler, faute de bois,

Dans ses doigts,

Il dit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille,

Fait payer ses atours

Aux amours.

Aussi, plus elle brille,

Plus on le montre au doigt :

Il le voit,

Et dit : Moi, je m'en...

Et dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable

Sur un lit délabré;

Le curé,

De la mort et du diable,

Parle à ce moribond,  
 Qui répond :  
 Ma foi, moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en ris!  
 Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

---

**LA BONNE FILLE,**  
 OU  
**LES MOEURS DU TEMPS.**

1842.

AIR : *Il est toujours le même.*

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,  
 Que soi-disant  
 J'ai le ton trop plaisant;  
 Mais cet air amusant  
 Sied si bien à Camille!  
 Philosophe par goût,  
 Et toujours et de tout  
 Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,  
 A mon début,



Craignant quelque rebut,  
Je me livre en tribut  
Au censeur Mascarille,  
Et ce cuistre insolent  
Dénigre mon talent;  
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,  
Dit : Je voudrais  
Servir tes intérêts.  
Lors j'essaie à grands frais  
D'échauffer le vieux drille.  
Quoi qu'il fit espérer,  
Je n'en pus rien tirer;  
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant pétille,  
Après qu'un jour  
Il m'eut fait voir la cour,  
Enrichit mon amour  
De ce jonc qui scintille.  
J'en fais voir le chaton :  
C'est du faux, me dit-on;  
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,  
Grâce à moi fut  
Nommé de l'Institut.  
Quand des voix qu'il me dut  
Vient l'éclat dont il brille,

Avec moi que de fois  
Il a manqué de voix !  
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille  
Tout triomphant,  
Dans ses bras m'étouffant,  
De me faire un enfant  
Me proteste qu'il grille;  
Et le petit morveux,  
Au lieu d'un, m'en fait deux;  
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,  
Soupe avec nous;  
Que nous fassions les fous.  
J'étais seule pour tous :  
L'un d'eux me déshabille.  
Puis le vin met dedans  
Nos petits intendants;  
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie; et sur mainte vétille  
J'aurais ici  
Pu glisser, Dieu merci!  
Dans ses jupons aussi  
Je sais qu'on s'entortille;  
Mais les restrictions,  
Mais les précautions,  
Moi je m'en ris, tant je suis bonne fille.

---

**AINSI SOIT-IL!**

1812.

*AIR : Alleluia.*

Je suis devin, mes chers amis;  
L'avenir qui nous est promis  
Se découvre à mon art subtil.  
Ainsi soit-il!

Plus de poète adulateur;  
Le puissant craindra le flatteur;  
Nul courtisan ne sera vil.  
Ainsi soit-il!

Plus d'usuriers, plus de joueurs,  
De petits banquiers grands seigneurs,  
Et pas un commis incivil.  
Ainsi soit-il!

L'amitié, charme de nos jours,  
Ne sera plus un froid discours  
Dont l'infortune rompt le fil.  
Ainsi soit-il!

La fille, novice à quinze ans,  
A dix-huit avec ses amants

N'exercera que son babil.  
Ainsi soit-il!

Femme fuira les vains atours,  
Et son mari pendant huit jours  
Pourra s'absenter sans péril.  
Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit  
Plus de génie et moins d'esprit,  
Laissant tout jargon puéril.  
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,  
L'acteur moins de fatuité;  
Le critique sera civil.  
Ainsi soit-il!

On rira des erreurs des grands,  
On chansonnera leurs agents,  
Sans voir arriver l'alguazil.  
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût;  
La justice règne partout,  
Et la vérité sort d'exil.  
Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,  
Qui met chaque chose en son lieu :  
Celles-ci sont pour l'an trois mil.  
Ainsi soit-il!

---

## L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

AIR : *Tra la la la, l'Amour est là.*

Le bel instituteur de filles  
Que ce monsieur de Fénelon!  
Il parle de messe et d'aiguilles :  
Maman, c'est un sot tout du long.  
Concerts, bals et pièces nouvelles  
Nous instruisent mieux que cela.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique;  
Maman, je veux au piano,  
Avec mon maître de musique,  
D'Armide chanter le duo.  
Je crois sentir les étincelles  
De l'amour dont Renaud brûla.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense;  
Maman, pendant une heure ou deux,  
Je veux que mon maître de danse  
M'enseigne un pas voluptueux.

Ma robe rend mes pieds rebelles :  
Un peu plus haut relevons-la.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille,  
Maman, je veux mettre au salon.  
Déjà je dessine à merveille  
Les contours de cet Apollon.  
Grand Dieu, que ses formes sont belles!  
Surtout les beaux *nus* que voilà!  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,  
La coutume ainsi l'exigeant.  
Je t'avoûrai, ma chère amie,  
Que même le cas est urgent.  
Le monde sait de mes nouvelles,  
Mais on y rit de tout cela.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

---

**DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN.**

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Dans ce siècle d'impiété  
L'on rit du *Benedicite!*  
Faut-il qu'à peine il m'en souviennne!  
Mais pour que l'appétit revienne,  
Je dis mes *grâces* lorsqu'enfin  
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim :  
Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,  
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mon voisin, faible du cerveau,  
Ne boit jamais son vin sans eau;  
Rien qu'à voir mousser le Champagne,  
Déjà la migraine le gagne;  
Tandis que pur et coup sur coup,  
Pour ma santé je bois beaucoup.  
Vous savez seul comment tout cela passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,  
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

De soupçons jaloux assiégé,  
Dorval n'a ni bu ni mangé.

Cet époux sans philosophie,  
 Par bonheur de nous se défie,  
 Et tient sa femme, aux yeux si doux,  
 Sous triple porte à deux verrous :  
 Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.  
 Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,  
 O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Certain soir, monsieur célébra  
 Une déesse d'Opéra.  
 Pour prix d'un grain d'encens profane,  
 Vite au régime on le condamne;  
 Sans accident, moi j'ai fêté  
 Huit danseuses de la Gaité.  
 Pour un miracle on veut que cela passe.  
 Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,  
 O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mais quel convive assis là-bas,  
 N'ose rire et ne chante pas?  
 Chut! me dit-on, c'est un vrai sage,  
 Qui dans les cours a fait naufrage.  
 Quoi! chez nous cet homme rêveur,  
 Des rois regrette la faveur!  
 Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.  
 Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,  
 O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce!

A table trouvant tout au mieux,  
 Je crois qu'un ordre exprès des cieux



Tient en haleine la sagesse,  
Des fous ménage la faiblesse,  
Et fait de leur vie un repas  
Dont le dessert ne finit pas.  
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,  
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

---

## MADAME GRÉGOIRE.

AIR : *C'est le gros Thomas.*

C'était de mon temps  
Que brillait madame Grégoire.  
J'allais à vingt ans  
Dans son cabaret rire et boire;  
Elle attirait les gens  
Par des airs engageants.  
Plus d'un brun à large poitrine  
Avait là crédit sur la mine.  
Ah! comme on entraît  
Boire à son cabaret!

D'un certain époux  
Bien qu'elle pleurât la mémoire,  
Personne de nous  
N'avait connu défunt Grégoire;

Mais à le remplacer  
 Qui n'eût voulu penser?  
 Heureux l'écot où la commère  
 Apportait sa pinte et son verre!  
 Ah! comme on entrait  
 Boire à son cabaret!

Je crois voir encor  
 Son gros rire aller jusqu'aux larmes,  
 Et sous sa croix d'or  
 L'ampleur de ses pudiques charmes.  
 Sur tous ses agréments  
 Consultez ses amants :  
 Au comptoir la sensible brune  
 Leur rendait deux pièces pour une.  
 Ah! comme on entrait  
 Boire à son cabaret!

Des buveurs grivois  
 Les femmes lui cherchaient querelle.  
 Que j'ai vu de fois  
 Des galants se battre pour elle!  
 La garde et les amours  
 Se chamaillant toujours,  
 Elle, en femme des plus capables,  
 Dans son lit cachait les coupables.  
 Ah! comme on entrait  
 Boire à son cabaret!

Quand ce fut mon tour  
 D'être en tout le maître chez elle,

C'était chaque jour  
Pour mes amis fête nouvelle.  
Je ne suis point jaloux :  
Nous nous arrangions tous.  
L'hôtesse, poussant à la vente,  
Nous livrait jusqu'à la servante.  
Ah! comme on entrait  
Boire à son cabaret!

Tout est bien changé :  
N'ayant plus rien à mettre en perce,  
Elle a pris congé  
Et des plaisirs et du commerce.  
Que je regrette, hélas!  
Sa cave et ses appas!  
Longtemps encor chaque pratique  
S'écrira devant sa boutique :  
Ah! comme on entrait  
Boire à son cabaret!

---

## CHARLES SEPT.

Musique de B. WILHEM.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :  
Adieu, repos; plaisirs, adieu!  
J'aurai, pour venger ma couronne,  
Des héros, l'amour, et mon Dieu.

Anglais, que le nom de ma belle  
Dans vos rangs porte la terreur.  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,  
Français et roi, loin des dangers,  
Je laissais la France captive  
En proie au fer des étrangers.  
Un mot, un seul mot de ma belle  
A couvert mon front de rougeur.  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,  
Agnès, tout mon sang coulera.  
Mais non ; pour l'amour et la gloire,  
Victorieux, Charles vivra.  
Je dois vaincre ; j'ai de ma belle  
Et les chiffres et la couleur.  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles,  
O Français, quel jour enchanté  
Quand des lauriers de vingt batailles  
Je couronnerai la beauté !  
Français, nous devons à ma belle,  
Moi la gloire, et vous le bonheur.  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

---

**MES CHEVEUX.**

AIR : *Vaudeville de Décence.*

Mes bons amis, que je vous prêche à table,  
Moi, l'apôtre de la gaité.  
Opposez tous au destin peu traitable  
Le repos et la liberté;  
A la grandeur, à la richesse,  
Préférez des loisirs heureux.  
C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie  
Passer quelques instants sereins?  
Buvez un peu; c'est dans le vin qu'on noie  
L'ennui, l'humeur et les chagrins.  
A longs flots puisez l'allégresse  
Dans ces flacons d'un vin mousseux.  
C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire  
N'est rien encor sans les amours.  
Que la beauté vous charme et vous attire;  
Dans ses bras coulez tous vos jours.

Gloire, trésors, santé, jeunesse,  
 Sacrifiez tout à ses vœux.  
 C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
 A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie  
 On brave ainsi les traits cuisants.  
 En peu de jours usant toute la vie  
 On en retranche les vieux ans.  
 Achetez la plus douce ivresse  
 Au prix d'un âge malheureux.  
 C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
 A fait tomber tous les cheveux.

---

## LES GUEUX.

1812.

AIR : *Première ronde du Départ pour Saint-Malo.*

Les gueux, les gueux,  
 Sont les gens heureux ;  
 Ils s'aiment entre eux.  
 Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.  
 Que de gueux hommes de bien !

Il faut qu'enfin l'esprit venge  
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile  
Au sein de la pauvreté :  
J'en atteste l'Évangile ;  
J'en atteste ma gaité.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère  
Longtemps a régné, dit-on.  
Quels biens possédait Homère ?  
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Il s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,  
Croyez que plus d'un héros,  
Dans le soulier qui le blesse,  
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne  
L'exil punit plus d'un grand ;  
Diogène, dans sa tonne,  
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe,  
Mais l'ennui vient y gémir.  
On peut bien manger sans nappe ;  
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux,  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite  
Sur ce grabat qu'il fleurit ?  
C'est l'Amour qui rend visite  
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;







DESCENTE AUX ENFERS

Paris: G. Bligny.

## LE BURANGEL.

Ils s'aiment, ils s'aiment,  
Vivent les amoureux!

L'André qui s'embrasse,  
N'a point qu'elle des yeux,  
Elle trinque à la grande santé,  
Assise en face d'un soldat.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens honteux,  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux!

---

## LA DESCENTE AUX ENFERS

*Moi, boire qui vendra, l'ivrote,  
Pour qui pourra, le crâ!*

Sur la foi de votre boue,  
Vous qui craignez Lucifer,  
Approchez, que je vous donne  
Des nouvelles de l'enfer.

Tant qu'on le pourra, l'ivrote,  
On se damnera, larin!  
Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera.



DESCENTE AUX ENFERS

Forché Editeur

Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

L'Amitié que l'on regrette  
N'a point quitté nos climats ;  
Elle trinque à la guinguette,  
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

---

## LA DESCENTE AUX ENFERS.

AIR : *Boira qui voudra, larivette ;  
Paira qui pourra, larira !*

Sur la foi de votre bonne,  
Vous qui craignez Lucifer,  
Approchez, que je vous donne  
Des nouvelles de l'enfer.

Tant qu'on le pourra, larivette,  
On se damnera, larira.  
Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,

Chantera,  
Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Sachez que la nuit dernière,  
Sur un vieux balai rôti,  
Avec certaine sorcière,  
Pour l'enfer je suis parti.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera  
Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Ma sorcière est jeune et belle,  
Et dans ces lieux inconnus,  
Diablotins, par ribambelle,  
Viennent baiser ses pieds nus.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,

Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Quoi qu'en disent maints belitres,  
En entrant nous remarquons  
Un amas d'écaillés d'huitres,  
Et des débris de flacons.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Là, ni chaudières, ni flammes,  
Et si grands que soient leurs torts,  
Aux enfers nos pauvres âmes  
Reprennent un peu de corps.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Chez lui le diable est bon homme ;  
Aussi voyons-nous d'abord  
Ixion faisant un somme  
Près de Tantale ivre mort.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Rien n'est moins épouvantable  
Que l'aspect de ce démon ;  
Sa majesté tenait table  
Entre Épicure et Ninon.

Tant qu'on le pourra, larirette.  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,



Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Ses arrêts les plus sévères,  
Qu'en mourant nous redoutons,  
Sont rendus au bruit des verres  
Et de huit cents mirlitons.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera'  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Aux buveurs à rouge trogne,  
Il dit : Trinquons à grands coups.  
Vous n'aimiez que le Bourgogne;  
De Champagne enivrez-vous.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

A la prude qui se gêne  
Pour lorgner un jouvenceau,  
Il dit : Avec Diogène,  
Fais l'amour dans un tonneau.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces,  
Il vous dit : Plus retenus,  
Laissez Cupidon aux Grâces,  
Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,

Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Il dit encor bien des choses  
Qui charment les assistants;  
Puis à Ninon, sur des roses,  
Il ôte au moins soixante ans.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve  
Un désir qui l'embellit,  
Et soudain je me retrouve  
Dans ses bras et sur mon lit.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Si, d'après ce qu'on rapporte,  
On bâille au céleste lieu,  
Que le diable nous emporte,  
Et nous rendrons grâce à Dieu.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira.

---

## LE COIN DE L'AMITIÉ.

### COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

AIR : *Vaudeville de la Partie carrée.*

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,  
 Aux quatre coins se disputent nos jours.  
 L'Amitié vient compléter la partie ;  
 Mais qu'on lui fait de mauvais tours !  
 Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière,  
 Notre raison ne brille qu'à moitié,  
 Et la Folie attaque la première  
 Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,  
 Qui de tromper éprouve le besoin.  
 En tricherie on le dit passé maître ;  
 Pauvre Amitié, gare à ton coin !  
 Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,  
 A tout soumettre aspire sans pitié.  
 Vous cédez tout ; il veut avoir encore  
 Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh ! combien on le fête !  
 L'Amitié seule apprête ses atours.

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête  
 Il nous renferme pour toujours.  
 Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,  
 Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,  
 Et trop souvent lui donne pour demeure  
 Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,  
 Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs;  
 Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère  
 Inspirent de crainte à nos cœurs!  
 Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,  
 Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié;  
 Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent  
 Du coin de l'Amitié.

## L'AGE FUTUR,

OU

## CE QUE SERONT NOS ENFANTS.

1844.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Je le dis sans blesser personne,  
 Notre âge n'est point l'âge d'or;  
 Mais nos fils, qu'on me le pardonne,  
 Vaudront bien moins que nous encor.

Pour peupler la machine ronde,  
Qu'on est fou de mettre du sien!

Ah! pour un rien,

Oui, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,  
Nous savons chanter un repas :  
Mais nos fils, pesants gastronomes,  
Boiront et ne chanteront pas.  
D'un sot à face rubiconde  
Ils feront un épicurien.

Ah! pour un rien,

Oui, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Grâce aux beaux esprits de notre âge,  
L'ennui nous gagne assez souvent;  
Mais deux Instituts, je le gage,  
Lutteront dans l'âge suivant.  
De se recruter à la ronde  
Tous deux trouveront le moyen.

Ah! pour un rien,

Oui, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,  
Mais sans redouter le repos.

Nos fils, ne se reposant guère,  
 Batailleront à tout propos.  
 Seul prix d'une ardeur furibonde,  
 Un laurier sera tout leur bien.

Ah! pour un rien,  
 Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde,  
 Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galants sans doute;  
 Mais nos fils, d'excès en excès,  
 Égarant l'Amour sur sa route,  
 Ne lui parleront plus français.  
 Ils traduiront, Dieu les confonde!  
 L'Art d'aimer en italien.

Ah! pour un rien,  
 Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde,  
 Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,  
 Chez nos descendants on aura  
 Pour grands hommes des journalistes,  
 Pour amusement l'Opéra;  
 Pas une vierge pudibonde;  
 Pas même un aimable vaurien.

Ah! pour un rien,  
 Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde,  
 Si nos femmes le voulaient bien.



De fleurs, amis, ceignant nos têtes,  
 Vainement nous formons des vœux  
 Pour que notre culte et nos fêtes  
 Soient en honneur chez nos neveux :  
 Ce chapitre que Momus fonde  
 Chez eux manquera de doyen.

Ah! pour un rien,  
 Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde,  
 Si nos femmes le voulaient bien.

## LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Allons, Babet, il est bientôt dix heures ;  
 Pour un goutteux c'est l'instant du repos.  
 Depuis un an qu'avec moi tu demeures,  
 Jamais, je crois, je ne fus si dispos.  
 A mon coucher ton aimable présence  
 Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.  
 Allons, Babet, un peu de complaisance,  
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,  
 D'un vieux garçon doit être le soutien.  
 Jadis ton maître a fait mainte folie  
 Pour des minois moins friands que le tien.

Je veux demain, bravant la médisance,  
Au Cadran Bleu te régaler sans bruit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles  
Cette main douce et ce teint des plus frais ;  
Auprès de moi coule des jours paisibles ;  
Que mille atours relèvent tes attraits.  
L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :  
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !  
Mademoiselle, auriez-vous un amant ?  
De mon neveu le jockey vous amuse ;  
Mais songez-y : je fais mon testament.  
Docile enfin, livre sans résistance  
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !  
Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur.  
Ne pleure point ; va, tu seras ma femme,  
Malgré mon âge et le public moqueur.  
Fais donc si bien que ta douce influence  
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

---

**L'AMI ROBIN.***AIR : A la Monaco.*

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier!

Robin connaît toutes nos belles,  
Et jusqu'ou leur prix peut aller.  
Messieurs, qui voulez des pucelles,  
C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier!

Prodiguons l'or, et des maitresses  
De toutes parts vont nous venir :  
Car si nous tenions aux comtesses,  
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère  
 Sois le courtier :  
 On paîra bien ton ministère.  
 De tout Cythère  
 Sois le courtier :  
 Ami Robin, quel bon métier!

J'ai connu Robin à l'école :  
 Ce n'était point un libertin ;  
 Mais il gagnait mainte pistole  
 A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère  
 Sois le courtier :  
 On paîra bien ton ministère.  
 De tout Cythère  
 Sois le courtier :  
 Ami Robin, quel bon métier!

Quand de prendre femme il eut l'âge,  
 Il la prit belle exprès pour ça.  
 Par malheur la sienne était sage ;  
 Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère  
 Sois le courtier :  
 On paîra bien ton ministère.  
 De tout Cythère  
 Sois le courtier :  
 Ami Robin, quel bon métier!

Que le neuf ou le vieux vous tente,  
Il sera votre fournisseur :  
Robin vend sa nièce et sa tante ;  
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier!

Si je lis bien dans son système,  
Vers la cour il marche à grands pas.  
Combien de gens qui déjà même  
Devant Robin ont chapeau bas!

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier!

---

**LES GAULOIS ET LES FRANCS.**

JANVIER 1814.

AIR : *Gai! gai! marions-nous.*

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

D'Attila suivant la voix,  
Le barbare  
Qu'elle égare  
Vient une seconde fois  
Périr dans les champs gaulois.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Renonçant à ses marais,  
Le Cosaque  
Qui bivouaque,

Croit, sur la foi des Anglais,  
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant  
Sous la neige  
Qui l'assiège,  
Las de pain noir et de gland,  
Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons  
Pour les boire  
A la victoire,  
Seraient bus par des Saxons!  
Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;

Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Calmouks durs et laids  
Nos filles  
Sont trop gentilles,  
Nos femmes ont trop d'attraits.  
Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai, serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monuments chéris,  
Histoire  
De notre gloire,  
S'écrouleraient en débris!  
Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs;  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,  
La paix si chère  
A la terre,



Dans peu viendra sous vos toits  
 Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
 Espérance  
 De la France;  
 Gai! gai! serrons nos rangs;  
 En avant, Gaulois et Francs!

---

## FRÉTILLON.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

Francs amis des bonnes filles,  
 Vous connaissez Frétillon :  
 Ses charmes aux plus gentilles  
 Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille

Qui frétille,

N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,  
 Dentelles et diamants,  
 Et deux fois mit tout en gage  
 Pour quelques fripons d'amants.

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille  
Qui frétille,  
Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :  
Cet hiver, dans son taudis,  
Couché presque sur la paille,  
Mes sens étaient engourdis ;  
Ma Frétilton, (*bis*)  
Cette fille  
Qui frétille,  
Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre ?  
Quoi! le peu qui lui restait,  
Frétilton a pu le vendre  
Pour un fat qui la battait!  
Ma Frétilton, (*bis*)  
Cette fille  
Qui frétille,  
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,  
Il lui faut tendre ses lacs.  
A travers la toile usée,  
Amour, lorgne ses appas.  
Ma Frétilton, (*bis*)  
Cette fille  
Qui frétille,  
Est si bien sans cotillon!

Seigneurs, banquiers et notaires  
La feront encor briller ;  
Puis encor des mousquetaires  
Viendront la déshabiller.

Ma Frétilton, (*bis*)  
Cette fille  
Qui frétille,  
Mourra sans un cotillon.

---

## UN TOUR DE MAROTTE.

### CHANSON

CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

Que Momus, dieu des bons couplets,  
Soit l'ami d'Épicure.  
Je veux porter ses chapelets  
Pendus à ma ceinture.  
Payant tribut  
A l'attribut  
De sa gaité falote,  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois  
 Oppose sa puissance :  
 Momus en donne sur les doigts  
 Du grand que l'on encense.  
 Gaîment frappons  
 Sots et fripons  
 En casque, en mitre, en cotte.  
 De main en main,  
 Jusqu'à demain,  
 Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons ;  
 Qu'un docteur sente l'ambre ;  
 Qu'un valet change ses galons  
 Sans changer d'antichambre ;  
 Paris, enclin  
 Au trait malin,  
 Grâce à nous, les ballotte.  
 De main en main,  
 Jusqu'à demain,  
 - Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,  
 La beauté veut qu'on use ;  
 C'est un des hochets de l'Amour,  
 Et Vénus s'en amuse.  
 Son joyeux bruit  
 Souvent séduit  
 L'actrice et la dévote.  
 De main en main,

Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin  
Du dieu de la vendange,  
Quand pour guérir le noir chagrin  
Coule un vin sans mélange.

Oui, ses grelots  
Font à grands flots  
Jaillir cet antidote.  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,  
Amis, car il me semble  
Que l'amitié bénit tous ceux  
Que la marotte assemble;  
Jeunes d'esprit  
Ensemble on rit,  
Puis ensemble on radote.  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,  
Chantez donc votre messe.  
L'assistant, le prêtre et le dieu  
Inspirent l'allégresse.  
D'un gai refrain  
A ce lutrin,

Pour qu'on suive la note,  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

---

## LA DOUBLE IVRESSE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère !*

Je reposais sous l'ombrage,  
Quand Nœris vint m'éveiller :  
Je crus voir sur son visage  
Le feu du désir briller.  
Sur son front Zéphire agite  
La rose et le pampre vert ;  
Et de son sein qui palpite  
Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace  
(Son frère, si je l'en crois)  
Presse pour remplir sa tasse  
Des raisins entre ses doigts.  
Tandis qu'à mes yeux la belle  
Chante et danse à ses chansons,  
L'enfant, caché derrière elle,  
Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,  
 Y goûte, et vient me l'offrir.  
 Ah! dis-je, la ruse est vaine :  
 Je sais qu'on peut en mourir.  
 Tu le veux, enchanteresse ;  
 Je bois, dussé-je en ce jour  
 Du vin expier l'ivresse  
 Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême :  
 Mais aussi qu'il dura peu!  
 Ce n'est plus Nœris que j'aime,  
 Et Nœris s'en fait un jeu.  
 De ces ardeurs infidèles,  
 Ce qui reste, c'est qu'enfin,  
 Depuis, à l'amour des belles,  
 J'ai mêlé le goût du vin.

## VOYAGE

### AU PAYS DE COCAGNE.

AIR : *Contre-danse de la Rosière, ou L'ombre s'évapore.*

Ah! vers une rive  
 Où sans peine on vive,  
 Qui m'aime me suive!  
 Voyageons gaîment.

Ivre de Champagne,  
Je bats la campagne,  
Et vois de Cocagne  
Le pays charmant.

Terre chérie,  
Sois ma patrie :  
Qu'ici je rie  
Du sort inconstant.  
Pour moi tout change :  
Bonheur étrange!  
Je bois et mange  
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,  
Et mon œil découvre  
Les portes d'un Louvre  
En tourte arrondi.  
J'y vois de gros gardes,  
Cuirassés de bardes,  
Portant hallebardes  
De sucre candi.

Bon Dieu! que j'aime  
Ce doux système!  
Les canons même  
De sucre sont faits.  
Belles sculptures,  
Riches peintures  
En confitures,  
Ornent les buffets.



Pierrots et Paillasses,  
Beaux esprits cocasses,  
Charment sur les places  
Le peuple ébahi,  
Pour qui cent fontaines,  
Au lieu d'eaux malsaines,  
Versent, toujours pleines,  
Le Beaune et l'Ai.

Des gens enfournent,  
D'autres défournent;  
Aux broches tournent  
Veau, bœuf et mouton.  
Des lois de table  
L'ordre équitable,  
De tout coupable  
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,  
Et je m'assieds entre  
Des grands dont le ventre  
Se porte un défi;  
Je trouve en ce monde,  
Où la graisse abonde,  
Vénus toute ronde  
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre;  
Propos de cuistre,  
Airs de ministre,  
N'y sont point permis.

La table est mise,  
La chère exquise;  
Que l'on se grise :  
Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.  
Beautés peu sévères,  
Qu'au doux bruit des verres  
D'un dessert friand,  
On chante et l'on dise  
Quelque gaillardise  
Qui nous scandalise  
En nous égayant.

Quand le vin tape  
L'époux qu'on drape,  
Que sur la nappe  
Il s'endort à point;  
De femme aimable,  
Mère intraitable,  
Ah! sous la table  
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie!  
La face rougie,  
La panse élargie,  
Là, chacun est roi;  
Et quand l'heure invite  
A gagner son gîte,  
L'on rentre bien vite  
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!  
Que d'amourettes!  
Jamais de dettes :  
Point de nœuds constants.  
Entre l'ivresse  
Et la paresse,  
Notre jeunesse  
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,  
Cocagne, on respire...  
Mais, qui vient détruire  
Ce rêve enchanteur?  
Amis, j'en ai honte ;  
C'est quelqu'un qui monte  
Apporter le compte  
Du restaurateur.

---

## LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

### CHANSON

CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR : *Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.*

Voyez, amis, cette barque légère  
Qui de la vie essaie encor les flots :  
Elle contient gentille passagère ;  
Ah! soyons-en les premiers matelots.

Déjà les eaux l'enlèvent au rivage  
Que doucement elle fuit pour toujours.  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;  
Déjà l'Espoir prépare les agrès,  
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,  
Une mer calme et des vents doux et frais.  
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :  
Cette nacelle appartient aux Amours.  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,  
Oui, les Amours prennent part au travail.  
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,  
Et l'Amitié se place au gouvernail.  
Bacchus lui-même anime l'équipage,  
Qui des Plaisirs invoque le secours.  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle?  
C'est le Malheur bénissant la Vertu,  
Et demandant que du bien fait par elle  
Sur cet enfant le prix soit répandu.  
A tant de vœux dont retentit la plage,  
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

---

**LA MUSIQUE.**

1840.

AIR : *La farira dondaine, gai !*

Purgeons nos desserts  
Des chansons à boire,  
Vivent les grands airs  
Du Conservatoire!

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Tout est réchauffé  
Aux dîners d'Agathe :  
Au lieu de café,  
Vite une sonate.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

L'Opéra toujours  
Fait bruit et merveilles :  
On y voit les sourds  
Boucher leurs oreilles.

Bon!  
 La farira dondaine,  
 Gai!  
 La farira dondé.

Acteurs très-profonds,  
 Sujets de disputes,  
 Messieurs les bouffons,  
 Soufflez dans vos flûtes.

Bon!  
 La farira dondaine,  
 Gai!  
 La farira dondé.

Et vous, gens de l'art,  
 Pour que je jouisse,  
 Quand c'est du Mozart  
 Que l'on m'avertisse.

Bon!  
 La farira dondaine,  
 Gai!  
 La farira dondé.

Nature n'est rien;  
 Mais on recommande  
 Goût italien  
 Et grâce allemande.

Bon!  
 La farira dondaine,  
 Gai!  
 La farira dondé.

Si nous t'enterrons,  
Bel art dramatique,  
Pour toi nous dirons  
La messe en musique.  
Bon!  
La farira dondaine,  
Gai!  
La farira dondé.

---

## LES GOURMANDS.

A MESSIEURS LES GASTRONOMES.

1840.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Gourmands, cessez de nous donner  
La carte de votre dîner :  
Tant de gens qui sont au régime  
Ont droit de vous en faire un crime.  
Et d'ailleurs à chaque repas,  
D'étouffer ne tremblez-vous pas?  
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.  
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien  
 Chanter l'Amour, qui vit de rien?  
 A l'aspect de vos barbes grasses,  
 D'effroi vous voyez fuir les Grâces;  
 Ou, de truffes en vain gonflés,  
 Près de vos belles vous ronflez.

L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.  
 Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;  
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,  
 Que la gloire des marmitons :  
 Méprisant l'auteur humble et maigre  
 Qui mouille un pain bis de vin aigre,  
 Vous ne trouvez le laurier bon  
 Que pour la sauce et le jambon;  
 Chez des Français quel étrange délire!  
 Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire,  
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets,  
 A table ne causez jamais;  
 Chassez-en la plaisanterie :  
 Trop de gens, dans notre patrie,  
 De ses charmes étaient imbus;  
 Les bons mots ne sont qu'un abus;  
 Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.  
 Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;  
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.



Français, dînons pour le dessert :  
L'Amour y vient, Philis le sert ;  
Le bouchon part, l'esprit petille ;  
La Décence même y babille,  
Et par la Gaité, qui prend feu,  
Se laisse coudoyer un peu.  
Chantons alors l'Âi qui nous inspire.  
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

---

## MA DERNIÈRE CHANSON,

PEUT-ÊTRE.

FIN DE JANVIER 1814.

AIR : *Eh quoi! vous sommeillez encore?* (de Fanchon).

Je n'eus jamais d'indifférence  
Pour la gloire du nom français.  
L'étranger envahit la France,  
Et je maudis tous ses succès.  
Mais, bien que la douleur honore,  
Que servira d'avoir gémi?  
Puisqu'ici nous rions encore,  
Autant de pris sur l'ennemi!

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,  
Moi, poltron, je ne tremble pas.  
Heureux que Bacchus nous rassemble  
Pour trinquer à ce gai repas!  
Amis, c'est le dieu que j'implore;  
Par lui mon cœur est affermi.  
Buvons gaîment, buvons encore :  
Autant de pris sur l'ennemi!

Mes créanciers sont des corsaires  
Contre moi toujours soulevés.  
J'allais mettre ordre à mes affaires,  
Quand j'appris ce que vous savez.  
Gens que l'avarice dévore,  
Pour votre or soudain j'ai frémi.  
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :  
Autant de pris sur l'ennemi!

Je possède jeune maîtresse,  
Qui va courir bien des dangers.  
Au fond, je crois que la traîtresse  
Désire un peu les étrangers.  
Certains excès que l'on déplore  
Ne l'épouvantent qu'à demi.  
Mais cette nuit me reste encore :  
Autant de pris sur l'ennemi!

Amis, s'il n'est plus d'espérance,  
Jurons, au risque du trépas,  
Que pour l'ennemi de la France  
Nos voix ne résonneront pas.

Mais il ne faut point qu'on ignore  
Qu'en chantant le cygne a fini.  
Toujours Français, chantons encore :  
Autant de pris sur l'ennemi!

---

## ÉLOGÈ DES CHAPONS.

*Air : Ah ! le bel oiseau, maman !*

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds ;  
Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras  
Qui maigrit l'espèce humaine,  
Comme ils sont dodus et gras  
Ces bons citoyens du Maine !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds ;  
Bienheureux sont les chapons !

Qui d'eux, troublé nuit et jour,  
Fut jaloux jusqu'à la rage ?

Leur faut-il contre l'amour  
Recourir au mariage?

Pour ma part, moi, j'en répons,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en répons;  
Bienheureux sont les chapons!

Plusieurs, pour la forme, ont pris  
Une compagne gentille :  
J'en sais qui sont bons maris,  
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en répons,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en répons;  
Bienheureux sont les chapons!

Modérés dans leurs désirs,  
Jamais ces gens, que j'estime,  
N'ont pour fruit de leurs plaisirs  
Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en répons,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en répons;  
Bienheureux sont les chapons!

Or, messieurs, examinons  
Notre sort auprès des belles :

Que de mal nous nous donnons  
Pour tromper des infidèles!

Pour ma part, moi, j'en répons,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en répons;  
Bienheureux sont les chapons!

C'est mener un train d'enfer,  
Quelque agrément qu'on y trouve;  
D'ailleurs on n'est pas de fer,  
Et Dieu sait comme on le prouve!

Pour ma part, moi, j'en répons,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en répons;  
Bienheureux sont les chapons!

En dépit d'un faux honneur,  
Prenons donc un parti sage.  
Faisons tous notre bonheur :  
Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, moi, j'en répons,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en répons;  
Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt  
A propager notre espèce.

Coupons, morbleu! coupons court  
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en répons,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en répons;  
Bienheureux sont les chapons!

---

## LE BON FRANÇAIS.

M AI 1814.

CHANSON

CHANTÉE DEVANT DES AIDES-DE-CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

AIR : *J'ous un curé patriote.*

J'aime qu'un Russe soit Russe,  
Et qu'un Anglais soit Anglais.  
Si l'on est Prussien en Prusse,  
En France soyons Français.  
Lorsqu'ici nos cœurs émus  
Comptent des Français de plus \*,  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

\* Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y  
» a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus. »

Charles-Quint portait envie  
 A ce roi plein de valeur \*  
 Qui s'écriait à Pavie :  
*Tout est perdu, fors l'honneur!*  
 Consolons par ce mot-là  
 Ceux que le nombre accabla.  
 Mes amis, mes amis,  
 Soyons de notre pays,  
 Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible \*\*  
 Aux malheurs de ces guerriers  
 Dont l'hiver le plus terrible  
 A seul flétri les lauriers.  
 Près des lis qu'ils soutiendront,  
 Ces lauriers reverdiront.  
 Mes amis, mes amis,  
 Soyons de notre pays,  
 Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,  
 Un roi fatal aux Anglais \*\*\*  
 A jadis sauvé la France  
 Sans sortir de son palais.  
 On sait, quand il le faudra,

\* François I<sup>er</sup>.

\*\* Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

\*\*\* Charles V, dit le Sage.

Sur qui Louis s'appuira \*.  
 Mes amis, mes amis,  
 Soyons de notre pays,  
 Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie,  
 Elle a déjà gâté tout.  
 N'allons point en Germanie  
 Chercher les règles du goût.  
 N'empruntons à nos voisins  
 Que leurs femmes et leurs vins.  
 Mes amis, mes amis,  
 Soyons de notre pays,  
 Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :  
 Français, où sont nos rivaux ?  
 Nos plaisirs charment le monde,  
 Éclairé par nos travaux.  
 Qu'il nous vienne un gai refrain,  
 Et voilà le monde en train !  
 Mes amis, mes amis,  
 Soyons de notre pays,  
 Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,  
 Où se fixent pour toujours  
 Les plaisirs et l'industrie,  
 Les beaux-arts et les amours,

\* Le roi avait dit, à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Le-fèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.



Aimons, Louis le permet,  
Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

---

## LA GRANDE ORGIE.

1844.

AIR : *Vive le vin de Ramponneau !*

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Non, plus d'accès  
Aux procès;  
Vidons, joyeux Français,  
Nos caves renommées.  
Qu'un censeur vain  
Croie en vain  
Fuir le pouvoir du vin,  
Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :  
 Qu'on le donne  
 Par tonne.  
 Que le vin pleuve dans Paris ,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris.

Graves auteurs ,  
 Froids rhéteurs ,  
 Tristes prédicateurs ,  
 Endormeurs d'auditoires ;  
 Gens à pamphlets ,  
 A couplets ,  
 Changez en gobelets  
 Vos larges écritaires.

Le vin charme tous les esprits :  
 Qu'on le donne  
 Par tonne.  
 Que le vin pleuve dans Paris ,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris.

Loin du fracas  
 Des combats ,  
 Dans nos vins délicats  
 Mars a noyé ses foudres.  
 Gardiens de nos  
 Arsenaux ,  
 Cédez-nous les tonneaux  
 Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Nous qui courons  
Les tendrons,  
De Cythère enivrons  
Les colombes légères.  
Oiseaux chéris  
De Cypris,  
Venez, malgré nos cris,  
Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

L'or a cent fois  
Trop de poids.  
Un essaim de grivois,  
Buyant à leurs mignonnes,  
Trouve au total  
Ce cristal  
Préférable au métal  
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :  
 Qu'on le donne  
 Par tonne.  
 Que le vin pleuve dans Paris,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris.

Enfants charmants  
 De mamans  
 Qui des grands sentiments  
 Banniront la folie,  
 Nos fils bien gros,  
 Bien dispos,  
 Naîtront parmi les pots,  
 Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :  
 Qu'on le donne  
 Par tonne.  
 Que le vin pleuve dans Paris,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris.

Fi d'un honneur  
 Suborneur!  
 Enfin du vrai bonheur  
 Nous porterons les signes.  
 Les rois boiront  
 Tous en rond ;  
 Les lauriers serviront  
 D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Raison, adieu!  
Qu'en ce lieu  
Succombant sous le dieu  
Objet de nos louanges,  
Bien ou mal mis,  
Tous amis,  
Dans l'ivresse endormis,  
Nous rêvions les vendanges!

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

---

## LE JOUR DES MORTS.

AIR : *Mirliton.*

(Les deux premiers vers de l'air sont doublés.)

Amis, entendez les cloches  
Qui par leurs sons gémissants  
Nous font de bruyants reproches  
Sur nos rires indécents.  
Il est des âmes en peine,  
Dit le prêtre intéressé :  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace!*

Qu'en ce jour la poésie  
Sème les tombeaux de fleurs;  
Qu'à nos yeux l'hypocrisie  
Les arrose de ses pleurs.  
Je chante au sort qui m'entraîne  
Sur les traces du passé :  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace!*

Méchants, redoutez les diables :  
Mais qu'il soit un paradis  
Pour les filles charitables,  
Pour les buveurs francs amis;

Que saint Pierre aux gens sans haine  
Ouvre d'un air empressé.

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace!*

Le souvenir de nos pères  
Nous doit-il mettre en souci?  
Ils ont ri de leurs misères;  
Des nôtres rions aussi.  
Lise n'est point inhumaine;  
Mon flacon n'est point cassé.

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace!*

Je ne veux point qu'on me pleure,  
Moi, le boute-en-train des fous.  
Puissé-je, à ma dernière heure,  
Voir nos fils plus gais que nous!  
Qu'ils chantent à perdre haleine,  
Sur le bord du grand fossé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace!*

# REQUÊTE

PRÉSENTÉE

PAR LES CHIENS DE QUALITÉ,

POUR OBTENIR

QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES.

JUIN 1844.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats. } *bis.*

Aux maîtres des cérémonies  
Plaise ordonner que, dès demain,  
Entrent sans laisse aux Tuileries  
Les chiens du faubourg Saint-Germain.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre  
Distinguez-nous à nos colliers.  
On sent que les honneurs du Louvre  
Iraient mal à ces roturiers.



Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire,  
L'usurpateur nous ait chassés,  
Nous avons laissé sans mot dire  
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,  
Grâce pour quelques chiens félons!  
Tel qui long-temps lécha ses bottes  
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des pucces,  
On a vu carlins et bassets  
Caresser Allemands et Russes  
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,  
L'Anglais dise avoir triomphé?  
On nous rend le morceau de sucre;  
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite  
 Les barbes et le caraco,  
 Quand on refait de l'eau bénite,  
 Remettez-nous *in statu quo*.

Puisque le tyran est à bas,  
 Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grâce,  
 Tous, hors quelques barbets honteux,  
 De sauter pour les gens en place,  
 De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,  
 Laissez-nous prendre nos ébats.

## LA CENSURE.

### CHANSON

QUI CÔURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1814 \*.

AIR : *Qu'est-ce qu'ça m'fait à moi ?*

Que, sous le joug des libraires,  
 On livre encor nos auteurs  
 Aux censeurs, aux inspecteurs,  
 Rats-de-cave littéraires ;

\* On venait de discuter à la Chambre une loi restrictive de la liberté de la presse, présentée par l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur.

Riez-en avec moi.

Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

L'État ayant plus d'un membre  
Que la presse eût fait trembler,  
Qu'on ait craint son franc parler  
Dans la chambre et l'antichambre;

Riez-en avec moi.

Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi.

Que cette chambre sensée  
Laisse avec soumission  
Sortir la procession  
Et renfermer la pensée;

Riez-en avec moi.

Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

Qu'un censeur bien tyrannique  
De l'esprit soit le geôlier,  
Et qu'avec son prisonnier  
Jamais il ne communique;

Riez-en avec moi.  
Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

Quand déjà l'on n'y voit guère,  
Quand on a peine à marcher,  
En feignant de la moucher,  
Qu'on éteigne la lumière;  
Riez-en avec moi.  
Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

Qu'un ministre qui s'irrite  
Quand on lui fait la leçon,  
Lise tout bas ma chanson,  
Qui lui parvient manuscrite;  
Riez-en avec moi.  
Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

---

**BEAUCOUP D'AMOUR.**

Musique de B. WILHEM.

Malgré la voix de la sagesse,  
Je voudrais amasser de l'or :  
Soudain aux pieds de ma maîtresse  
J'irais déposer mon trésor.  
Adèle, à ton moindre caprice  
Je satisferais chaque jour.  
Non, non, je n'ai point d'avarice,  
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,  
Si des chants m'étaient inspirés,  
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,  
A jamais seraient admirés.  
Puissent ainsi dans la mémoire  
Nos deux noms se graver un jour !  
Je n'ai point l'amour de la gloire,  
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève  
Jusqu'au trône éclatant des rois ;  
Adèle embellira ce rêve :  
Je lui céderai tous mes droits.

Pour être plus sûr de lui plaire,  
 Je voudrais me voir une cour.  
 D'ambition je n'en ai guère,  
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune?  
 Adèle comble tous mes vœux.  
 L'éclat, le renom, la fortune,  
 Moins que l'amour rendent heureux.  
 A mon bonheur je puis donc croire,  
 Et du sort braver le retour.  
 Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,  
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

---

## LES BOXEURS, OU L'ANGLOMANE.

AOUT 1844.

AIR : *A coups d'pied, à coups d'poing.*

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,  
*God dam!* moi, j'aime les Anglais :  
 Ils ont un si bon caractère!  
 Comme ils sont polis! et surtout  
 Que leurs plaisirs sont de bon goût!  
 Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :  
Courons vite ouvrir des paris,  
Et même par-devant notaire.  
Ils doivent se battre un contre un ;  
Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons  
La grâce de ces deux lurons,  
Grâce qui jamais ne s'altère.  
De la halle on dirait deux forts :  
Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames, qu'en pensez-vous?  
C'est à vous de juger les coups.  
Quoi! ce spectacle vous atterre?  
Le sang jaillit... battez des mains.  
Dieux! que les Anglais sont humains!

Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais! il faut vous suivre en tout,  
Pour les lois, la mode et le goût,

Même aussi pour l'art militaire.  
 Vos diplomates, vos chevaux,  
 N'ont pas épuisé nos bravos.  
     Non, chez nous, point,  
     Point de ces coups de poing  
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

---

## LE TROISIÈME MARI.

AIR : *Ah! ah! qu'elle est bien!*

Malheureuse avec deux maris,  
 Au troisième enfin je commande.  
 Jean est grondeur, mais je m'en ris;  
 Il est tout petit, je suis grande.  
 Sitôt qu'il fait un peu de bruit,  
 Je lui mets son bonnet de nuit.  
     Vli, vlan, taisez-vous,  
 Lui dis-je, ou que je vous entende...  
     Vli, vlan, taisez-vous;  
 Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,  
 Et les affaires arrangées,  
 J'en eus deux filles, qu'entre nous,  
 De trois mois l'on dit plus âgées.



Au baptême Jean fit du train,  
Car Léandre était le parrain.

Vli, vlan, taisez-vous,  
Jean, vous n'aurez point de dragées;  
Vli, vlan, taisez-vous;  
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter  
De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme!  
Jean, qui travaille et sait compter,  
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.  
Hier il dit qu'on l'a volé;  
Moi, du trésor je prends la clé.

Vli, vlan, taisez-vous;  
Plus d'argent pour vous, petit homme!  
Vli, vlan, taisez-vous;  
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :  
A neuf heures mon mari frappe.  
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi;  
Mais, à minuit, Léandre échappe.  
Il gelait, et Jean morfondu  
A la porte avait attendu.

Vli, vlan, taisez-vous;  
Quoi! monsieur croit-il qu'on l'attrape?  
Vli, vlan, taisez-vous;  
Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le surpris  
Avec la vieille Pétronille.

D'un doigt de vin il était gris ;  
Il la trouvait fraîche et gentille.  
Sur ses deux pieds il se dressait,  
Et le menton lui caressait.

Vli, vlan, taisez-vous ;  
Vous sentez le vin et la fille ;

Vli, vlan, taisez-vous ;  
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,  
Malgré sa chétive apparence ;  
Léandre fait plus d'embarras,  
Mais a beaucoup moins de vaillance.  
Lorsque Jean veut se reposer,  
S'il me plaît encor d'en user,

Vli, vlan, taisez-vous ;  
Et vite que l'on recommence :

Vli, vlan, taisez-vous ;  
Je me venge de deux époux.

---

**VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!**

OU

**RÉFLEXIONS**

MORALES ET POLITIQUES

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE.

PREMIÈRE RESTAURATION, 1814.

AIR : *Vaudeville des Deux Edmond.*

Tout marchands d'habits que nous sommes,  
Messieurs, nous observons les hommes;  
D'un bout du monde à l'autre bout,  
L'habit fait tout.  
Dans les changements qui surviennent,  
Les dépouilles nous appartiennent :  
Toujours en grand nous calculons.  
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la gazette,  
Comme tant d'autres, je regrette  
Que tout Français n'ait pas gardé  
L'habit brodé.  
Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,  
Les anciens préjugés renaissent.

On va quitter les pantalons.  
 Vieux habits! vieux galons!

Les modes et la politique  
 Ont cent fois rempli ma boutique;  
 Combien on doit à leurs travaux  
 D'habits nouveaux!

Quand de nos déesses civiques  
 On met en oubli les tuniques,  
 Aux passants nous les rappelons.  
 Vieux habits! vieux galons!

Un temps fameux par cent batailles  
 Mit du galon sur bien des tailles;  
 De galon même étaient couverts  
 Les habits verts \*.

Mais sans le bonheur point de gloire!  
 Nous seuls, après chaque victoire,  
 Nous avons ce que nous voulons.  
 Vieux habits, vieux galons!

Nous trouvons aussi notre compte  
 Avec tous les gens qui sans honte  
 Savent, dans un retour subit,  
 Changer d'habit.

Les valets, troupe chamarrée,  
 Troquant aujourd'hui leur livrée,  
 Que d'habits bleus \*\* nous étalons!  
 Vieux habits! vieux galons!

\* La livrée impériale, vert et or.

\*\* La livrée royale.

Les défenseurs de nos grands-pères,  
Sortant de leurs nobles repaires,  
Reprennent enfin à leur tour

L'habit de cour.

Chez nous retrouvant leurs costumes,  
Avec talons rouges et plumes,  
Ils vont régner dans les salons.

Vieux habits! vieux galons!

Sans nul égard pour nos scrupules,  
Si la foule des incrédules  
Mit au nombre de ses larcins

L'habit des saints,

Au nez de plus d'un philosophe  
Je vais en revendre l'étoffe :  
De piété nous redoublons.

Vieux habits! vieux galons!

Longtemps vantés dans chaque ouvrage,  
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,  
Portent au fond de leurs manoirs

Des habits noirs.

Mais, grâce à nous, vont reparaître  
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être  
Trouvaient bien pesants et bien longs.

Vieux habits! vieux galons!

De m'enrichir j'ai l'assurance :  
L'on fêtera toujours en France,  
En ville, au théâtre, à la cour,  
L'habit du jour.

Gens vêtus d'or et d'écarlate,  
 Pendant un mois chacun vous flatte;  
 Puis à vos portes nous allons.  
 Vieux habits! vieux galons!

---

## LE NOUVEAU DIOGÈNE.

CENT-JOURS, AVRIL 1815.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
 Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse;  
 Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,  
 En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,  
 J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
 Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;  
Mais comme nous les dieux sont inconstants :  
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,  
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire  
Ne pouvant être un utile soutien,  
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :  
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques  
Et les cordons de toutes les couleurs ;  
Mais, étrangère aux excès politiques,  
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,  
Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
 Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,  
 Des potentats soient trompeurs ou trompés,  
 Je ne vais point demander à la ronde  
 Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
 Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,  
 Je fuis des cours le pompeux appareil :  
 Des vains honneurs trop enclin à médire,  
 Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
 Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne  
 Chercher un homme est un dessein fort beau :







# LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Verdier Editeur

Mais quand le soir voit briller ma lanterne,  
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,  
Je suis pourtant assez bon citoyen :  
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,  
Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

## LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR : *Pan, pan, pan.*

Ah! le mauvais garnement!  
Sans respect il sort des bornes.  
Je n'ai dormi qu'un moment,  
Et voilà son rudiment.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
 Le coquin m'en fait des cornes.  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
 Le fouet, petit polisson!

Il a fait pis que cela  
 Pour m'échauffer les oreilles :  
 L'autre jour il me vola  
 Du vin que je cachais là.  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
 Il m'en a bu deux bouteilles!  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
 Le fouet, petit polisson!

Chez elle, quand le matin  
 Ma femme est à sa toilette,  
 Je sais que le libertin  
 Quitte écriture et latin.  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
 Par la serrure il la guette.  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
 Le fouet, petit polisson!

A ma fille il fait l'amour,  
 Et joue avec la friponne.  
 Je l'ai surpris l'autre jour,  
 Maître d'école à son tour,  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
 Rendant ce que je lui donne.  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
 Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las ;  
Mais dans ses dents monsieur gronde.  
Dieu ! ne prononce-t-il pas  
Le mot de *c...* tout bas ?  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
Il n'est plus d'enfants au monde.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
Le fouet, petit polisson !

---

## LE CÉLIBATAIRE.

### CHANSON DE NOCE

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

AIR : *Eh ! le cœur à la danse.*

Du célibat fidèle appui,  
Je vois avec colère  
L'Amour essayer aujourd'hui  
Les larmes de son frère.  
Grâces, talents et vertus  
Ont droit à mille tributs.  
Mais un célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien ;  
Il la prend jeune et belle ;

Mais, comptant ses amis pour rien,  
Monsieur la prend fidèle.  
Il faudra dans cinquante ans  
Célébrer leurs feux constants.  
Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

Morbleu! qui n'aurait de l'humeur  
En pensant que madame  
De monsieur fera le bonheur,  
Bien qu'elle soit sa femme?  
Jours de paix et nuits d'amour;  
Le diable y perdra son tour.  
Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

Encor si l'Amour avait pris  
Une dîme en cachette!  
Mais le plus heureux des maris,  
En quittant sa couchette,  
Demain se pavanera,  
Et les mains se frottera...  
Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

---

**TRINQUONS.***AIR : La Catacoua.*

Trinquer est un plaisir fort sage  
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.  
Quand du mépris d'un tel usage  
Les gens du monde sont imbus,  
De le suivre, amis, faisons gloire,  
Riant de qui peut s'en moquer;  
Et pour choquer,  
Nous provoquer,  
Le verre en main, en rond nous attaquer,  
D'abord nous trinquerons pour boire,  
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères  
N'enviaient point le sort des rois,  
Et qu'au fragile éclat des verres  
Ils le comparaient quelquefois.  
A voix pleine ils chantaient Grégoire,  
Docteur que l'on peut expliquer;  
Et pour choquer,  
Se provoquer,  
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,  
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,  
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,  
 Faisant chorus, battant des mains,  
 Rapprochait les cœurs et les verres,  
 Enivrait avec tous les vins.

Aussi n'a-t-on pas la mémoire  
 Qu'une belle ait voulu manquer,

Pour bien choquer,

A provoquer,

Le verre en main, chacun à l'attaquer :

D'abord elle trinquait pour boire,

Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,

Qui n'en boivent pas plus gaiement ;

Je veux, libre par caractère,

Boire à mes amis seulement.

Malheur à ceux dont l'humeur noire

S'obstine à ne point remarquer

Que pour choquer,

Se provoquer,

Le verre en main, tous en rond s'attaquer,

L'amitié, qui trinque pour boire,

Boit bien plus encor pour trinquer !



---

## PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

### COUPLET

ÉCRIT AUX CATACOMBES

LE JOUR OU S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVEAU.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Du champ que ton pouvoir féconde,  
Vois la Mort trancher les épis ;  
Amour, réparateur du monde,  
Réveille les cœurs assoupis.  
A l'horreur qui nous environne  
Oppose le besoin d'aimer ;  
Et si la Mort toujours moissonne,  
Ne te lasse pas de semer.

---

## LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : *Ermite, bon ermite.*

Lisette, dont l'empire  
S'étend jusqu'à mon vin,  
J'éprouve le martyre  
D'en demander en vain.

Pour souffrir qu'à mon âge  
Les coups me soient comptés,  
Ai-je compté, volage,  
Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,  
Met ta ruse en défaut;  
Il te parle à voix basse,  
Il soupire tout haut.  
Du tendre espoir qu'il fonde  
Il m'instruisit d'abord.  
De peur que je n'en gronde,  
Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre  
Lorsque je te surpris,  
Vous comptiez d'un air tendre  
Les baisers qu'il t'a pris.

Ton humeur peu sévère  
En comptant les doubla ;  
Remplis encor mon verre  
Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours ;  
Mais vive la grisette !  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne  
Et rubans et bijoux,  
Devant moi te chiffonne  
Sans te mettre en courroux.  
J'ai vu sa main hardie  
S'égarer sur ton sein ;  
Verse jusqu'à la lie  
Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours ;  
Mais vive la grisette !  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre  
Dans ta chambre, et sans bruit  
Je vois par la fenêtre  
Un voleur qui s'enfuit.

Je l'avais, dès la veille,  
Fait fuir de ton boudoir.  
Ah! qu'une autre bouteille  
M'empêche de tout voir!

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes grâces,  
Mes amis sont les tiens,  
Et ceux dont tu te lasses  
C'est moi qui les soutiens.  
Qu'avec ceux-là, traîtresse,  
Le vin me soit permis :  
Sois toujours ma maîtresse,  
Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours;  
Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

---

## LA CHATTE.

AIR : *La petite Cendrillon.*

Tu réveilles ta maîtresse,  
Minette, par tes longs cris.  
Est-ce la faim qui te presse?  
Entends-tu quelque souris?  
Tu veux fuir de ma chambrette,  
Pour courir je ne sais où.  
Mia-mia-ou! Que veut minette!  
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire;  
Cesse de me caresser.  
Sur ton mal l'amour m'éclaire :  
J'ai quinze ans, j'y dois penser.  
Je gémis d'être seulette  
En prison sous le verrou.  
Mia-mia-ou! Que veut minette?  
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,  
Même ardeur vient me brûler,  
J'ai certain voisin que j'aime,  
Et que je n'ose appeler.

Mais pourquoi, sur ma couchette,  
Rêver à ce jeune fou!  
Mia-mia-ou! Que veut minette?  
Mia-mia-ou! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,  
Qui mets le trouble en mon sein.  
Dans la mansarde voisine  
Du moins réveille Valsain.  
C'est peu qu'il presse en cachette  
Et ma main et mon genou.  
Mia-mia-ou! Que veut minette?  
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître!  
Par les toits il vient ici.  
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :  
Toi, minette, passe aussi.  
Lorsqu'enfin mon cœur se prête  
Aux larcins de ce filou,  
Mia-mia-ou! que ma minette,  
Mia-mia-ou! trouve un matou.

---

**ADIEUX DE MARIE STUART.**

Musique de B. WILHEM.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir!  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,  
Et d'où je crois me voir bannir,  
Entends les adieux de Marie,  
France, et garde son souvenir.  
Le vent souffle, on quitte la plage,  
Et, peu touché de mes sanglots,  
Dieu, pour me rendre à ton rivage,  
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir!  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime  
Je ceignis les lis éclatants,  
Il applaudit au rang suprême  
Moins qu'aux charmes de mon printemps.

En vain la grandeur souveraine  
M'attend chez le sombre Écossais ;  
Je n'ai désiré d'être reine  
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,  
Ont trop enivré mes beaux jours ;  
Dans l'inculte Calédonie  
De mon sort va changer le cours.  
Hélas ! un présage terrible  
Doit livrer mon cœur à l'effroi :  
J'ai cru voir, dans un songe horrible,  
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,  
La noble fille des Stuarts,  
Comme en ce jour qui voit ses larmes,  
Vers toi tournera ses regards.  
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide  
Déjà vogue sous d'autres cicux ;



Et la nuit, dans son voile humide,  
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir!  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu! te quitter c'est mourir.

---

## LES PARQUES.

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Sages et fous, gueux et monarques,  
Apprenez un fait tout nouveau :  
Bacchus a vidé son caveau  
Pour remplir la coupe des Parques.  
C'est afin de plaire aux Amours,  
Qui chantaient d'une voix sonore :  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!

Du monde éternelle ennemie,  
Atropos, au fatal ciseau,  
Buvant à longs traits et sans eau,  
Sur la table tombe endormie;  
Mais ses deux sœurs filent toujours,  
Souriant à qui les implore.

Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!

Lachésis, remplissant sa tasse,  
S'écrie : Atropos dort enfin!  
Mais trop sec, hélas! et trop fin,  
Je crains que mon fil ne se casse.  
Pour le tremper ayons recours  
A ce nectar qui me restaure.  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!

Garnissant sa quenouille immense,  
Clotho lui dit : Oui, travaillons;  
De vin arrosons les sillons  
Où de mon lin croît la semence.  
Cette rosée aura toujours  
Le pouvoir de la faire éclore.  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!

Quand ces Parques, vidant bouteille,  
Filent nos jours sans nul souci,  
Nous qui buvons gaîment ici,  
Craignons qu'Atropos ne s'éveille.  
Qu'elle dorme au gré des Amours,  
Et répétons à chaque aurore :  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!





# MON CURÉ

Perrotin Editeur.

*Les prix changent avec le temps.*

LE BERNAISE.

MON OUI.

*Après l'achèvement de l'ouvrage.*

Le curé de votre lieu-ci  
S'empresse à voir son teneur,  
Pour en rendre à l'indomable,  
Bénédict l'un de ses présents,  
A sa nièce, qu'il aime et se soucie,  
Il dit par son nom, et  
Cache-moi l'oreille à l'oreille,  
Le diable aura ce qu'il peut.  
Eh! zoz, zoz, zoz,  
Cache-moi, s'zoz,  
Et ne donne pas son nom.

Fait pour chasser les loups et les chiens,  
Dois-je essayer sur les moineaux  
Si ma houlette est bonne?  
Non; mais à mon compère je dirai  
La paix est un vrai péché,  
Qu'ici-las l'on se donne,  
Surtout j'ai soin, tant qu'il y a  
De la poudre, qu'on ne la pisse.  
Eh! zoz, zoz, zoz,  
Cache-moi, s'zoz,  
Et ne donne pas son nom.



---

## MON CURÉ.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Le curé de notre hameau  
S'empresse à vider son tonneau,  
Pour quand viendra l'automne,  
Bénissant Dieu de ses présents,  
A sa nièce, enfant de seize ans,  
Il dit parfois : Mignonne,  
Cache-moi bien ce qu'on fera ;  
Le diable aura ce qu'il pourra.  
Eh ! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,  
Dois-je essayer sur les moutons  
Si ma houlette est bonne ?  
Non ; mais à mon troupeau je dis :  
La paix est un vrai paradis  
Qu'ici-bas l'on se donne.  
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,  
De ne prêcher que quand il pleut.  
Eh ! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

Les dimanches, point ne défends  
 La joie à ces pauvres enfants;  
     J'aime alors qu'on s'en donne.  
 Du cœur, où seul je suis souvent,  
 Je les entends rire en buvant  
     Chez la mère Simonne;  
 Ou j'y cours même, s'il le faut,  
 Les prier de chanter moins haut.  
     Eh! zon, zon, zon,  
     Baise-moi, Suzon,  
     Et ne damnons personne.

Sans jamais en rien publier,  
 Je vois s'enfler le tablier  
 De plus d'une friponne.  
 S'épouse-t-on six mois trop tard;  
 Faut-il baptiser un bâtard;  
     C'est le ciel qui l'ordonne.  
 Les plaintes fort peu me siéraient,  
 Le ciel et Suzon en riraient.  
     Eh! zon, zon, zon,  
     Baise-moi, Suzon,  
     Et ne damnons personne.

Notre maire, un peu mécréant,  
 A maint sermon répond : Néant.  
     Mais que Dieu lui pardonne!  
 Depuis qu'à sa table il m'admet,  
 J'ai su qu'à deux mains il semait,  
     Sans bruit faisant l'aumône;



Or, la grâce ne peut faillir :  
Puisqu'il sème, il doit recueillir.

Eh! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

Je préside à tous les banquets,  
A ma fête j'ai des bouquets,  
Et l'on remplit ma tonne.  
Mon évêque, triste et bigot,  
Prétend que je sens le fagot;  
Mais pour qu'un jour, mignonne,  
J'aïlle où les anges font leurs nids,  
Revoir tous ceux que j'ai bénis,  
Eh! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

## LA BOUTEILLE VOLÉE.

AIR : *La fête des bonnes gens.*

Sans bruit, dans ma retraite,  
Hier l'Amour pénétra,  
Courut à ma cachette,  
Et de mon vin s'empara.  
Depuis lors ma voix sommeille;  
Adieu tous mes joyeux sons.

Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,  
A ce larcin l'a poussé.  
Je n'ai plus la recette  
Qui soulage un cœur blessé.  
C'est pour gémir que je veille,  
En proie aux jaloux soupçons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,  
A verser frais m'invitant,  
Un vieil ami de table  
Me tend son verre en chantant;  
Un autre vient à l'oreille  
Me demander des leçons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle  
Ce bon vin si regretté,  
Grisette folle et belle  
Tenait mon cœur en gaité.  
Lison n'a point sa pareille  
Pour vivre avec des garçons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre :  
Joyeux, il vient à ma voix ;

De mon vin il est ivre,  
Et n'en a bu que deux doigts.  
Qu'Iris soit une merveille,  
Je me ris de ses façons :  
Amour me rend ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

---

## BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE SOIXANTE-DIX ANS,  
LE JOUR DE SAINTE-MARGUERITE.

AIR : *La Calacoua.*

Laissons la musique nouvelle;  
Notre amie est du bon vieux temps.  
Sur un air aussi simple qu'elle  
Chantons des couplets bien chantants.  
L'esprit du jour a son mérite,  
Mais c'est surtout lui que je crains :  
    Ses traits si fins  
    Me semblent vains;  
Pour les entendre il faudrait des devins.  
Amis, chantons à Marguerite  
De vieux airs et de gais refrains.  
  
Elle a chanté dans sa jeunesse  
Ces couplets comme on n'en fait plus,

Où Favart peignait la tendresse,  
Où Panard frondait les abus.  
Contre l'humeur qui nous irrite,  
Quels antidotes souverains!  
Leurs vers badins,  
Francs et malins,  
Aux moins joyeux faisaient battre des mains.  
Ah! rappelons à Marguerite  
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :  
On se répète jeune ou vieux.  
Les refrains forment notre histoire;  
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.  
Amusons le temps qui trop vite  
Entraîne les pauvres humains;  
Et les destins  
Sur nos festins  
Faisant briller des jours longs et sereins,  
Que dans trente ans pour Marguerite  
Nos couplets soient de gais refrains!

A table alors venant nous rendre,  
Tous, le front ridé par les ans,  
Dans une accolade bien tendre  
Nous mêlerons nos cheveux blancs.  
Les souvenirs naîtront bien vite;  
Nos cœurs émus en seront pleins.  
Moments divins!  
Les noirs chagrins

Fuyant au bruit des transports les plus saints,  
 Sur les cent ans de Marguerite  
 Nous chanterons de gais refrains !

---

## L'HOMME RANGÉ.

AIR : *Eh ! ton ton la, landerirette.*

Maint vieux parent me répète  
 Que je mange ce que j'ai.  
 Je veux à cette sornette  
 Répondre en homme rangé :  
     Quand on n'a rien,  
     Landerirette,  
 On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète  
 Pour quelques frais superflus ?  
 Si ma conscience est nette,  
 Ma bourse l'est encor plus.  
     Quand on n'a rien,  
     Landerirette,  
 On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette  
 Fond le bien de ses aïeux ;  
 Mon hôte à crédit me traite ;  
 J'ai bonne chère et vin vieux.

Quand on n'a rien,  
Landerirette,  
On ne saurait manger son bien.

Que Dorval, à la roulette,  
A tout son or dise adieu :  
J'y jourais bien en cachette;  
Mais il faudrait mettre au jeu...  
Quand on n'a rien,  
Landerirette,  
On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,  
Se ruine en dons coûteux ;  
C'est pour rien que ma Lisette  
Me trompe et me rend heureux.  
Quand on n'a rien,  
Landerirette,  
On ne saurait manger son bien.

## BON VIN ET FILLETTE.

AIR : *Ma tante Urlurette.*

L'Amour, l'Amitié, le vin,  
Vont égayer ce festin ;  
Nargue de toute étiquette !  
Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette !

L'Amour nous fait la leçon :  
 Partout, ce dieu sans façon  
 Prend la nappe pour serviette.  
     Turlurette,  
     Turlurette,  
 Bon vin et fillette!

Que dans l'or mangent les grands,  
 Il ne faut à deux amants  
 Qu'un seul verre, qu'une assiette.  
     Turlurette,  
     Turlurette,  
 Bon vin et fillette!

Sur un trône est-on heureux?  
 On ne peut s'y placer deux;  
 Mais vivent table et couchette!  
     Turlurette,  
     Turlurette,  
 Bon vin et fillette!

Si Pauvreté qui nous suit,  
 A des trous à son habit,  
 De fleurs ormons sa toilette.  
     Turlurette,  
     Turlurette,  
 Bon vin et fillette!

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas,  
 Mettons plutôt habit bas;

Lise en paraîtra mieux faite.  
Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette!

---

## LE VOISIN.

*AIR : Eh ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?*

Je veux, voisin et voisine,  
Quitter le ton libertin ;  
J'ai pour oncle un sacristain,  
Et pour sœur une béguine.  
Mais le diable est bien fin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Mais le diable est bien fin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Paul, docteur en médecine,  
Craint, pour le fil de nos jours,  
Que le vin et les amours  
N'usent trop tôt la bobine :  
Eh ! fi du médecin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Eh ! fi du médecin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?



L'embonpoint de Joséphine  
Fait demander ce que c'est ;  
Moi, je crois que son corset  
Lui rend la taille moins fine.  
C'est l'effet du basin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
C'est l'effet du basin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Mademoiselle Justine  
Met au monde un gros poupon :  
L'un dit que c'est un dragon ,  
L'autre un soldat de marine.  
Je le crois fantassin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Je le crois fantassin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Depuis peu, chez ma cousine,  
Qui jeûnait en carnaval,  
Je vois certain cardinal,  
Et trouve bonne cuisine :  
Serait-il mon cousin ?  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Serait-il mon cousin ?  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Une actrice qu'on devine  
Veut, pour plaire à dix rivaux ,  
Inventer des coups nouveaux  
Au doux jeu qui les ruine :

C'est un fort beau dessein ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
C'est un fort beau dessein ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Faut-il qu'une affreuse épine  
Se mêle aux fleurs de Cypris !  
Pour ce poison de Paris  
Que n'est-il une vaccine !  
Cela serait divin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Cela serait divin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

D'aucun mal, je l'imagine,  
Notre quartier n'est frappé :  
Eà, point de mari trompé,  
Point de femme libertine.  
C'est un quartier fort sain ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
C'est un quartier fort sain ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

---

## LE CARILLONNEUR.

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître;

Préludons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard l'héritier vient de naître.

Sonnons fort; c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie :

Mais l'époux est triste et catarrheux ;

Sur son compte il sait ce qu'on publie.

Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!  
 Aux maris j'en demande pardon.  
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père?  
 N'est-ce pas mon voisin le banquier?  
 Les cadeaux mènent vite une affaire.  
 Sonnons fort : il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.  
 Ah! que j'aime  
 A sonner un baptême!  
 Aux maris j'en demande pardon.  
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais que le maire  
 S'est créé ce petit échevin;  
 Je l'ai vu chiffonner la commère.  
 Sonnons fort : je boirai de son vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.  
 Ah! que j'aime  
 A sonner un baptême!  
 Aux maris j'en demande pardon.  
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand-vicaire  
 Aura mis le doigt au bénitier,  
 Depuis peu ma fille a su lui plaire.  
 Sonnons fort, pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense,  
Prélevé des droits sur ce terrain;  
Dans l'église il vient donner quittance.  
Sonçons fort : monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer que ton père,  
Cher enfant, quel bonheur infini!  
Je suis sûr de te voir plus d'un frère.  
Sonçons fort : et que Dieu soit béni!

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

---

**LA VIEILLESSE.****A MES AMIS.**

*AIR : de la Pipe de tabac.*

Nous verrons le temps qui nous presse  
Semer les rides sur nos fronts;  
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,  
Oui, mes amis, nous vieillirons.  
Mais à chaque pas voir renaître  
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir;  
Faire un doux emploi de son être,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie  
Par le Champagne et les chansons;  
A table, où le cœur nous convie,  
On nous dit que nous vieillissons.  
Mais jusqu'à sa dernière aurore  
En buvant frais s'épanouir;  
Même en tremblant chanter encore,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette  
Un encens d'abord accueilli;

Bientôt peut-être elle répète  
Que nous n'avons que trop vieilli.  
Mais vivre en tout d'économie,  
Moins prodiguer et mieux jouir ;  
D'une amante faire une amie,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si longtemps que l'on entretienne  
Le cours heureux des passions,  
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,  
Qu'ensemble au moins nous vieillissions !  
Chasser du coin qui nous rassemble  
Les maux prêts à nous assaillir ;  
Arriver au but tous ensemble,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

---

## LES BILLETS D'ENTERREMENT.

### CHANSON DE NOCE.

AIR : *C'est un lanla, landerirette.*

Notre allégresse est trop vive ;  
Amis, pendant nos ébats,  
Sachez qu'un joli convive  
Sent approcher son trépas.  
Faut-il qu'à la fleur de l'âge  
Il ait ce pressentiment !  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette  
 Pour se venger aujourd'hui  
 D'une querelle secrète  
 Qu'il eut vingt fois avec lui :  
 Rien que d'y penser, je gage  
 Qu'il meurt presque en ce moment.  
 Tous nos billets de mariage  
 Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,  
 En tremblant se cachera ;  
 Mais l'Amour, à sa poursuite,  
 Dans son réduit l'atteindra.  
 L'un pousse un trait plein de rage,  
 L'autre un long gémissément.  
 Tous nos billets de mariage  
 Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite ;  
 Mais enfin, moins généreux,  
 Du trait que l'obstacle irrite  
 Il lui porte un coup affreux.  
 Dans son sang le pauvret nage :  
 Adieu donc, défunt charmant !  
 Tous nos billets de mariage  
 Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes  
 Que le plaisir essuira ;  
 Mais, pour l'honneur de ses armes,  
 Le vainqueur en parlera.



Car, mes amis, dans notre âge,  
En dépit du sacrement,  
Peu de billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement.

---

## LA DOUBLE CHASSE.

AIR : *Tonton, tontaine, tonton.*

Allons, chasseur, vite en campagne;  
Du cor n'entends-tu pas le son?  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
Pars et qu'auprès de ta compagne  
L'Amour chasse dans ta maison.  
Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,  
Chasseur, tu parcours le canton.  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
Auprès de ta femme jolie  
Combien de braconniers voit-on!  
Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,  
Chasseur, tu fais le fanfaron.  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
Auprès de ta femme, sans crainte,  
Se glisse un chasseur franc luron.  
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,  
 La bête pleure; on lui répond :  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
 Ta femme, aux abois déjà mise,  
 Sourit aux efforts du fripon.  
 Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme  
 Met bas le cerf sur le gazon.  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
 L'amant, pour ta moitié qu'il charme,  
 Use de la poudre à foison.  
 Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,  
 Et de ton cor enfles le son.  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
 L'amant quitte alors sa conquête,  
 Et le cerf entre à la maison.  
 Tonton, tontaine, tonton.

## LES PETITS COUPS.

AIR : *Tout ça passe en même temps.*

Maîtres de tous nos désirs,  
 Réglons-les sans les contraindre :  
 Plus l'excès nuit aux plaisirs,  
 Amis, plus nous devons le craindre.

Autour d'une petite table,  
Dans ce petit coin fait pour nous,  
Du vin vieux d'un hôte aimable  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,  
Veut-on suivre ma recette;  
Que l'on nage entre deux eaux,  
Et qu'entre deux vins l'on se mette.  
Le bonheur tient au savoir-vivre :  
De l'abus naissent les dégoûts;  
Trop à la fois nous enivre;  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,  
Égayons notre indigence :  
Il suffit d'un doigt de vin  
Pour reconforter l'espérance.  
Et vous, que flatte un sort prospère,  
Pour en jouir, modérez-vous;  
Car, même dans un grand verre,  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi?  
La leçon te déplaît-elle?  
Les petits coups, selon toi,  
Sentent le buveur qui chancelle.  
Quel que soit le désir qui perce  
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,  
Du philtre qu'Amour te verse  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,  
 Pour atteindre à la vieillesse,  
 Ne nous incommodons pas,  
 Et soyons fous avec sagesse.  
 Amis, le bon vin que le nôtre!  
 Et la santé, quel bien pour tous!  
 Pour ménager l'un et l'autre,  
 Il faut boire (*ter*) à petits coups.

---

## ÉLOGE DE LA RICHESSE.

*AIR du vaudeville d'Arlequin Cruello.*

La richesse, que des frondeurs  
 Dédaignent, et pour cause,  
 Quand elle vient sans les grandeurs,  
 Est bonne à quelque chose.  
 Loin de les rendre à ton Crésus,  
 Va boire avec ses cent écus,  
 Savetier, mon compère.  
 Pour moi, qu'il m'arrive un trésor;  
 Que dans mes mains pleuve de l'or,  
 De l'or,  
 De l'or,  
 Et j'en fais mon affaire,  
 Je souris à la pauvreté,  
 Et j'ignore l'envie :

Pourquoi perdrais-je ma gaité  
Dans une douce vie?  
Maison, jardin, livres, tableaux,  
Large voiture et bons chevaux,  
Pourraient-ils me déplaire?  
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!

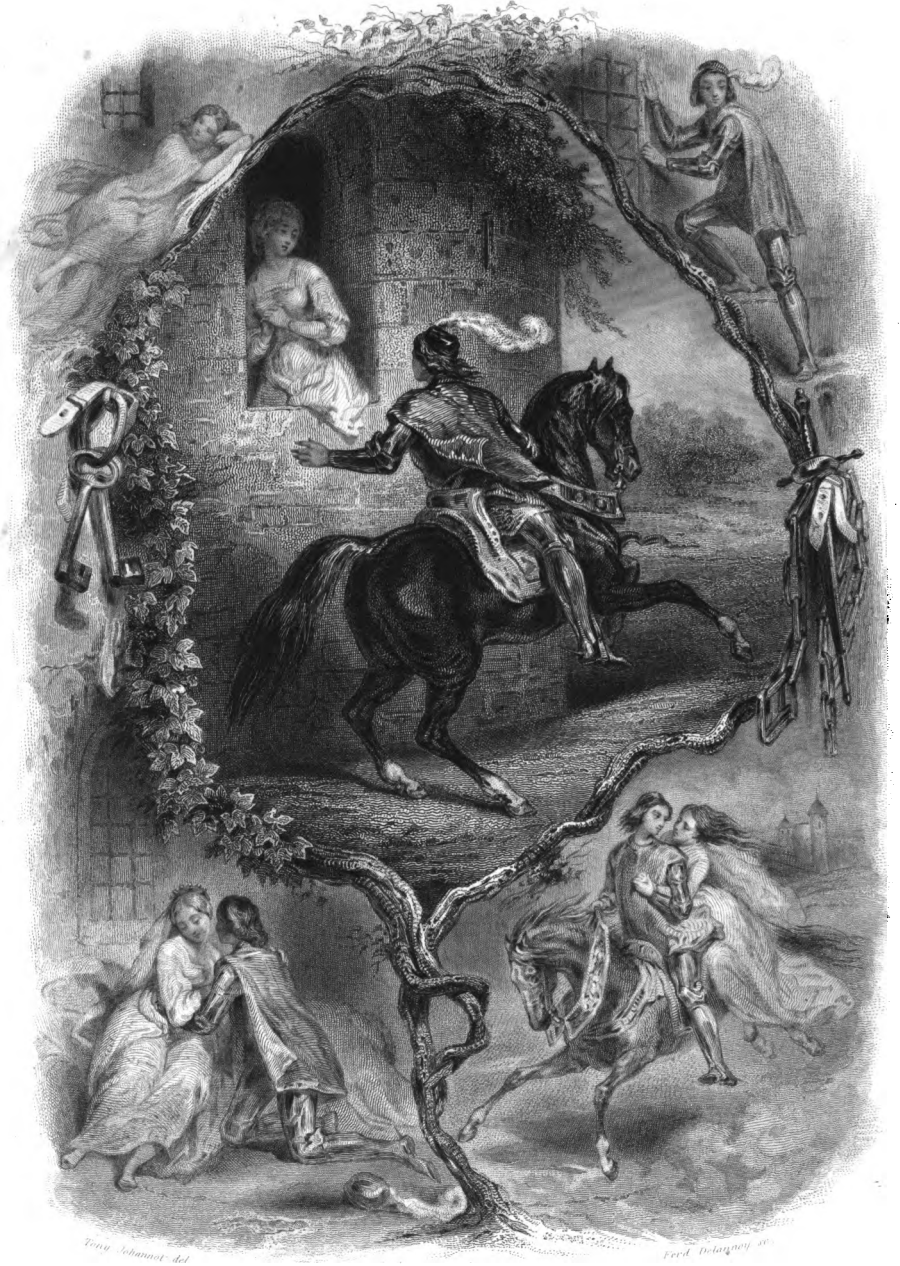
Bonjour, Mondor, riche voisin.  
Ta maîtresse est jolie;  
Son œil est noir, son esprit fin,  
Et sa taille accomplie.  
J'atteste sa fidélité;  
Mais que peut contre sa fierté  
L'amour d'un pauvre hère?  
Pour te l'enlever, cher Mondor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!

Le vin s'aigrit dans mon gosier  
Chez un traiteur maussade;  
Mais, à sa table, un financier  
Me verse-t-il rasade :  
Combien, dis-je, ces bons vins blancs?  
On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.  
En Champagne on en trouve encor :  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!

A partager dès aujourd'hui,  
Amis, je vous invite.  
Nous saurions tous, en cas d'ennui,  
Me ruiner bien vite.  
Manger rentes et capitaux,  
Équipages, terres, châteaux,  
Serait gai, je l'espère.  
Ah! pour voir la fin d'un trésor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!





LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER

Paris, chez l'Éditeur.







## LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.

ROMANCE DE CHEVALERIE,

GENRE A LA MODE.

AIR à faire.

« Ah! s'il passait un chevalier  
 » Dont le cœur fût tendre et fidèle,  
 » Et qu'il triomphât du geôlier  
 » Qui me retient dans la tourelle,  
 » Je bénirais ce chevalier. »

Par là passait un chevalier  
 A l'honneur, à l'amour fidèle :  
 « Dame, dit-il, quel dur geôlier  
 » Vous retient dans cette tourelle?  
 » Est-il prélat ou chevalier? »

« C'est mon époux, bon chevalier,  
 » Qui veut que je lui sois fidèle,  
 » Et qui me laisse, en vieux geôlier,  
 » Coucher seule dans la tourelle.  
 » Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,  
 A qui son bon ange est fidèle,  
 Trompe les regards du geôlier,  
 Et pénètre dans la tourelle.  
 Honneur, honneur au chevalier!

La prisonnière au chevalier  
 Fait promettre un amour fidèle,  
 Puis se venge de son geôlier  
 Sur le grabat de la tourelle.  
 Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,  
 Sautant sur un coursier fidèle,  
 Vont au nez du mari-geôlier  
 Jeter les clefs de la tourelle.  
 Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!  
 Honneur à leurs dames fidèles!  
 Contre l'hymen et ses geôliers,  
 Dans les palais, dans les tourelles,  
 Dieu protégeait les chevaliers.

## LES MARIONNETTES.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

Les marionnettes, croyez-moi,  
 Sont les jeux de tout âge :  
 Depuis l'artisan jusqu'au roi,  
 De la ville au village;  
 Valets, journalistes, flatteurs,  
 Dévotes et coquettes,  
 Ah! sans compter nos grands acteurs,  
 Combien de marionnettes!

L'homme, fier de marcher debout,  
Vante son équilibre :  
Parce qu'il court et va partout,  
Le pantin se croit libre.  
Mais dans combien de mauvais pas  
Sa fortune le jette!  
Ah! du destin l'homme ici-bas  
N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents,  
Que le désir dévore,  
Au trouble secret de ses sens  
Ne conçoit rien encore.  
Veiller la nuit, rêver le jour,  
L'étonne et l'inquiète.  
Elle a quinze ans : ah! pour l'amour  
La bonne marionnette!

Voyez ce mari parisien  
Que maint galant visite ;  
Il vous accueille mal ou bien ,  
Vous cherche ou vous évite.  
Est-il confiant ou jaloux ,  
A l'air dont il vous traite?  
Non : de sa femme un tel époux  
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous?  
Des pantins qu'on ballote.  
Messieurs, sautez , faites les fous  
Au gré de leur marotte!

---

## LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN,

LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Saluons de maintes rasades  
Ce docteur à qui je dois tant.  
Mais, pour visiter ses malades,  
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.  
A ces soins son art le condamne,  
S'il vient un message ennemi.  
Fiévreux, buvez votre tisane,  
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent ;  
Il est au sein de l'amitié.  
Mais vingt jeunes fous le demandent  
D'un air qui pourtant fait pitié.  
De Vénus amants trop crédules,  
Sur leur état qu'ils ont gémi !  
Eh ! messieurs, prenez des pilules ;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi ! ne peut-on venir au monde  
Sans l'enlever à ses enfants ?

Certaine personne un peu ronde  
Réclame ses secours savants.  
J'entends ce tendron qui l'appelle :  
Les parents même en ont frémi.  
N'accouchez pas, mademoiselle ;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaîment son automne,  
Que son hiver soit encor loin !  
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne  
N'éprouver jamais le besoin !  
Puisqu'enfin dans nos embrassades  
Il n'est point heureux à demi,  
Mourez sans lui, mourez, malades ;  
Laissez-nous fêter notre ami.

---

## A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

LE JOUR DE SA FÊTE,

ANNÉE 1842.

*AIR du ballet des Pierrots.*

Je viens d' Montmartre avec ma bête  
Pour fêter ce maître malin,  
Et n' crains point qu'au milieu d' la fête  
Un bon mot m' renvoie au moulin.

On dit qu'avec plus d'un génie  
 Antoin' prend plaisir à cela.  
 Nous qui n' somm's pas d' l'Académie,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies ;  
 Dans plus d'un genre il est heureux.  
 J' sais mêm' qu'il fait des tragédies  
 Quand il n'est pas trop paresseux \*.  
 De la Mèrpomène idolâtre,  
 Qu'il Fass' mourir par-ci par-là.  
 Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre  
 Où c' qu'y a du bon : je l' crois bien.  
 C' docteur-là nous enseigne à vivre  
 Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.  
 A messieurs les Polichinelles \*\*  
 Il dit : Vous en voulez, en v'là.  
 Nous, qui n' tenons pas les ficelles,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je l' gage,  
 Mêm' de messieurs les chambellans.  
 De c' pays n'ayant point l' langage,  
 Il vant' la paix aux conquérants.

\* Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

\*\* Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.



A d' grands seigneurs qui n' sont pas minces  
 Sans ramper toujours il parla.

Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme;  
 D'mandez à sa fille, à ses fils.

Ah! qu'il soit toujours aimé comme  
 Il aime ses nombreux amis!

Que l' secret d' son bonheur suprême  
 Reste à c'te gross' maman que v'là.

Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,  
 Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

*Nota.* On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile et me sera toujours précieuse. (1815.)

## LE BEDEAU.

AIR : *Sens devant derrière, sens dessus dessous.*

Pauvre bedeau! métier d'enfer!  
 La grand'messe aujourd'hui me damne.  
 Pour me régaler du plus cher,  
 Au beau coin m'attend dame Jeanne.  
 Voici l'heure du rendez-vous;

Mais nos prêtres s'endorment tous.

Ah! maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*Ite, missa est, monsieur le curé!*

Nos enfants de chœur, j'en répons,

Devinent ce qui me tracasse.

Dépêchez-vous, petits fripons,

Ou vous aurez des coups de masse.

Chantres, c'est du vin à dix sous :

Chantez pour moi comme pour vous.

Mais maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*Ite, missa est, monsieur le curé!*

Notre suisse, allongez le pas;

Surtout faites ranger ces dames.

La quête ne finira pas :

Le vicaire lorgne les femmes.

Ah! si la gentille Babet

Pour se confesser l'attendait!

Mais maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*Ite, missa est, monsieur le curé!*

Curé, songez à la Saint-Leu :  
 Ce jour-là vous dîniez en ville.  
 Quel train vous nous meniez, morbleu !  
 On passa presque l'Évangile.  
 En faveur de votre bedeau  
 Sautez la moitié du *Credo*.  
 Mais maudit soit notre curé !  
     Je vais, sacristie !  
     Manquer la partie.  
 Jeanne est prête et le vin tiré.  
*Ite, missa est, monsieur le curé !*

---

## ON S'EN FICHE !

AIR : *Le fleuve d'oubli.*

De traverse en traverse,  
 Tout va dans l'univers  
     De travers.  
 Toute femme est perverse,  
 Tout traiteur exigeant  
     Pour l'argent.  
 A tout jeu le sort nous triche ;  
 Mais enfin est-on gris,  
     Biribi,  
     On s'en fiche ! (*ter.*)  
  
 Désespoir d'un ivrogne,  
 Vient un marchand maudit

Qui vous dit  
 Qu'en Champagne, en Bourgogne,  
 Les coteaux sont grêlés  
 Et gelés.  
 A tout jeu le sort nous triche;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche! (*ter.*)

Oubliez une dette,  
 Chez vous entre un huissier  
 Bien grossier  
 Qui vend table et couchette,  
 Et trouve encor de quoi  
 Pour le roi.  
 A tout jeu le sort nous triche;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche! (*ter.*)

Aucun plaisir n'est stable :  
 Pour boire est-on assis  
 Cinq ou six,  
 Avant vous sous la table  
 Tombent deux, trois amis  
 Endormis.  
 A tout jeu le sort nous triche;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche! (*ter.*)

C'est trop d'une maîtresse :  
 Que je fus malheureux  
 Avec deux !  
 Que j'eus peu de sagesse  
 D'en avoir jusqu'à trois  
 A la fois !  
 A tout jeu le sort nous triche ;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche! (*ter.*)

De ma misanthropie  
 Pardonnez les accès  
 Et l'excès ;  
 Car je crains la pépie,  
 Et je ne vois qu'abus  
 Et vins bus.  
 A tout jeu le sort nous triche ;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche! (*ter.*)

---

## JEANNETTE.

AIR :

Fi des coquettes maniérées!  
 Fi des bégueules du grand ton!  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille, et bien faite  
 Elle est fraîche et rondelette;  
 Son œil noir est pétillant.  
 Prudes, vous dites sans cesse  
 Qu'elle a le sein trop saillant :  
 C'est pour ma main qui le presse  
 Un défaut bien attrayant.

Fi des coquettes maniérées!  
 Fi des bégueules du grand ton!  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce;  
 Jamais rien ne l'embarrasse :  
 Elle est bonne, et toujours rit.  
 Elle dit mainte sottise,  
 A parler jamais n'apprit;  
 Et cependant, quoi qu'on dise,  
 Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées!  
 Fi des bégueules du grand ton!  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,  
 Cette espiègle me tient tête  
 Pour les propos libertins.  
 Elle a la voix juste et pure,  
 Sait les plus joyeux refrains.  
 Quand je l'en prie, elle jure;  
 Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées!  
Fi des bégueules du grand ton!  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie,  
Jamais d'une riche soie  
Son corsage n'est paré.  
Sous une toile proprette  
Son triomphe est assuré;  
Et, sans nuire à sa toilette,  
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées!  
Fi des bégueules du grand ton!  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise;  
Point de voile qui me nuise,  
Point d'inutiles soupirs.  
Des deux mains et de la bouche  
Elle attise les désirs,  
Et rompit vingt fois sa couche  
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées!  
Fi des bégueules du grand ton!  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

---

## LES ROMANS.

A SOPHIE,

QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Tu veux que pour toi je compose  
 Un long roman qui fasse effet.  
 A tes vœux ma raison s'oppose;  
 Un long roman n'est plus mon fait.  
 Quand l'homme est loin de son aurore,  
 Tous les romans deviennent courts;  
 Et je ne puis longtemps encore } *bis.*  
 Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse  
 Trouver l'amitié d'une sœur!  
 Des plaisirs je te dois l'ivresse,  
 Et des tendres soins la douceur.  
 Des héros, des prétendus sages  
 Les longs romans, qui font pitié,  
 Ne vaudront jamais quelques pages  
 Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire!  
 Mais, Sophie, au sein des amours,  
 De ton destin, j'aime à le croire,  
 Les plaisirs charmeront le cours.



Ah! puisses-tu, vive et jolie,  
 Longtemps te couronner de fleurs,  
 Et sur le roman de la vie  
 Ne jamais répandre de pleurs!

---

## TRAITÉ DE POLITIQUE

### A L'USAGE DE LISE.

CENT-JOURS, MAI 1845.

AIR : *Un magistrat irréprochable.*

Lise, qui règues par la grâce  
 Du dieu qui nous rend tous égaux,  
 Ta beauté, que rien ne surpasse,  
 Enchaîne un peuple de rivaux.  
 Mais, si grand que soit ton empire,  
 Lise, tes amants sont Français;  
 De tes erreurs permets de rire,  
 Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes  
 Aiment l'abus d'un grand pouvoir!  
 Combien d'amants et de provinces  
 Poussés enfin au désespoir!  
 Crains que la révolte ennemie  
 Dans ton boudoir ne trouve accès;  
 Lise, abjure la tyrannie,  
 Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie  
Femme ressemble aux conquérants,  
Qui vont bien loin de leur patrie  
Dompter cent peuples différents.  
Ce sont de terribles coquettes!  
N'imité pas leurs vains projets.  
Lise, ne fais plus de conquêtes,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle,  
On approche des potentats  
Moins aisément que d'une belle  
Dont un jaloux suit tous les pas.  
Mais sur ton lit, trône paisible,  
Où le plaisir rend ses décrets,  
Lise, sois toujours accessible,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure  
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,  
Ainsi qu'à la simple nature  
Tu dois de charmer tous les yeux.  
Bien qu'en des mains comme les tiennes  
Le sceptre passe sans procès,  
De nous il faut que tu le tiennes,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,  
Mets à profit ces vérités.  
Lise, deviens bonne princesse,  
Et respecte nos libertés.

Des roses que l'amour moissonne  
Ceins ton front tout brillant d'attraits,  
Et garde longtemps ta couronne,  
Pour le bonheur de tes sujets.

---

## L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

CENT-JOURS, MAI 1845.

*AIR : Nom d'un chien, j' veul être épicurien.*

Quoi! c'est donc bien vrai qu'on parie  
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous  
Sens sus d'ssous.

L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,  
S'en réjouirait;  
Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie :  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

D' nos Français j' connaissons l's astuces;  
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens  
Qu' les Prussiens.

Comm' l'argent pleuvait quand les Russes  
F'saient hausser d' prix  
Tout's les filles d' Paris!

J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.

Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.  
Je r'verrons Bulof, Titchakof,  
Et Platof;  
L' bon Saken, dont l' cœur est si tendre,  
Et puis ce cher...  
Ce cher monsieur Blücher :  
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître,  
J' sécôurons, d' façon à l' fair' voir,  
Not' mouchoir.  
Quant aux amants, j' dois en r'connaître,  
Ça tomb' sous l' sens,  
Au moins deux ou trois cents.  
Pour leur entré' louons un' fenêtré.  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes  
Tout autant qu' nous en ont pincé  
L'an passé;  
Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes,  
Prenaient l' chemin  
Du faubourg Saint-Germain.  
Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,





L'HABIT DE COUR

Ferrotin Editeur

Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

Les affair's s'ront bientôt bâclées,  
Si j'en crois un vieux libertin  
D' sacristain.

Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,  
Queuqu's gens d'occis,  
C'est l' cadet d' nos soucis.

Mais j' rirai bien si j' sommes violées.

Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

## L'HABIT DE COUR,

OU

## VISITE A UNE ALTESSE.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Ne répondez plus de personne,  
Je veux devenir courtisan.  
Fripier, vite, que l'on me donne  
La défroque d'un chambellan.  
Un grand prince à moi s'intéresse;  
Courons assiéger son séjour.  
Ah! quel beau jour! (*bis.*)

Je vais au palais d'une altesse,  
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,  
L'ambition hâte mes pas,  
Et mon riche habit me conseille  
D'apprendre à m'incliner bien bas.  
Déjà l'on me fait politesse,  
Déjà l'on m'attend au retour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)

Je vais saluer une altesse,  
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,  
Je pars à pied modestement,  
Quand de bons vivants, au passage,  
M'offrent un déjeuner charmant.  
J'accepte; mais que l'on se presse,  
Dis-je à ceux qui me font ce tour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)

Messieurs, je vais voir une altesse;  
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;  
Mais l'un de nos anciens amis  
Me réclame, et, joyeux convive,  
A sa noce je suis admis.  
Nombreux flacons, chants d'allégresse,  
De notre table font le tour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)



Pourtant j'allais voir une altesse,  
Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'Air qui mousse,  
J'en veux venir à mon honneur.  
Tout en chancelant je me pousse  
Jusqu'au palais de monseigneur.  
Mais, à la porte où l'on se presse,  
Je vois Rose, Rose et l'Amour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)  
Rose, qui vaut bien une altesse,  
N'exige point l'habit de cour.

Loin du palais où la coquette  
Vient parfois lorgner la grandeur,  
Elle m'entraîne à sa chambrette,  
Si favorable à notre ardeur.  
Près de Rose, je le confesse,  
Mon habit me paraît bien lourd.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)  
Soudain, oubliant son altesse,  
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sottie  
Ainsi le rêve disparaît.  
Gaîment je reprends ma marotte,  
Et m'en retourne au cabaret.  
Là je m'endors dans une ivresse  
Qui n'a point de fâcheux retour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)

A qui voudra voir son attesse  
Je donne mon habit de cour.

---

## PLUS DE POLITIQUE.

JUILLET 4845.

AIR : *Ce jour-là, sous son ombrage.*

Ma mie, ô vous que j'adore,  
Mais qui vous plaignez toujours  
Que mon pays ait encore  
Trop de part à mes amours!  
Si la politique ennuie,  
Même en frondant les abus,  
Rassurez-vous, ma mie ;  
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,  
Donnant prise à mes rivaux,  
Des arts, enfants de la gloire,  
Je racontais les travaux.  
A notre France agrandie  
Ils prodiguaient leurs tributs.  
Rassurez-vous, ma mie ;  
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,  
Après d'amoureux combats,

J'osais vous parler bataille  
Et chanter nos fiers soldats.  
Par eux la terre asservie  
Voyait tous ses rois vaincus.  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,  
J'invoquais la liberté;  
Du nom de Rome et d'Athènes,  
J'effrayais votre gaité.  
Quoiqu'au fond je me défie  
De nos modernes Titus,  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,  
Et dont le monde est jaloux,  
Était la seule rivale  
Qui fût à craindre pour vous.  
Mais, las! j'ai pour ma patrie  
Fait trop de vœux superflus.  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire;  
Faisons-nous d'obscurs loisirs.  
Sans plus songer à la gloire,  
Dormons au sein des plaisirs.

Sous une ligue ennemie  
 Les Français sont abattus.  
 Rassurez-vous, ma mie;  
 Je n'en parlerai plus.

---

## MARGOT.

AIR : *Car c'est une bouteille.*

Chantons Margot, nos amours,  
 Margot leste et bien tournée,  
 Que l'on peut baiser toujours,  
 Qui toujours est chiffonnée.  
 Quoi! l'embrasser? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Moquons-nous de ce Blaise :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit;  
 C'est un cœur de tourterelle.  
 Si le matin elle rit,  
 Le soir elle vous querelle.  
 Quoi! se fâcher? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Voilà comme on l'apaise :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main , voyez-la ;  
Comme à table elle babille !  
Quel air et quels yeux elle a  
Quand le Champagne petille !  
Quoi ! l'air décent ? dit un sot.  
Oui , c'est l'humeur de Margot.  
Mets ta pudeur à l'aise :  
Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !  
Sa voix nous charme et nous touche.  
Mais devant un *soprano*  
Elle n'ouvre point la bouche.  
Quoi ! par pitié ? dit un sot.  
Oui , c'est l'humeur de Margot.  
Ici point d'Albanèse :  
Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

L'amour , à point la servant ,  
Fait pour Margot feu qui flambe ;  
Mais par elle il est souvent  
Traité par-dessous la jambe.  
Quoi ! par-dessous ? dit un sot.  
Oui , c'est l'humeur de Margot.  
Il faut bien qu'il s'y plaise :  
Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen  
De sa main ne se saisisse ;  
Car elle tient à sa main ,  
Qui parfois lui rend service.

Quoi ! pour broder ? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Que fais-tu sur ta chaise ?  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,  
 S'écrira cette brunette :  
 A moins de douze couplets,  
 Au diable une chansonnette !  
 Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Nous t'en promettons treize :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

## A MON AMI DÉSAUGIERS,

QUI VENAIT D'ÊTRE NOMMÉ DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

DÉCEMBRE 1845.

AIR : *La Catacoua.*

Bon Désaugiers, mon camarade,  
 Mets dans tes poches deux flacons ;  
 Puis rassemble, en versant rasade,  
 Nos auteurs piquants et féconds.  
 Ramène-les dans l'humble asile

Où renait le joyeux refrain.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège

Qu'à la Foire il a fait briller :

L'ombre de Panard te protège;

Vadé semble te conseiller.

Fais-nous apparaître à la file

Jusqu'aux enfants de Tabarin.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,

Qu'il aiguise un couplet gaillard :

Collé, quoi qu'en disent nos dames,

Est un fort honnête égrillard.

La gaudriole, qu'on exile,

Doit refleurir sur son terrain.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,  
 Le vaudeville est né frondeur :  
 Des abus fais ton bénéfice ;  
 Force les grands à la pudeur ;  
 Dénonce tout flatteur servile  
 A la gaité du souverain.

Eh! va ton train,  
 Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
 Et rends enfin au Vaudeville  
 Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène, où plus à son aise  
 Avec toi Momus va siéger,  
 Relève la gaité française  
 A la barbe de l'étranger.  
 La chanson est une arme utile  
 Qu'on oppose à plus d'un chagrin.

Eh! va ton train,  
 Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
 Et rends enfin au Vaudeville  
 Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire ;  
 Que nos chants reprennent leur cours.  
 Il nous faut consoler la gloire ;  
 Il faut rassurer les amours.  
 Nous cultivons un champ fertile  
 Qui n'attend qu'un ciel plus serein.



Eh! va ton train,  
Gai boute-en-train!  
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.

---

## MA VOCATION.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

Jeté sur cette boule,  
Laid, chétif et souffrant;  
Étouffé dans la foule,  
Faute d'être assez grand;  
Une plainte touchante  
De ma bouche sortit;  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit! (*bis.*)

Le char de l'opulence  
M'éclabousse en passant;  
J'éprouve l'insolence  
Du riche et du puissant;  
De leur morgue tranchante  
Rien ne nous garantit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine  
Ayant eu de l'effroi,  
Je rampe sous la chaîne  
Du plus modique emploi.  
La liberté m'enchanté,  
Mais j'ai grand appétit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse,  
Daigna me consoler ;  
Mais avec la jeunesse  
Je le vois s'envoler.  
Près de beauté touchante  
Mon cœur en vain pâtit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,  
Est ma tâche ici-bas.  
Tous ceux qu'ainsi j'amuse  
Ne m'aimeront-ils pas?  
Quand un cercle m'enchanté,  
Quand le vin divertit,  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit! (*bis.*)

## LE VILAIN.

AIR de Ninon chez madame de Sévigné.

Hé quoi! j'apprends que l'on critique  
 Le *de* qui précède mon nom.  
 Êtes-vous de noblesse antique?  
 Moi, noble? oh! vraiment, messieurs, non.  
 Non, d'aucune chevalerie .  
 Je n'ai le brevet sur vélin.  
 Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)  
 Je suis vilain et très-vilain... (*bis.*)  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain.

Ah! sans un *de* j'aurais dû naître;  
 Car, dans mon sang si j'ai bien lu,  
 Jadis mes aïeux ont d'un maître  
 Maudit le pouvoir absolu.  
 Ce pouvoir, sur sa vieille base,  
 Étant la meule du moulin,  
 Ils étaient le grain qu'elle écrase.  
 Je suis vilain et très-vilain,  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain.

Mes aïeux, jamais dans leurs terres  
 N'ont vexé des serfs indigents;

Jamais leurs nobles cimenterres  
 Dans les bois n'ont fait peur aux gens.  
 Aucun d'eux, las de sa campagne,  
 Ne fut transformé par Merlin \*  
 En chambellan de... Charlemagne.  
 Je suis vilain et très-vilain,  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles  
 Mes braves aïeux n'ont pris part;  
 De l'Anglais aucun dans nos villes  
 N'introduisit le léopard;  
 Et quand l'église, par sa brigue,  
 Poussait l'état vers son déclin,  
 Aucun d'eux n'a signé la ligue.  
 Je suis vilain et très-vilain,  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,  
 Vous, messieurs, qui, le nez au vent,  
 Nobles par votre boutonnière,  
 Encensez tout soleil levant.  
 J'honore une race commune,  
 Car, sensible, quoique malin,  
 Je n'ai flatté que l'infortune. (bis.)  
 Je suis vilain et très-vilain, (bis.)  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain.

\* Enchanteur fameux dans les romans de la Table ronde.

---

**LE VIEUX MÉNÉTRIER.**

NOVEMBRE 1845.

*AIR : C'est un lanla, landeriette.*

Je ne suis qu'un vieux bon homme,  
Ménétrier du hameau ;  
Mais pour sage on me renomme,  
Et je bois mon vin sans eau.  
Autour de moi sous l'ombrage  
Accourez vous délasser.  
Eh! lon lan la, gèns de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne ;  
C'est l'arbre du cabaret.  
Au bon temps toujours la haine  
Sous ses rameaux expirait.  
Combien de fois son feuillage  
Vit nos aïeux s'embrasser!  
Eh! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,  
Quoiqu'il soit votre seigneur :  
Il doit du calme champêtre  
Vous envier le bonheur ;

Triste au fond d'un équipage,  
Quand là-bas il va passer,  
Eh! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église  
Celui qui vit sans curé,  
Priez que Dieu fertilise  
Son grain, sa vigne, son pré.  
Au plaisir s'il rend hommage,  
Qu'il vienne ici l'encenser.  
Eh! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille  
Votre héritage est fermé,  
Ne portez plus la faucille  
Au champ qu'un autre a semé.  
Mais sûrs que cet héritage  
A vos fils devra passer,  
Eh! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume  
Sur les maux qu'on endure,  
N'exilez point de son chaume  
L'aveugle qui s'égara.  
Rappelant après l'orage  
Ceux qu'il a pu disperser,  
Eh! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bon homme :  
Sous son chêne accourez tous.  
De pardonner je vous somme :  
Mes enfants, embrassez-vous.  
Pour voir ainsi d'âge en âge  
Chez nous la paix se fixer,  
Eh! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

---

## LES OISEAUX.

### COUPLETS

ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL.

JANVIER 1816.

AIR :

L'hiver redoublant ses ravages,  
Désole nos toits et nos champs;  
Les oiseaux sur d'autres rivages  
Portent leurs amours et leurs chants.  
Mais le calme d'un autre asile  
Ne les rendra pas inconstants;  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,  
Et plus qu'eux nous en gémissons!

Du palais et de la cabane  
L'écho redisait leurs chansons.  
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille  
Charmer les heureux habitants.  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,  
Nous portons envie à leur sort.  
Déjà plus d'un sombre nuage  
S'élève et gronde au fond du nord.  
Heureux qui sur une aile agile  
Peut s'éloigner quelques instants!  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,  
Et, l'orage enfin dissipé,  
Ils reviendront sur le vieux chêne  
Que tant de fois il a frappé.  
Pour prédire au vallon fertile  
De beaux jours alors plus constants,  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.







LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ

Par M. H. B.





---

## LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ.

AIR de la Treille de sincérité.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité. (bis.)

Vierge défunte, une sœur grise,

Aux portes des cieux rencontra

Une beauté leste et bien mise

Qu'on regrettait à l'Opéra. (bis.)

Toutes deux, dignes de louanges,

Arrivaient après d'heureux jours,

L'une sur les ailes des anges,

L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,

Après un Ave pour la sœur,

Dit à l'actrice : On peut, ma belle,

Entrer chez nous sans confesseur.

Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne ,  
 Mon corps à peine est inhumé !  
 Mais qu'à mon curé Dieu pardonne ;  
 Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis , en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume ,  
 Moi , dit la sœur , j'ai de mes mains  
 Distillé le miel et le baume  
 Sur les souffrances des humains .  
 Moi , qui subjuguais la puissance ,  
 Dit l'actrice , j'ai bien des fois  
 Fait savourer à l'indigence  
 La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis , en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Oui , reprend la sainte colombe ,  
 Mieux qu'un ministre des autels ,  
 A descendre en paix dans la tombe  
 Ma voix préparait les mortels .  
 Offrant à ceux qui m'ont suivie ,  
 Dit la nymphe , une douce erreur ,  
 Moi , je faisais chérir la vie :  
 Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même  
 Ordonne qu'on aime.  
 Je vous le dis, en vérité :  
 Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,  
 Quand mes prières s'adressaient,  
 Du riche je portais l'aumône  
 Aux pauvres qui me bénissaient.  
 Moi, dit l'autre, par la détresse  
 Voyant l'honnête homme abattu,  
 Avec le prix d'une caresse  
 Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même  
 Ordonne qu'on aime.  
 Je vous le dis, en vérité :  
 Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes!  
 Répond le portier des élus :  
 La charité remplit vos âmes ;  
 Mon Dieu n'exige rien de plus. (*bis.*)  
 On est admis dans son empire,  
 Pourvu qu'on ait séché des pleurs,  
 Sous la couronne du martyr,  
 Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même  
 Ordonne qu'on aime.  
 Je vous le dis, en vérité :  
 Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

**COMPLAINTÉ**  
**D'UNE DE CES DEMOISELLES,**

A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.

NOVEMBRE 1816.

AIR : *Faut d' la vertu , pas trop n'en faut.*

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris. } *bis.*

Du métier d' fille j' me dégoûte :  
C' commerce n' rapporte plus rien.  
Mais si l' public nous fait banq'routé,  
C'est qu' les affaires n' vont pas bien.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Au bonheur on fait semblant d' croire ;  
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.  
Si d' la cour je n' savais l'histoire,  
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.



Nous servions d' maîtress' et d' modèles  
 A nos peintres gorgés d'écus.  
 J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles  
 D'puis qu' les modèles n' servent plus.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand gn'a pas l' moindr' profit-z à faire  
 Sur tant d' réformés mécontents,  
 Les juges p't-êtr' f'raient not' affaire;  
 Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin je n' trouvons plus not' compte  
 Avec nos braves qu' l'on vexa.  
 Vu leux misère, y aurait d' la honte  
 A leux d'mander queuq' chos' pour ça.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureusement qu' monsieur Laborie  
 A nous servir s'est-z engagé :  
 Comme un diable, y s' démène, y crie  
 Pour qu'on rend' les biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris. } *bis.*

---

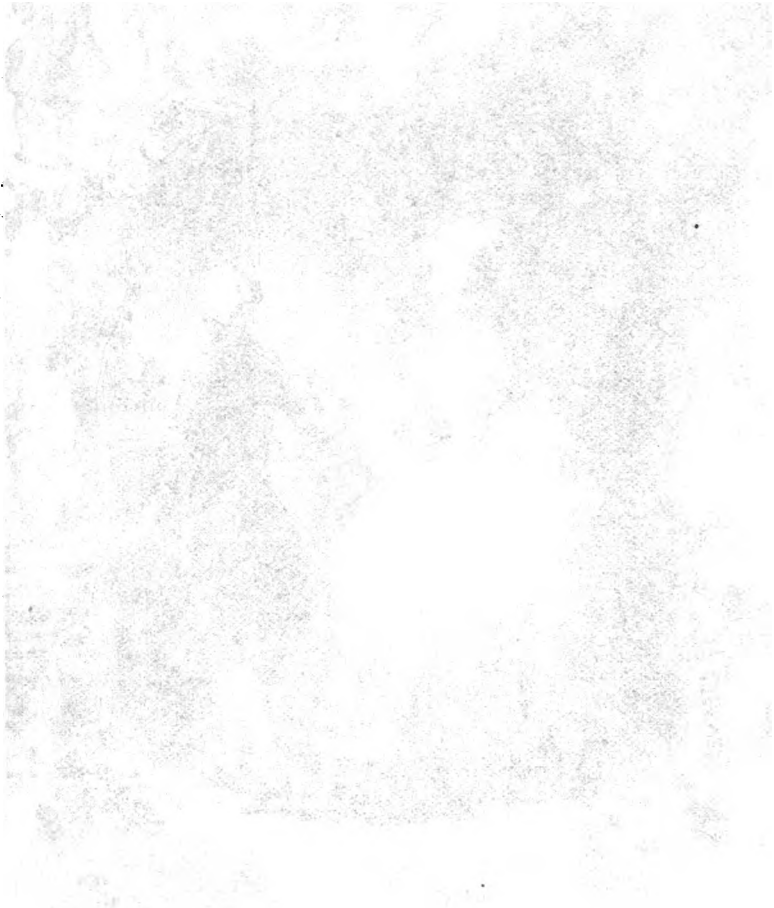
**CE N'EST PLUS LISETTE.**

AIR : *Eh! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.*

Quoi! Lisette, est-ce vous?  
Vous, en riche toilette!  
Vous, avec des bijoux!  
Vous, avec une aigrette!  
Eh! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.  
Eh! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin  
N'osent fouler l'herbette.  
Des fleurs de votre teint  
Où faites-vous emplette?  
Eh! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.  
Eh! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré  
De tout ce qui s'achète,  
L'opulence a doré  
Jusqu'à votre couchette.







CE N'EST PLUS LIBETTE

Ferretin, Editeur.



Eh ! non , non , non ,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non , non , non ,  
Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit  
D'une façon discrète.  
Vous montrez de l'esprit ;  
Du moins on le répète.

Eh ! non , non , non ,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non , non , non ,  
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin ces jours  
Où , dans votre chambrette ,  
La reine des amours  
N'était qu'une grisette !

Eh ! non , non , non ,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non , non , non ,  
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux  
Vous prisiez la conquête ,  
Vous faisiez dix heureux ,  
Et n'étiez pas coquette.

Eh ! non , non , non ,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non , non , non ,  
Ne portez plus ce nom.

Maitresse d'un seigneur  
Qui paya sa défaite,  
De l'ombre du bonheur  
Vous êtes satisfaite.

Eh! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,  
C'est près d'une fillette.  
Adieu, madame, adieu :  
En duchesse on vous traite.

Eh! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

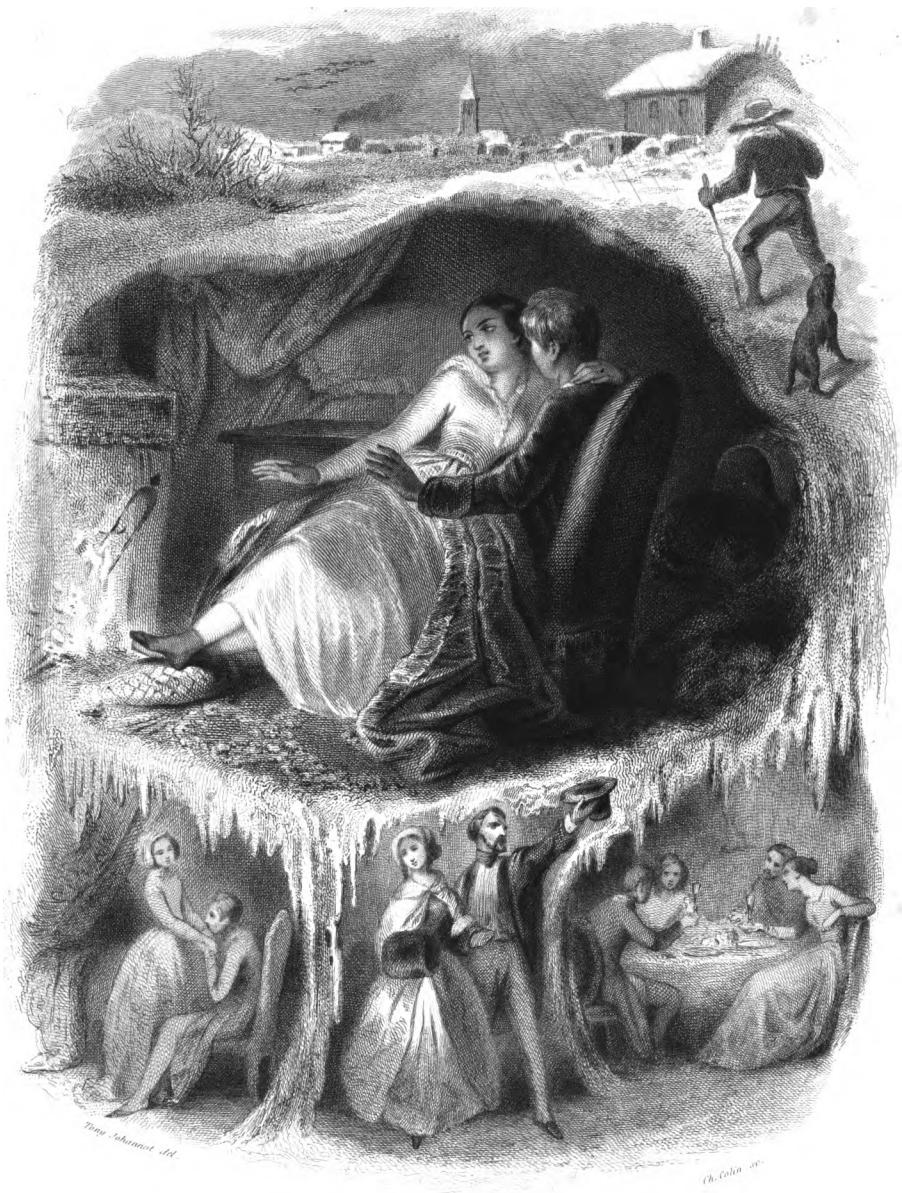
---

## L'HIVER.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Les oiseaux nous ont quittés;  
Déjà l'hiver qui les chasse  
Étend son manteau de glace  
Sur nos champs et nos cités.  
A mes vitres scintillantes





L' HIVER

Parotin, Editeur.

*Marché no. 11*



Il trace des fleurs brillantes ;  
Il rend mes portes bruyantes,  
Et fait grelotter mon chien.  
Réveillons, sans plus attendre,  
Mon feu qui dort sous la cendre.  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)

O voyageur imprudent !  
Retourne vers ta famille.  
J'en crois mon feu qui pétille ;  
Le froid devient plus ardent.  
Moi, j'en puis braver l'injure :  
Rose, en douillette, en fourrure,  
Ici, contre la froidure  
Vient m'offrir un doux soutien.  
Rose, tes mains sont de glace ;  
Sur mes genoux prends ta place.  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit  
Roule son char sur la neige.  
Rose, l'amour nous protège ;  
C'est pour nous que le jour fuit.  
Mais un couple nous arrive ;  
Joyeux ami, beauté vive,  
Entrez tous deux sans qui-vive ;  
Le plaisir n'y perdra rien.  
Moins de froid que de tendresse,  
Autour du feu qu'on se presse.  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé  
Devant la lampe indiscreète.  
Un festin que Rose apprête  
Gâiment par nous est dressé:  
Notre ami s'est fait, à table,  
D'un brigand bien redoutable  
Et d'un spectre épouvantable  
Le fidèle historien.  
Tandis que le punch s'allume,  
Beau du feu qui le consume,  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons  
Ensevelis la nature;  
Ton aquilon, qui murmure,  
Ne peut troubler nos chansons.  
Notre esprit, qu'amour seconde,  
Au coin du feu crée un monde  
Qu'un doux ciel toujours féconde,  
Où s'aimer tient lieu de bien.  
Que nos portes restent closes,  
Et, jusqu'au retour des roses,  
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)

---

**LE MARQUIS DE CARABAS.**

NOVEMBRE 1816.

*AIR du roi Dagobert.*

Voyez ce vieux marquis  
Nous traiter en peuple conquis;  
Son coursier décharné  
De loin chez nous l'a ramené.  
Vers son vieux castel  
Ce noble mortel  
Marche en brandissant  
Un sabre innocent.  
Chapeau bas! chapeau bas!  
Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,  
Vassaux, vavassaux et vilains,  
C'est moi, dit-il, c'est moi  
Qui seul ai rétabli mon roi.  
Mais s'il ne me rend  
Les droits de mon rang,  
Avec moi, corbleu!  
Il verra beau jeu.  
Chapeau bas! chapeau bas!  
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,  
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier,  
 Ma famille eut pour chef  
 Un des fils de Pépin-le-Bref.  
 D'après mon blason  
 Je crois ma maison  
 Plus noble, ma foi,  
 Que celle du roi.  
 Chapeau bas! chapeau bas!  
 Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?  
 La marquise a le tabouret.  
 Pour être évêque un jour  
 Mon dernier fils suivra la cour.  
 Mon fils le baron,  
 Quoique un peu poltron,  
 Veut avoir des croix;  
 Il en aura trois.  
 Chapeau bas! chapeau bas!  
 Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.  
 Mais l'on m'ose parler d'impôts!  
 A l'état, pour son bien,  
 Un gentilhomme ne doit rien.  
 Grâce à mes créneaux,  
 A mes arsenaux,  
 Je puis au préfet  
 Dire un peu son fait.

Chapeau bas! chapeau bas!  
Gloire au marquis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons,  
Levez la dîme, et partageons;  
Et toi, peuple animal,  
Porte encor le bât féodal.  
Seuls nous chasserons,  
Et tous vos tendrons  
Subiront l'honneur  
Du droit du seigneur.  
Chapeau bas! chapeau bas!  
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir;  
Remplis pour moi ton encensoir.  
Vous, pages et varlets,  
Guerre aux vilains, et rossez-les!  
Que de mes aïeux  
Ces droits glorieux  
Passent tout entiers  
A mes héritiers.  
Chapeau bas! chapeau bas!  
Gloire au marquis de Carabas!

---

## MA RÉPUBLIQUE.

AIR : *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

J'ai pris goût à la république  
Depuis que j'ai vu tant de rois.  
Je m'en fais une et je m'applique  
A lui donner de bonnes lois.  
On n'y commerce que pour boire,  
On n'y juge qu'avec gaité;  
Ma table est tout son territoire;  
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :  
Le sénat s'assemble aujourd'hui.  
D'abord, par un arrêt sévère,  
A jamais proscrivons l'ennui.  
Quoi! proscrire? Ah! ce mot doit être  
Inconnu dans notre cité.  
Chez nous l'ennui ne pourra naître :  
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,  
La joie ici défend l'abus;  
Point d'entraves à la pensée,  
Par ordonnance de Bacchus.



A son gré que chacun professe  
Le culte de sa déité;  
Qu'on puisse aller même à la messe :  
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :  
Ne parlons point de nos aïeux.  
Point de titre, même au convive  
Qui rit le plus ou boit le mieux.  
Et si quelqu'un, d'humeur traitresse,  
Aspirait à la royauté,  
Plongeons ce César dans l'ivresse,  
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,  
Pour voir son destin affermi.  
Mais ce peuple si pacifique  
Déjà redoute un ennemi :  
C'est Lisette qui nous rappelle  
Sous les lois de la volupté.  
Elle veut régner, elle est belle ;  
C'en est fait de la liberté.

## L'IVROGNE ET SA FEMME.

AIR : *Quand les bœufs vont deux à deux.*

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :  
Ce soir tu seras battu. } *bis.*

Tandis que dans sa mansarde  
Jeanne veille, et qu'il lui tarde  
De voir rentrer son mari,  
Maître Jean, à la guinguette,  
A ses amis en goguette  
Chante son refrain chéri :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
Jean, tu bois depuis le matin.  
Ta femme est une vertu :  
Ce soir tu seras battu.

Jeanne pour moi seul est tendre,  
Dit-il; laissons-la m'attendre.  
Mais, maudissant son époux,  
Jeanne, la puce à l'oreille,  
Bat sa chatte que réveille  
La tendresse des matous.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

Livrant sa femme au veuvage,  
Jean se perd dans son breuvage;

Et, prête à se mettre au lit,

Jeanne, qui verse des larmes,

Dit en regardant ses charmes :

C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle,

Un voisin frappe chez elle;

Jeanne ouvre après un refus.

Que Jean boive, chante ou fume,

Je ne sais ce qu'elle allume,

Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette,

Ah! qu'on souffre, dit Jeannette,

Quand on attend son époux !  
 Ma vengeance est bien modeste ;  
 Avec lui je suis en reste ;  
 Il a bu plus de dix coups.

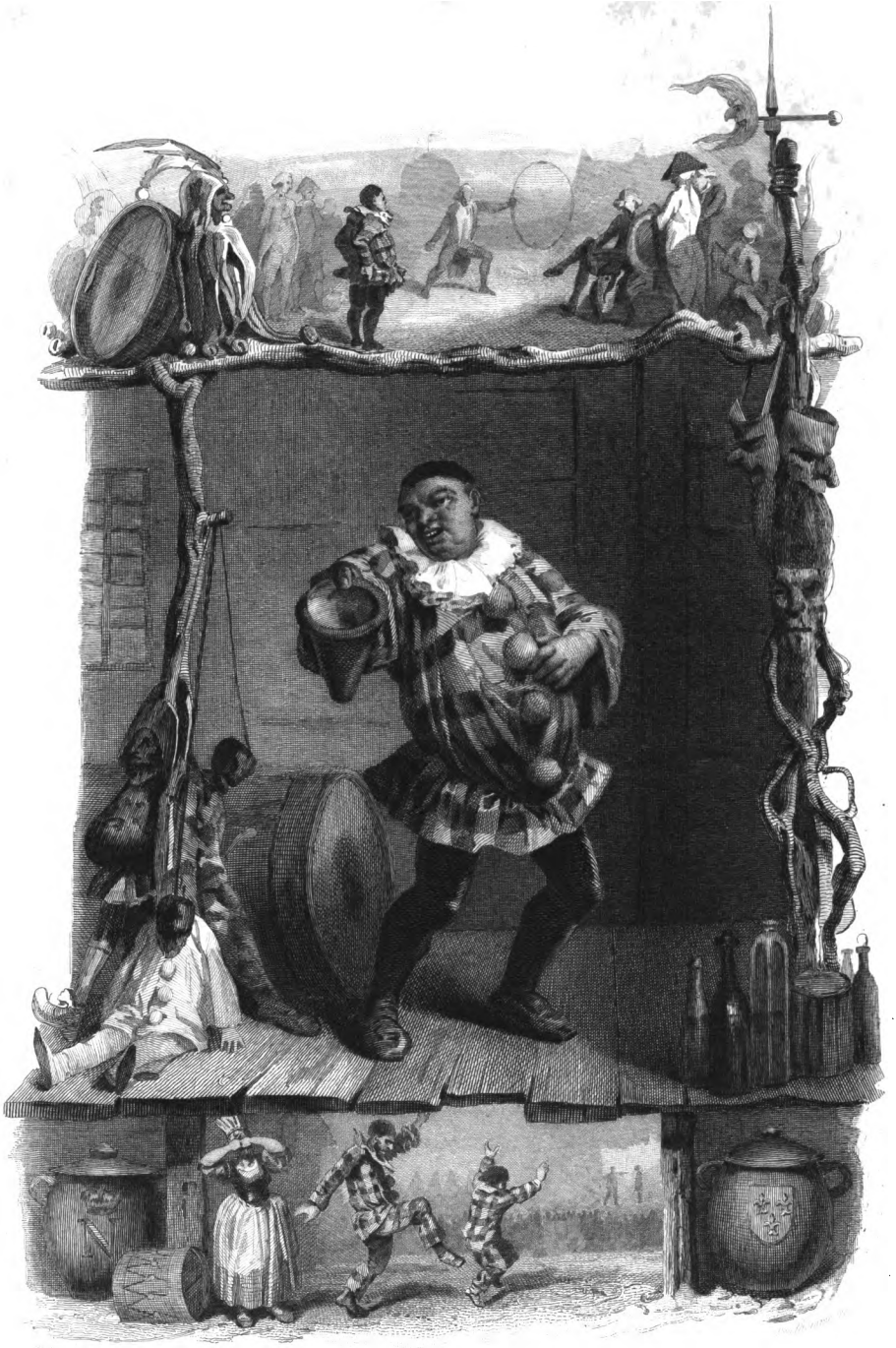
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

A demain ! se dit le couple :  
 L'époux rentre, et son dos souple  
 N'en subit pas moins l'arrêt.  
 Il s'écrie : Amour fait rage !  
 Demain, puisque Jeanne est sage,  
 Répétons au cabaret :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

} *bis.*





PAILLASSE

Paroisse, France.

## PALLASSE.

— *Il est mort, n'est-ce pas ?*  
 — *Non, monsieur, il est vivant.*

— *Je suis la Partie de votre affaire, monsieur.  
 Pour moi, hé bien !  
 Je n'ai rien de plus à vous proposer, monsieur.  
 La mort de son  
 — *Tas-tu quelque chose ?*  
 — *Quelque chose de bon, monsieur.  
 Et la faire mourir, monsieur.  
 — *N'est-ce pas, monsieur ?*  
 — *Pardonnez-moi, monsieur.  
 — *Quelle pour tout dire, monsieur.****

— *Ma robe qui pour tout dire,  
 Et moi, vous ne pouvez pas,  
 — *Mesdames, mesdames, mesdames,  
 — *La d'sous que pour tout dire,  
 — *Co que d'sous la robe,  
 — *Pour tout dire, monsieur.  
 — *N'est-ce pas, monsieur ?*  
 — *Pardonnez-moi, monsieur.  
 — *Quelle pour tout dire, monsieur.*******





---

**PAILLASSE.**

4816.

*AIR : Amis, dépouillons nos pommiers.*

J' suis né Paillasse, et mon papa,  
 Pour m' lancer sur la place,  
 D'un coup d' pied queuq' part m'attrapa,  
 Et m' dit : Saute, Paillasse!  
 T'as l' jarret dispos,  
 Quoiqu' t'ay' l' ventre gros  
 Et la fac' rubiconde.  
 N' saut' point-z à demi,  
 Paillass' mon ami :  
 Saute pour tout le monde!

Ma mèr' qui poussait des hélas  
 En m' voyant prendr' ma course,  
 M'habille avec son seul mat'las,  
 M' disant : Ce fut ma r'ssource :  
 Là d'sous fais, mon fils,  
 Ce que d'sus je fis  
 Pour gagner la pièc' ronde.  
 N' saut' point-z à demi,  
 Paillass' mon ami :  
 Saute pour tout le monde!

1.

27

Content comme un gueux, j' m'en allais,  
 Quand un seigneur m'arrête,  
 Et m' donn' l'emploi, dans son palais,  
 D'un p'tit chien qu'il regrette.  
 Le chien sautait bien,  
 J' surpasse le chien ;  
 Plus d'un envieux en gronde.  
 N' saut' point-z à demi,  
 Paillass' mon ami :  
 Saute pour tout le monde !

J' buvais du bon, mais un hasard,  
 Où j' n'ons rien mis du nôtre,  
 Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard,  
 Et qu'il en vient-z un autre.  
 Fi du dépouillé  
 Qui m'a bien payé !  
 Fêtons l'autre à la ronde.  
 N' saut' point-z à demi,  
 Paillass' mon ami :  
 Saute pour tout le monde !

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,  
 Que l' premier r'vient-z en traître ;  
 Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,  
 J' saute encor sous sa f'nêtre.  
 Mais le v'là r'chassé,  
 Vlà l'autre r'placé.  
 Viv' ceux que Dieu seconde !  
 N' saut' point-z à demi,





MON ÂME

Perrotin Editeur

Paris, chez M. Perrotin, au Salon de Peinture, n. 10.



Perrotin Editeur

*Paris - 10, rue de Valenciennes*

Digitized by Google

Paillass' mon ami :  
Saute pour tout le monde!

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours,  
N' faut point qu' la r'cette baisse.  
Boir', manger, rire et fair' des tours,  
Voyez comme ça m'engraisse.  
En gens qui, ma foi,  
Saut' moins gaïment qu' toi  
Puisque l' pays abonde;  
N' saut' point-z à demi,  
Paillass' mon ami :  
Saute pour tout le monde!

---

## MON ÂME.

1816.

*Aux des Scythes et des Amazones.*

C'est à table, quand je m'enivre  
De gaïté, de vin et d'amour,  
Qu'incertain du temps qui va suivre,  
J'aime à prévoir mon dernier jour. (bis.)  
Il semble alors que mon âme me quitte.  
Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux :  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite ; } bis.  
En souriant remontez dans les cieux. }  
Remontez, remontez dans les cieux. (bis.)

Vous prendrez la forme d'un ange ;  
 De l'air vous parcourrez les champs.  
 Votre joie, enfin sans mélange,  
 Vous dictera les plus doux chants.  
 L'aimable paix, que la terre a proscrite,  
 Ceindra de fleurs votre front radieux.  
 Ah! sans regret, mon âme, partez vite;  
 En souriant remontez dans les cieux.  
 Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire  
 D'un Ilion trop insulté,  
 Qui prit l'autel de la Victoire  
 Pour l'autel de la Liberté.  
 Vingt nations ont poussé de Thersite  
 Jusqu'en nos murs le char injurieux.  
 Ah! sans regret, mon âme, partez vite;  
 En souriant remontez dans les cieux.  
 Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages  
 Tant de Français morts à propos,  
 Qui, se déroband aux outrages,  
 Ont au ciel porté leurs drapeaux.  
 Pour conjurer la foudre qu'on irrite,  
 Unissez-vous à tous ces demi-dieux.  
 Ah! sans regret, mon âme, partez vite;  
 En souriant remontez dans les cieux.  
 Remontez, remontez dans les cieux.



La Liberté, vierge féconde,  
 Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.  
 L'amour seul m'aidait en ce monde  
 A traîner de pénibles fers.  
 Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;  
 Pauvre captif, demain je serai vieux.  
 Ah! sans regret, mon âme, partez vite;  
 En souriant remontez dans les cieux.  
 Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon âme,  
 Doux rayon de l'astre éternel!  
 Mais passez des bras d'une femme  
 Au sein d'un Dieu tout paternel. (*bis.*)  
 L'Air pétille à défaut d'eau bénite;  
 De vrais amis viennent fermer mes yeux.  
 Ah! sans regret, mon âme, partez vite; } *bis.*  
 En souriant remontez dans les cieux. }  
 Remontez, remontez dans les cieux. (*bis.*)

---

## LE JUGE DE CHARENTON \*.

NOVEMBRE 1816.

AIR de la *Codagu*.

Un maître fou, qui, dit-on,  
 Fit jadis mainte fredaine,  
 Des loges de Charenton  
 S'est enfui l'autre semaine.  
 Chez un juge qui griffonnait,  
 Il arrive et prend simarre et bonnet,  
 Puis à l'audience, hors d'haleine,  
 Il entre et soudain dit : *Prechi! precha!*  
 Et patati, et patata.  
 Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'Esprit saint soutient ma voix,  
 » Et les accusés vont rire;  
 » Moi, l'interprète des lois,  
 » J'en viens faire la satire.

\* Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux Chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner à l'oubli, qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet. (NOTE DE 1824 <sup>1</sup>.)

<sup>1</sup> A l'époque où cette Note fut publiée, M. Bellart était encore procureur général.

» Nous les tenons d'un impudent  
 » Qui, pour s'amuser, me fit président.  
 » J'ai longtemps vanté son empire,  
 » Mais j'étais alors payé pour cela. »  
 Et patati, et patata.  
 Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

« Le drame et Galimafré  
 » Corrompent nos cuisinières.  
 » En frac on voit un curé,  
 » Et nos enfants ont trois pères.  
 » Le mariage est un loyer :  
 » On entre en octobre, on sort en janvier.  
 » Les cachemires adultères  
 » Nous donnent la peste, et ma femme en a. »  
 Et patati, et patata.  
 Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari,  
 » Que les filles ont d'adresse!  
 » Sous madame Dubarri  
 » Elles allaient à confesse.  
 » Ah! qu'enfin (et le terme est clair),  
 » L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair;  
 » Et vous, qui nous tentez sans cesse,  
 » Filles, respectez l'habit que voilà. »  
 Et patati, et patata.  
 Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,  
 » Au lieu d'église on élève

» Le temple du dieu Plutus,  
 » Qui sera beau, s'il s'achève.  
 » Partout règnent les intrigants;  
 » On n'interdit plus les extravagants :  
 » Ce dernier point n'est pas un rêve,  
 » Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »  
 Et patati, et patata.  
 On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,  
 Quand deux bisets, sous les armes,  
 Remènent à Charenton  
 Cet orateur plein de charmes.  
 Néanmoins l'avocat Bêlant  
 S'écrie : Ah! les fous ont bien du talent !  
 J'ai fait rire et verser des larmes;  
 Mais je n'ai rien dit qui valût cela.  
 Et patati, et patata.  
 C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

## LES CHAMPS.

AIR : *Mon amour était pour Marie.*

Rose, partons; voici l'aurore :  
 Quitte ces oreillers si doux.  
 Entends-tu la cloche sonore  
 Marquer l'heure du rendez-vous?

Cherchons, loin du bruit de la ville,  
Pour le bonheur un sûr asile.  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,  
Donne le bras à ton amant ;  
Rapprochons-nous de la nature  
Pour nous aimer plus tendrement.  
Des oiseaux la troupe éveillée  
Nous appelle sous la feuillée.  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village ;  
Le jour naissant t'éveillera :  
Le jour mourant sous le feuillage  
A notre couche nous rendra.  
Puisses-tu, maîtresse adorée,  
Te plaindre encor de sa durée !  
Viens aux champs couler d'heureux jours ,  
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile  
Conduit des moissonneurs nombreux ;  
Quand, près d'eux, la glaneuse agile  
Cherche l'épi du malheureux ;  
Combien, sur les gerbes nouvelles,  
De baisers pris aux pastourelles !  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne  
S'épanche à flots un doux nectar,  
Près de la cuve qui bouillonne  
On voit s'égayer le vieillard ;  
Et cet oracle du village  
Chante les amours d'un autre âge.  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages  
Que tu croiras des bords lointains.  
Je verrai, sous d'épais ombrages,  
Tes pas devenir incertains.  
Le désir cherche un lit de mousse ;  
Le monde est loin, l'herbe est si douce !  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !  
Adieu, Paris, où je me plus ;  
Où les beaux-arts font des miracles,  
Où la tendresse n'en fait plus !  
Rose, dérobons à l'envie  
Le doux secret de notre vie.  
Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
Les champs ont aussi leurs amours.

---

## LA COCARDE BLANCHE.

### COUPLETS

CENSÉS FAITS POUR UN DÎNER OU DES ROYALISTES CÉLÉBRAIENT  
L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE  
DES RUSSES, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS.

30 MARS 1816.

*Air des Trois Cousines.*

### CHŒUR.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Chantons ce jour cher à nos belles,  
Où tant de rois par leurs succès  
Ont puni les Français rebelles,  
Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Les étrangers et leurs cohortes  
Par nos vœux étaient appelés.

Qu'aisément ils ouvraient les portes  
Dont nous avons livré les clés!

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Sans ce jour, qui pouvait répondre  
Que le ciel, comblant nos malheurs,  
N'eût point vu sur la tour de Londres  
Flotter enfin les trois couleurs?

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

On répétera dans l'histoire  
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,  
Pour nos soldats et pour leur gloire,  
Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Appuis de la noblesse antique,  
Buvons, après tant de dangers,  
Dans ce repas patriotique,  
Au triomphe des étrangers.



Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur ;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Enfin, pour sa clémence extrême,  
Buvons au plus grand des Henris,  
A ce roi qui sut par lui-même  
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur ;  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

---

## MON HABIT.

*Air du vaudeville de Décence.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!  
Ensemble nous devenons vieux.  
Depuis dix ans je te brosse moi-même,  
Et Socrate n'eût pas fait mieux.  
Quand le sort à ta mince étoffe  
Livrerait de nouveaux combats,  
Imite-moi, résiste en philosophe :  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,  
 Du premier jour où je te mis.  
 C'était ma fête, et, pour comble de gloire,  
 Tu fus chanté par mes amis.  
 Ton indigence, qui m'honore,  
 Ne m'a point banni de leurs bras.  
 Tous ils sont prêts à nous fêter encore :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise ;  
 C'est encore un doux souvenir.  
 Feignant un soir de fuir la tendre Lise,  
 Je sens sa main me retenir.  
 On te déchire, et cet outrage  
 Auprès d'elle enchaîne mes pas.  
 Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre  
 Qu'un fat exhale en se mirant ?  
 M'a-t-on jamais vu dans une antichambre  
 T'exposer au mépris d'un grand ?  
 Pour des rubans la France entière  
 Fut en proie à de longs débats ;  
 La fleur des champs brille à ta boutonnière :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines  
 Où notre destin fut pareil ;  
 Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,  
 Mêlés de pluie et de soleil.

Je dois bientôt, il me le semble,  
Mettre pour jamais habit bas.  
Attends un peu ; nous finirons ensemble :  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

---

## LE VIN ET LA COQUETTE.

*AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.*

Amis, il est une coquette  
Dont je redoute ici les yeux.  
Que sa vanité, qui me guette,  
Me trouve toujours plus joyeux.  
C'est au vin de rendre impossible  
Le triomphe qu'elle espérait.  
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :  
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante!  
Ah! de mon cœur prenez pitié!  
Chantez la liqueur écumante  
Que verse en riant l'Amitié.  
Enlacez le lierre paisible  
Sur mon front, qui me trahirait.  
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :  
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes  
 Ce sexe que j'ai trop aimé.  
 Achevons d'éteindre les flammes  
 Du flambeau qui m'a consumé.  
 Que Bacchus, toujours invincible,  
 Ote à l'Amour son dernier trait.  
 Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :  
 La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe  
 D'où nous vient ce jus enivrant?  
 J'aime encor; mon verre m'échappe;  
 Je ne ris plus qu'en soupirant.  
 Pour fuir ce charme irrésistible,  
 Trop d'ivresse enchaîne mes pas.  
 Ah! vous voyez que mon cœur est sensible :  
 Coquette, n'en abusez pas.

## LA SAINTE-ALLIANCE BARBARESQUE.

1846.

*Air de Calpigi.*

Proclamons la Sainte-Alliance  
 Faite au nom de la Providence,  
 Et que signe un congrès *ad hoc*,  
 Entre Alger, Tunis et Maroc. (*bis.*)

Leurs souverains, nobles corsaires,  
 N'en feront que mieux leurs affaires.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,  
 Trouvant tout bon pour leur puissance,  
 Jurent de se mettre en commun  
 Bravement toujours vingt contre un.  
 On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,  
 Malgré la couleur de l'étoffe.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,  
 Nous forçant à l'obéissance,  
 Veulent qu'on lise l'Alcoran,  
 Et le Bonald et le Ferrand.  
 Mais Voltaire et sa coterie  
 Sont à l'*index* en Barbarie.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance  
 Envoyons, pour droit d'assurance,  
 Nos censeurs anciens et nouveaux,  
 Et nos juges et nos prévôts.  
 Avec eux ces rois, sans entraves,  
 Feront le commerce d'esclaves.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte-Alliance,  
 Si du trône, par occurrence,  
 Un roi tombait; que subito  
 On le ramène en son château.  
 Mais il soldera les mémoires  
 Du pain, du foin et des victoires.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Enfin, pour la Sainte-Alliance,  
 C'est peu qu'on paye à l'échéance;  
 Il faut des rameurs sur les bancs,  
 Et des muets aux rois forbans : (*bis.*)  
 Même à ces majestés caduques  
 Il faudrait des peuples d'eunuques.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)

## L'ERMITE ET SES SAINTS.

### COUPLETS

ADRESSÉS A M. DE JOUY, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Rassurez-vous, ma mie.*

On va rouvrir la Sorbonne;  
 L'église attend ses décrets :  
 On ne brûle encor personne,  
 Mais les fagots sont tout prêts.

Par bonheur chez nous habite  
Un saint d'un esprit plus doux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous!

Des prêtres, grands catholiques,  
L'ont instruit à servir Dieu.  
Il tient aux mêmes reliques  
Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.  
A l'amour sa muse invite :  
Par lui nous serons absous.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous!

Rabelais, ce fou si sage,  
Lui légua, par parenté,  
Un capuchon dont l'usage  
En fait un sage en gaité.  
Contre la gent hypocrite  
Voyez son malin courroux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous!

Ce n'est tout son patrimoine ;  
Car, pour être chansonnier,  
De Lattaignant, gai chanoine,  
Il choisit le bénitier.  
Mais de ses refrains qu'on cite,  
Lattaignant serait jaloux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous!

Il lui manquait un bréviaire;  
 Le bon ermite, à dessein,  
 Prit les œuvres de Voltaire,  
 Qui se disait capucin.  
 Grâce à l'auteur qu'il médite,  
 Il sait charmer tous les goûts.  
 Ermite, bon ermite,  
 Priez, priez pour nous!

De tels saints suivant les traces  
 Sur son gai califourchon,  
 Il laisse fourrer aux Grâces  
 Des fleurs sous son capuchon.  
 A l'aimer tout nous invite;  
 Avec lui sauvons-nous tous.  
 Ermite, bon ermite,  
 Priez, priez pour nous!

## MON PETIT COIN.

1849.

*AIR du vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Non, le monde ne peut me plaire;  
 Dans mon coin retournons rêver.  
 Mes amis, de votre galère  
 Un forçat vient de se sauver.



Dans le désert que je me trace,  
Je fuis, libre comme un Bédouin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes,  
Je pèse et nos fers et nos droits ;  
Sur les peuples versant des larmes,  
Je juge et condamne les rois.  
Je prophétise avec audace ;  
L'avenir me sourit de loin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées ;  
A faire le bien je me plais.  
J'élève de nobles trophées ;  
Je transporte au loin des palais.  
Sur le trône ceux que je place,  
D'être aimés sentent le besoin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes :  
Je vole, et, joyeux séraphin,  
Je vois aux flammes éternelles  
Nos rois précipités sans fin.  
Un seul échappe de leur race ;  
De sa gloire je suis témoin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie  
 Des vœux que le ciel entend bien.  
 Respectez donc ma rêverie :  
 Votre monde ne me vaut rien.  
 De mes jours filés au Parnasse  
 Daignent les Muses prendre soin !  
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
 Laissez-moi dans mon petit coin.

---

## LE SOIR DES NOCES.

*AIR : Zon ! ma Lisette , zon ! ma Lison.*

L'hymen prend cette nuit  
 Deux amants dans sa nasse.  
 Qu'au seuil de leur réduit  
 Un doux concert se place.  
     Zon ! flûte et basse !  
     Zon ! violon !  
     Zon ! flûte et basse !  
 Et violon, zon, zon !

Par ce trou fait exprès,  
 Voyons ce qui se passe.  
 L'épouse a mille attraits,  
 L'époux est plein d'audace.  
     Zon ! flûte et basse !  
     Zon ! violon !

Zon! flûte et basse!  
Et violon, zon, zon!

L'épouse veut encor  
Fuir l'époux qui l'embrasse;  
Mais sur plus d'un trésor  
Le fripon fait main basse.

Zon! flûte et basse!  
Zon! violon!  
Zon, flûte et basse!  
Et violon, zon, zon!

Elle tremble et pâlit  
Tandis qu'il la délace.  
Il va briser le lit;  
Il va rompre la glace.

Zon! flûte et basse!  
Zon! violon!  
Zon! flûte et basse!  
Et violon, zon, zon!

Mais, pris au trébuchet,  
L'époux, quelle disgrâce!  
De l'oiseau qu'il cherchait  
N'a trouvé que la place.

Zon! flûte et basse!  
Zon! violon!  
Zon! flûte et basse!  
Et violon, zon, zon!

La belle en sanglotant  
Se confesse à voix basse.

D'un divorce éclatant  
 Tout haut il la menace.  
 Zon! flûte et basse!  
 Zon! violon!  
 Zon! flûte et basse!  
 Et violon, zon, zon!

Monsieur jure après nous ;  
 Mais qu'à tout il se fasse :  
 Du livre des époux  
 Il n'est qu'à la préface.  
 Zon! flûte et basse!  
 Zon! violon!  
 Zon! flûte et basse!  
 Et violon, zon, zon!

## L'INDÉPENDANT.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Respectez mon indépendance,  
 Esclaves de la vanité :  
 C'est à l'ombre de l'indigence  
 Que j'ai trouvé la liberté. (*bis.*)  
 Jugez aux chants qu'elle m'inspire  
 Quel est sur moi son ascendant! (*bis.*)  
 Lisette seule a le droit de sourire  
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
 Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage  
 Errant dans la société ;  
 Et pour repousser l'esclavage  
 Je n'ai qu'un arc et ma gaité.  
 Mes traits sont ceux de la satire :  
 Je les lance en me défendant.  
 Lisette seule a le droit de sourire  
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
 Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,  
 Valets, en tout temps prosternés,  
 Dans cette auberge qui ne s'ouvre  
 Que pour des passants couronnés.  
 On rit du fou qui sur sa lyre  
 Chante à la porte en demandant.  
 Lisette seule a le droit de sourire  
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
 Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :  
 Oh! d'un roi que je plains l'ennui!  
 C'est le conducteur de la chaîne;  
 Ses captifs sont plus gais que lui.  
 Dominer ne peut me séduire;  
 J'offre l'amour pour répondant.  
 Lisette seule a le droit de sourire  
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
 Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée,  
 Gaîment je poursuis mon chemin,  
 Riche du pain de la journée,  
 Et de l'espoir du lendemain.  
 Chaque soir, au lit qui m'attire  
 Dieu me conduit sans accident.  
 Lisette seule a le droit de sourire  
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
 Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi! je vois Lisette ornée  
 De ses attraits les plus puissants,  
 Qui des chaînes de l'hyménée  
 Veut charger mes bras caressants. (*bis.*)  
 Voilà comme on perd un empire!  
 Non, non, point d'hymen imprudent. (*bis.*)  
 Que toujours Lise ait le droit de sourire  
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
 Je suis, je suis indépendant.

## LES CAPUCINS.

1849.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Bénis soient la Vierge et les saints :  
On rétablit les capucins! } *bis.*

Moi, qui fus capucin indigne,  
Je vais, ma petite Fanchon,  
Du Seigneur vendanger la vigne,  
En reprenant le capuchon.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
On rétablit les capucins!

Fanchon, pour vaincre par surprise  
Les philosophes trop nombreux,  
Qu'en vrais cosaques de l'église,  
Les capucins marchent contre eux.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
On rétablit les capucins!

La faim désole nos provinces;  
Mais la piété l'en bannit.  
Chaque fête, grâce à nos princes,  
On peut vivre de pain béni.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
On rétablit les capucins!

L'église est l'asile des cuistres ;  
Mais les rois en sont les piliers :  
Et bientôt le banc des ministres  
Sera le banc des marguilliers.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
On rétablit les capucins!

Pour tâter de l'agneau sans taches,  
Nos soldats courent s'attabler ;  
Et devant certaines moustaches  
On dit qu'on a vu Dieu trembler.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
On rétablit les capucins!

Nos missionnaires font rendre  
Aux bonnes gens les biens de Dieu ;  
Ils marchent tout couverts de cendre :  
C'est ainsi qu'on couvre le feu.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
On rétablit les capucins!

Fais-toi dévote aussi, Fanchette :  
Vas, il n'est pas de sot métier.  
Mais qu'avec nous deux, en cachette,  
Le diable crache au bénitier.

Bénis soient la Vierge et les saints :  
On rétablit les capucins! } *bis.*









LA BONNE VIEILLE

Perrotin, Editeur

*Imp. par Dubouché, rue de la Harpe, 172*



---

## LA BONNE VIEILLE.

AIR de WILHEM, ou *Muse des bois et des plaisirs champêtres.*

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!  
Vous vieillirez, et je ne serai plus.  
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,  
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.  
Survivez-moi; mais que l'âge pénible  
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides  
Les traits charmants qui m'aurent inspiré,  
Des doux récits les jeunes gens avides  
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?  
De mon amour peignez, s'il est possible,  
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?  
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.  
D'un trait méchant se montra-t-il capable?  
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.

Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,  
D'un luth joyeux il attendrit les sons;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,  
Dites surtout aux fils des nouveaux peux  
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance  
Pour consoler mon pays malheureux.  
Rappelez-leur que l'aquilon terrible,  
De nos lauriers a détruit vingt moissons;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile,  
De vos vieux ans charmera les douleurs;  
A mon portrait, quand votre main débile,  
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,  
Levez les yeux vers ce monde invisible  
Où pour toujours nous nous réunissons;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.





LA VIVANDIÈRE

Tecrota, Editeur.

*Imp. par J. B. L. L. L. L.*







## LA VIVANDIÈRE.

4817.

AIR de WILHEM, ou *Demain matin, au point du jour, on bat la générale.*

Vivandière du régiment,  
C'est Catin qu'on me nomme.  
Je vends, je donne et bois gaïment  
Mon vin et mon rogomme.  
J'ai le pied leste et l'œil mutin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
J'ai le pied leste et l'œil mutin :  
Soldats, voilà Catin!

Je fus chère à tous nos héros ;  
Hélas! combien j'en pleure!  
Aussi soldats et généraux  
Me comblaient, à toute heure,  
D'amour, de gloire, et de butin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
D'amour, de gloire, et de butin :  
Soldats, voilà Catin!

J'ai pris part à tous vos exploits  
En vous versant à boire.  
Songez combien j'ai fait de fois  
Rafrâchir la Victoire.

Ça grossissait son bulletin,  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;  
 Ça grossissait son bulletin :  
 Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers ;  
 Je me mis jeune en route.  
 A quatorze ans, dans les déserts,  
 Je vous portais la goutte.  
 Puis j'entrai dans Vienne un matin,  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
 Puis j'entrai dans Vienne un matin :  
 Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours  
 C'était le temps prospère.  
 A Rome je passai huit jours,  
 Et de notre Saint-Père  
 Je débauchai le sacristain,  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
 Je débauchai le sacristain :  
 Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair  
 Pour mon pays que j'aime.  
 A Madrid, si j'ai vendu cher,  
 Et cher à Moscou même,  
 J'ai donné gratis à Pantin,  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
 J'ai donné gratis à Pantin :  
 Soldats, voilà Catin !

Quand au nombre il fallut céder  
La victoire infidèle,  
Que n'avais-je pour vous guider  
Ce qu'avait la Pucelle!  
L'Anglais aurait fui sans butin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
L'Anglais aurait fui sans butin :  
Soldats, voilà Catin !

Si je vois de nos vieux guerriers  
Pâlis par la souffrance,  
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,  
De quoi boire à la France,  
Je refleuris encor leur teint,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
Je refleuris encor leur teint :  
Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis, gorgés d'or,  
Paîtront encore à boire.  
Oui, pour vous doit briller encor  
Le jour de la victoire.  
J'en serai le réveil-matin,  
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;  
J'en serai le réveil-matin :  
Soldats, voilà Catin !

## COUPLETS

## A MA FILLEULE,

AGÉE DE TROIS MOIS,

## LE JOUR DE SON BAPTÊME.

*AIR : J'étais bon chasseur autrefois.*

Ma filleule, où diable a-t-on pris  
Le pauvre parrain qu'on vous donne?  
Ce choix seul excite vos cris;  
De bon cœur je vous le pardonne.  
Point de bonbons à ce repas;  
A vos yeux cela doit me nuire;  
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,  
Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,  
Et c'est l'amitié qui vous nomme.  
Or, pour n'être pas grand seigneur,  
Je n'en suis pas moins honnête homme.  
Des cadeaux si vous faites cas,  
Vous y trouverez à redire;  
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,  
Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi  
Tient la vertu même asservie,  
Pussions-nous, ma commère et moi,  
Vous porter bonheur dans la vie!  
Pendant leur voyage ici-bas,  
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire;  
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,  
Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,  
Si jusque-là mes chansons plaisent!  
Mais peut-être alors je serai  
Où Panard et Collé se taisent.  
Quoi, manquer aux joyeux ébats  
Qu'un pareil jour devra produire!  
Non, mon enfant, ne pleurez pas.  
Votre parrain vous fera rire.

---

## L'EXILÉ.

JANVIER 1847.

AIR : *Ermite, bon ermite.*

A d'aimables compagnes  
Une jeune beauté  
Disait : Dans nos campagnes  
Règne l'humanité.

Un étranger s'avance,  
Qui, parmi nous errant,  
Redemande la France  
Qu'il chante en soupirant.  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé.  
Rendons une patrie,  
    Une patrie  
    Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide  
Vers la France entraîné,  
Il s'assied, l'œil humide,  
Et le front incliné.  
Dans les champs qu'il regrette  
Il sait qu'en peu de jours  
Ces flots que rien n'arrête  
Vont promener leur cours.  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé.  
Rendons une patrie,  
    Une patrie  
    Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,  
Implorant son retour,  
Tombe aux genoux d'un maître  
Que touche son amour;  
Trahi par la victoire,  
Ce proscrit, dans nos bois,



Inquiet de sa gloire,  
Fuit la haine des rois.  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé.  
Rendons une patrie,  
    Une patrie  
    Au pauvre exilé.

De rivage en rivage  
Que sert de le bannir?  
Partout de son courage  
Il trouve un souvenir.  
Sur nos bords, par la guerre  
Tant de fois envahis,  
Son sang même a naguère  
Coulé pour son pays.  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé.  
Rendons une patrie,  
    Une patrie  
    Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,  
On dit qu'en ses foyers  
Il recueillit nos frères  
Vaincus et prisonniers.  
De ces temps de conquêtes  
Rappelons-lui le cours;  
Qu'il trouve ici des fêtes,  
Et surtout des amours.

D'une terre chérie  
 C'est un fils désolé.  
 Rendons une patrie,  
     Une patrie  
 Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,  
 Si, par nous abrité,  
 Il s'endort sur la couche  
 De l'hospitalité ;  
 Que par nos voix légères  
 Ce Français réveillé,  
 Sous le toit de ses pères  
 Croie avoir sommeillé.  
 D'une terre chérie  
 C'est un fils désolé.  
 Rendons une patrie,  
     Une patrie  
 Au pauvre exilé.

## LA BOUQUETIÈRE ET LE CROQUE-MORT.

AIR : *Le cœur à la danse, etc.*

Je n' suis qu'un' bouquetière et j' n'ai rien ;  
 Mais d' vos soupirs j' me lasse,  
 Monsieur l' croqu'mort, car il faut bien  
 Vous dir' vot' nom-z en face.

Quoique j' sois-t-un esprit fort,  
Non, je n' veux point d'un croqu'mort.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

C't amour, qui fait plus d'un hasard,  
Vous tire par l'oreille  
Depuis l' jour où vot' corbillard  
Renversa ma corbeille.  
Il m'en coûta plus d'un' fleur :  
Vot' métier leur port' malheur.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

A d' bons vivants j'aime à parler ;  
Et, monsieur, n' vous déplaie,  
Avec vous m' faudrait-z étaler  
Mes fleurs chez l' pèr' La Chaise ;  
Mon commerce est mieux fêté  
A la porte d' la Gatté.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,  
Vous vous en faite' accroire ;

Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs

Vous doiv' tous un pourboire,

Y en a plus d'un, sans m' vanter,

Qu' j'avons fait ressusciter.

Encor jeune et jolie,

Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie

De passer par vos mains.

J' frai courte et bonne, et, j'y consens,

En passant venez m' prendre.

Mais qu' ce n' soit point-z avant dix ans.

Adieu, croqu'mort si tendre.

P't-êt' bien qu'en s' impatientant,

Un' pratique vous attend.

Encor jeune et jolie,

Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie

De passer par vos mains.

## LA PETITE FÉE.

1847.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

Enfants, il était une fois

Une fée appelée Urgande,

Grande à peine de quatre doigts,

Mais de bonté vraiment bien grande.

De sa baguette un ou deux coups  
Donnaient félicité parfaite.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

Dans une conque de saphir,  
De huit papillons attelée,  
Elle passait comme un zéphyr,  
Et la terre était consolée.  
Les raisins mûrissaient plus doux ;  
Chaque moisson était complète.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi  
Dont elle créait les ministres ;  
Braves gens, soumis à la loi,  
Qui laissaient voir dans leurs registres.  
Du bercail ils chassaient les loups  
Sans abuser de la houlette.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

Les juges, sous ce roi puissant,  
Étaient l'organe de la fée ;  
Et par eux jamais l'innocent  
Ne voyait sa plainte étouffée.  
Jamais pour l'erreur à genoux  
La clémence n'était muette.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

Pour que son filleul fût béni,  
 Elle avait touché sa couronne;  
 Il voyait tout son peuple uni,  
 Prêt à mourir pour sa personne.  
 S'il venait des voisins jaloux,  
 On les forçait à la retraite.  
 Ah! bonne fée, enseignez-nous  
 Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,  
 Hélas! Urgande est retirée.  
 En Amérique tout va mal;  
 Au plus fort l'Asie est livrée.  
 Nous éprouvons un sort plus doux;  
 Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,  
 Ah! bonne fée, enseignez-nous  
 Où vous cachez votre baguette!

---

## MA NACELLE.

### CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE.

AIR : *Eh! vogue la galère.*

Sur une onde tranquille  
 Voguant soir et matin,  
 Ma nacelle est docile  
 Au souffle du destin.









MA NACELLE

Fournier Libraire

*Paris - rue d'Anjou aux Petits Champs*



La voile s'enfle-t-elle,  
J'abandonne le bord.  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère  
La muse des chansons,  
Et ma course légère  
S'égaie à ses doux sons.  
La folâtre pucelle  
Chante sur chaque bord.  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage  
Cent foudres à la fois,  
Ébranlant ce rivage,  
Epouvantent les rois ;  
Le plaisir, qui m'appelle,  
M'attend sur l'autre bord.  
Eh ! vogue ma nacelle  
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),  
Eh ! vogue ma nacelle,  
Nous trouverons un port.

Loin de là le ciel change :  
Un soleil éclatant

Vient mûrir la vendange  
 Que le buveur attend.  
 D'une liqueur nouvelle  
 Lestons-nous sur ce bord.  
 Eh! vogue ma nacelle  
 (O doux zéphyr! sois-moi fidèle),  
 Eh! vogue ma nacelle,  
 Nous trouverons un port.

Des rives bien connues  
 M'appellent à leur tour.  
 Les Grâces demi-nues  
 Y célèbrent l'amour.  
 Dieux! j'entends la plus belle  
 Soupirer sur le bord.  
 Eh! vogue ma nacelle  
 (O doux zéphyr! sois-moi fidèle),  
 Eh! vogue ma nacelle,  
 Nous trouverons un port.

Mais, loin du roc perfide  
 Qui produit le laurier,  
 Quel astre heureux me guide  
 Vers un humble foyer?  
 L'amitié renouvelle  
 Ma fête sur ce bord.  
 Eh! vogue ma nacelle  
 (O doux zéphyr! sois-moi fidèle),  
 Eh! vogue ma nacelle,  
 Nous entrons dans le port.

**MONSIEUR JUDAS.**

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Monsieur Judas est un drôle  
Qui soutient avec chaleur  
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle,  
Et n'a pris qu'une couleur.  
Nous qui détestons les gens  
Tantôt rouges, tantôt blancs,  
Parlons bas,  
Parlons bas;  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,  
Cet observateur moral  
Parfois se dit journaliste,  
Et tranche du libéral :  
Mais voulons-nous réclamer  
Le droit de tout imprimer,  
Parlons bas,  
Parlons bas;  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère,  
Souvent ce lâche effronté

Porte l'habit militaire  
Avec la croix au côté.  
Nous qui faisons volontiers  
L'éloge de nos guerriers,  
    Parlons bas,  
    Parlons bas ;  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin sa bouche flétrie  
Ose prendre un noble accent,  
Et des maux de la patrie  
Ne parle qu'en gémissant.  
Nous qui faisons le procès  
A tous les mauvais Français,  
    Parlons bas,  
    Parlons bas ;  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,  
Tout haut vous dit : « Mes amis,  
» Les limiers de la police  
» Sont à craindre en ce pays. »  
Mais nous qui de maints brocards  
Poursuivons jusqu'aux mouchards,  
    Parlons bas,  
    Parlons bas ;  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

---

**LE DIEU DES BONNES GENS.**

*AIR du vaudeville de la Partie carrée.*

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,  
Pauvre et content, sans lui demander rien.  
De l'univers observant la machine,  
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.  
Mais le plaisir à ma philosophie  
Révèle assez des cieux intelligents.  
Le verre en main, gaîment je me confie  
    Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,  
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,  
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,  
D'un lit plus doux je rêve le duvet.  
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie!  
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,  
Le verre en main, gaîment je me confie  
    Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,  
Se fit un jeu des sceptres et des lois,  
Et de ses pieds on peut voir la poussière  
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!  
 Moi, pour braver des maîtres exigeants,  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,  
 Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,  
 J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire  
 De leurs manteaux secouer les frimas.  
 Sur nos débris Albion nous défie \*;  
 Mais les destins et les flots sont changeants :  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre!  
 Nous touchons tous à nos derniers instants :  
 L'éternité va se faire comprendre ;  
 Tout va finir, l'univers et le temps.  
 O chérubins à la face bouffie,  
 Réveillez donc les morts peu diligents !  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

\* Des critiques anglais, très-bienveillants d'ailleurs pour notre auteur, lui ont reproché les traits plaisants ou graves dirigés contre leur nation. Ils auraient dû se rappeler que ces attaques remontent au temps de l'occupation de la France par les armées étrangères, qui avaient fait la Restauration ; à ce temps où sir Walter Scott venait chez nous écrire les *Lettres de Paul*, lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux qu'il avait été grand. L'idée d'entretenir la haine entre deux nations a toujours été loin du cœur de celui qui, à l'évacuation de notre territoire, fut le premier à appeler tous les peuples à une sainte alliance.



Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère;  
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :  
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,  
Et vous, amours, qui créez après lui,  
Prêtez un charme à ma philosophie  
Pour dissiper des rêves affligeants.  
Le verre en main, que chacun se confie  
Au Dieu des bonnes gens.

---

## ADIEUX A DES AMIS.

AIR : *C'est un lanla, landerivette.*

D'ici faut-il que je parte,  
Mes amis, quand loin de vous  
Je ne puis voir sur la carte  
D'asile pour moi plus doux!  
Même au sein de notre ivresse,  
Dieu! je crois être à demain :  
Fouette, cocher! dit la Sagesse;  
Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,  
On pourrait, grâce aux plaisirs,  
Aux fatigues du voyage  
Opposer d'heureux loisirs.  
Mais une ardeur importune  
En route met chaque humain :

Fouette, cocher! dit la Fortune;  
Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,  
Ne va point au cabaret,  
Me vient dire avec rudesse  
Un médecin indiscret;  
Mais Lisette est si jolie!  
Mais si doux est le bon vin!  
Fouette, cocher! dit la Folie,  
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être  
Je chanterai mon retour.  
Déjà je crois voir renaître  
L'aurore d'un si beau jour :  
L'Allégresse, que j'encense,  
A mon paquet met la main.  
Fouette, cocher! dit l'Espérance;  
Et me voilà sur le chemin.

## LA RÊVERIE.

AIR : *La Signora malade.*

Loin d'une Iris volage  
Qu'un seigneur m'enlevait,  
Au printemps, sous l'ombrage,  
Un jour mon cœur rêvait.

Privé d'une infidèle,  
Il rêvait qu'une autre belle  
Volait à mon secours.  
Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

Cette belle était tendre,  
Tendre et fière à la fois;  
Il me semblait l'entendre  
Soupirer dans les bois.  
C'était une princesse  
Qui respirait la tendresse  
Loin de l'éclat des cours.  
Venez, venez, venez, mes amours!

Je l'entendais se plaindre  
Du poids de la grandeur.  
Cessant de me contraindre,  
Je lui peins mon ardeur.  
Mes yeux versent des larmes,  
Ravis de voir tant de charmes  
Sous de si beaux atours.  
Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille  
Dont je flattais mes sens,  
Quand soudain mon oreille  
S'ouvre aux plus doux accents.  
Si c'est vous, ma princesse,  
Des roses de la tendresse  
Venez semer mes jours.  
Venez, venez, venez, mes amours!

Mais non, c'est la coquette  
 Du village voisin,  
 Qui m'offre une conquête  
 En corset de basin.  
 Grandeurs, je vous oublie!  
 Cette fille est si jolie!  
 Ses jupons sont si courts!  
 Venez, venez, venez, mes amours!

---

## BRENNUS,

ou

### LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

AIR nouveau de WILHEM, ou de *Pierre-le-Grand*.

Brennus disait aux bons Gaulois :  
 Célébrez un triomphe insigne!  
 Les champs de Rome ont payé mes exploits,  
 Et j'en rapporte un cep de vigne.  
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*

Privés de son jus tout-puissant,  
 Nous avons vaincu pour en boire.  
 Sur nos coteaux que le pampre naissant  
 Serve à couronner la Victoire.  
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,  
Des peuples vous serez l'envie.  
Dans son nectar plein des feux du soleil,  
Tous les arts puiseront la vie.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,  
Mille vaisseaux iront sur l'onde,  
Chargés de vins et de fleurs pavoisés,  
Porter la joie autour du monde.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,  
Vous qui préparez nos armures,  
Que sa liqueur soit un baume de plus  
Versé par vous sur nos blessures.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins  
Apprendront qu'en des jours d'alarmes,  
Le faible appui que l'on donne aux raisins  
Peut vaincre à défaut d'autres armes.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins  
Un peuple hospitalier te prie.  
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,

Oublie un moment sa patrie.  
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,  
 Creuse la terre avec sa lance;  
 Plante la vigne, et les Gaulois joyeux,  
 Dans l'avenir ont vu la France.  
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*

---

## LES CLEFS DU PARADIS.

AIR : *A coups d' pied, à coups d' poing.*

Saint Pierre perdit l'autre jour  
 Les clefs du céleste séjour.  
 (L'histoire est vraiment singulière!)  
 C'est Margot qui, passant par là,  
 Dans son gousset les lui vola.  
 « Je vais, Margot,  
 » Passer pour un nigaud;  
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,  
 Ouvre le ciel à deux battants.  
 (L'histoire est vraiment singulière!)  
 Dévots fieffés, pécheurs maudits,

Entrent ensemble en paradis.

« Je vais, Margot,  
 » Passer pour un nigaud ;  
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant  
 Un turc, un juif, un protestant ;  
 (L'histoire est vraiment singulière!)  
 Puis un pape, l'honneur du corps,  
 Qui, sans Margot, restait dehors.

« Je vais, Margot,  
 » Passer pour un nigaud ;  
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Des jésuites, que Margoton  
 Voit à regret dans ce canton,  
 (L'histoire est vraiment singulière!)  
 Sans bruit, à force d'avancer,  
 Près des anges vont se placer.

« Je vais, Margot,  
 » Passer pour un nigaud ;  
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,  
 Que Dieu doit être intolérant ;  
 (L'histoire est vraiment singulière!)  
 Satan lui-même est bienvenu :  
 La belle en fait un saint cornu.

« Je vais, Margot,  
 » Passer pour un nigaud ;  
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,  
 Par décret supprime l'enfer.  
 (L'histoire est vraiment singulière!)  
 La douceur va tout convertir :  
 On n'aura personne à rôtir.  
     « Je vais, Margot,  
     » Passer pour un nigaud ;  
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,  
 Et Pierre en veut avoir sa part.  
 (L'histoire est vraiment singulière!)  
 Pour venger ceux qu'il a damnés,  
 On lui ferme la porte au nez.  
     « Je vais, Margot,  
     » Passer pour un nigaud ;  
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

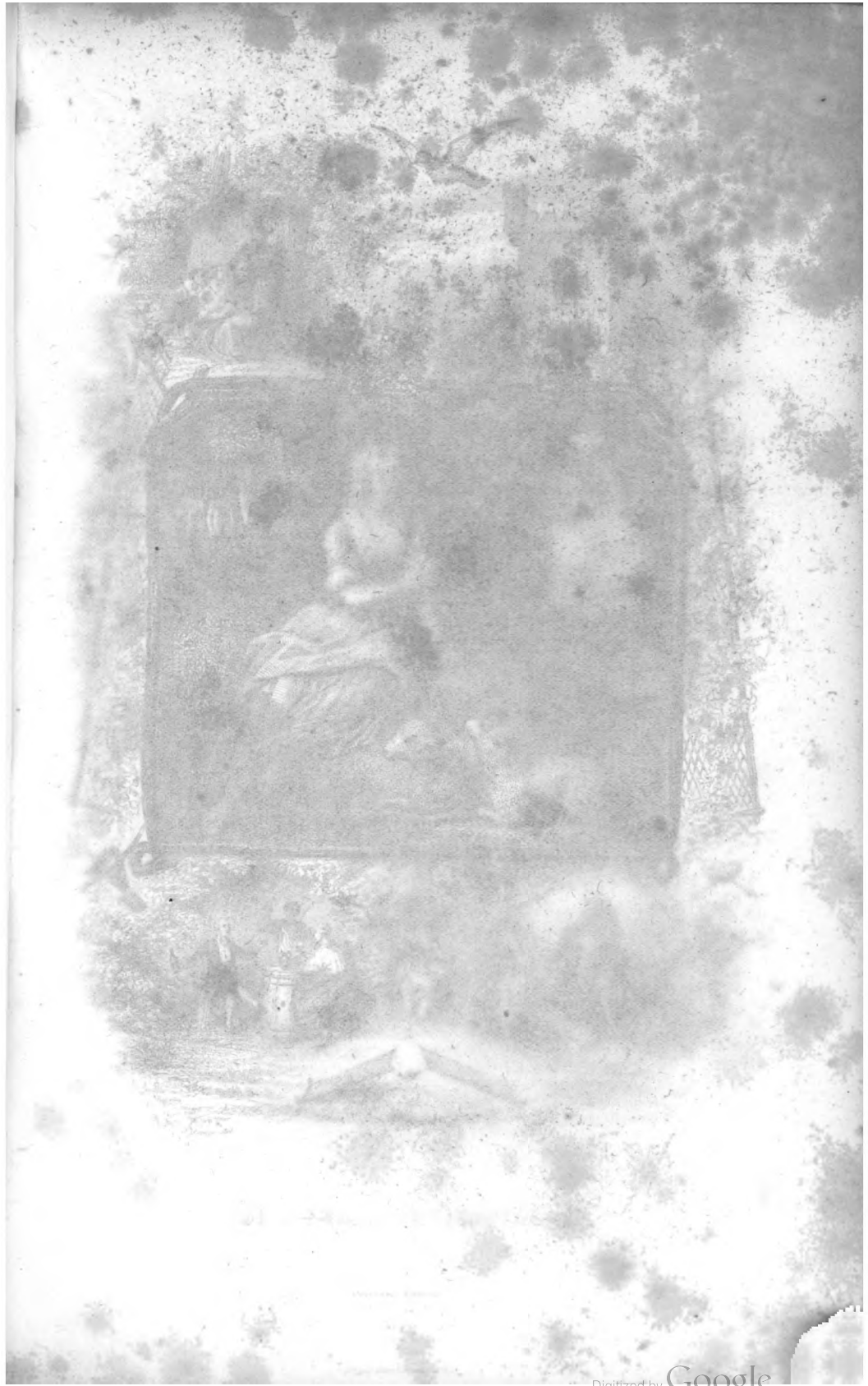
## SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

1817.

AIR nouveau de WILHEM, ou *Il faut que l'on file doux.*

Moi, qui, même auprès des belles,  
 Voudrais vivre en passager,  
 Que je porte envie aux ailes  
 De l'oiseau vif et léger!  
 Combien d'espace il visite!









SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU

FRANÇOIS LEONARD

no. 100, rue de la Harpe, Paris



A voltiger tout l'invite :  
 L'air est doux, le ciel est beau.  
 Je volerais vite, vite, vite,  
 Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle  
 M'enseignant ses plus doux sons,  
 J'irais de la pastourelle  
 Accompagner les chansons.  
 Puis j'irais charmer l'ermite  
 Qui, sans vendre l'eau bénite,  
 Donne aux pauvres son manteau.  
 Je volerais vite, vite, vite,  
 Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,  
 Où des buveurs en gaité,  
 Attendris par mon ramage,  
 Ne boiraient qu'à la beauté.  
 Puis ma chanson favorite,  
 Aux guerriers qu'on déshérite  
 Ferait chérir le hameau.  
 Je volerais vite, vite, vite,  
 Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles  
 Où sont de pauvres captifs,  
 En leur cachant bien mes ailes,  
 Former des accords plaintifs.  
 L'un sourit à ma visite;

L'autre rêve, dans son gîte,  
Aux champs où fut son berceau.  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible  
Un roi qui fuirait l'ennui,  
Sur un olivier paisible  
J'irais chanter près de lui.  
Puis j'irais jusqu'où s'abrite  
Quelque famille proscrite,  
Porter de l'arbre un rameau.  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,  
Vous, méchants, je vous fuirais,  
A moins que l'Amour encore  
Ne me surprît dans ses rets.  
Que, sur un sein qu'il agite,  
Ce chasseur que nul n'évite  
Me dresse un piège nouveau,  
J'y volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

---

## LE BON VIEILLARD.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,  
Par vos chansons vous m'attirez ici.  
Je suis bien vieux ; mais en vain ma voix tremble :  
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.  
Du temps passé j'apporte des nouvelles ;  
J'ai bu jadis avec le bon Panard.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, hé quoi, chacun s'empresse !  
A ma santé coule un vin généreux.  
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :  
Je crains toujours d'attrister les heureux.  
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes ;  
Avec le temps vous compterez plus tard.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;  
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.  
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses ;  
Amis, châteaux, maîtresses, ne sont plus.

Les souvenirs me sont restés fidèles ;  
Aussi parfois je soupire à l'écart.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,  
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.  
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,  
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.  
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,  
Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,  
Comme Nestor je ne vous parle pas.  
De tous les jours où brilla mon courage  
J'achèterais un jour de vos combats.  
Je l'avouïrai, vos palmes immortelles  
M'ont rendu cher un nouvel étendard.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !  
Enfants, buvons à mes derniers amours.  
La liberté va rajeunir le monde ;  
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.  
D'un beau printemps, aimables hirondelles,  
J'ai pour vous voir différé mon départ.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.



---

**QU'ELLE EST JOLIE!**

AIR :

Grands dieux! combien elle est jolie  
Celle que j'aimerai toujours!  
Dans leur douce mélancolie  
Ses yeux font rêver aux amours.  
Du plus beau souffle de la vie  
A l'animer le ciel se plaît.  
Grands dieux! combien elle est jolie!  
Et moi je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!  
Elle compte au plus vingt printemps.  
Sa bouche est fraîche épanouie;  
Ses cheveux sont blonds et flottants.  
Par mille talents embellie,  
Seule elle ignore ce qu'elle est.  
Grands dieux! combien elle est jolie!  
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!  
Et cependant j'en suis aimé.  
J'ai dû longtemps porter envie  
Aux traits dont le sexe est charmé.

Avant qu'elle enchantât ma vie,  
 Devant moi l'amour s'envolait.  
 Grands dieux! combien elle est jolie!  
 Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!  
 Et pour moi ses feux sont constants.  
 La guirlande qu'elle a cueillie  
 Ceint mon front chauve avant trente ans.  
 Voiles qui parez mon amie,  
 Tombez; mon triomphe est complet.  
 Grands dieux! combien elle est jolie!  
 Et moi, je suis, je suis si laid!

---

LES

CHANTRES DE PAROISSE,

OU

LE CONCORDAT DE 1817.

CHANSON A BOIRE.

SEPTEMBRE 1817.

AIR du *Bastringue*.

*Gloria tibi, Domine!*  
 Que tout chantre  
 Boive à plein ventre;  
*Gloria tibi, Domine!*  
 Le Concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres de paroisse,  
 A qui nous tire enfin d'angoisse.  
 D'abord, pour ne rien oublier,  
 Remontons à François premier \*.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

A Gonsalvi buvons un verre;  
 Il a deux fois fait même affaire;  
 Mais cette fois, de droit divin,  
 L'église y gagne un pot-de-vin \*\*.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

Des deux clefs de notre bon pape  
 L'une du ciel ouvre la trappe;  
 Et l'autre aux griffes du légat  
 Ouvre les coffres de l'état.

\* Le premier article du concordat de 1817 remet en vigueur celui de François 1<sup>er</sup> et de Léon X.

\*\* Ce concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Gonsalvi.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

Si de nos coqs la voix altièrè \*

Troubla l'héritier de saint Pierre,

Grâce aux annates \*\*, aujourd'hui

Nos poules vont pondre pour lui.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

Rendons Avignon au Saint-Père \*\*\* ;

Il le veut ; et c'est là, j'espère,

Prouver aux Français dépouillés

Qu'il est un de nos alliés.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

\* Le coq des drapeaux de la république française.

\*\* Les annates, redevances payées au Saint-Siège, par suite du concordat de François 1<sup>er</sup>.

\*\*\* Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.

Qu'importe qu'à Rome on détruise  
 Les libertés de notre église \*?  
 Nous devons à nos députés  
 Déjà tant d'autres libertés!

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre  
 Boive à plein ventre;  
*Gloria tibi, Domine!*  
 Le Concordat nous est donné.

Moines et prieurs vont revivre \*\*.  
 Il faut qu'avant peu le grand-livre,  
 Servant à nos pieux desseins,  
 Soit mis au rang des livres saints.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre  
 Boive à plein ventre;  
*Gloria tibi, Domine!*  
 Le Concordat nous est donné.

Dans chaque ville, un séminaire \*\*\*  
 Désormais sera nécessaire;  
 C'est un hôpital érigé  
 Aux enfants trouvés du clergé.

\* Les libertés de l'église gallicane compromises par le concordat de François I<sup>er</sup>, ce qui l'empêcha d'être enregistré par plusieurs parlements.

\*\* Une des bulles de Pie VII contient ces expressions : *Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'état les archevêques et évêques, etc.*

\*\*\* Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

Pour les protestants, qu'on tolère\*,  
 Au ciel nous craignons de déplaire;  
 Mais qu'il nous passe encor longtemps  
 Nos Suisses qui sont protestants.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

Chantres, pour nous combien d'offices!  
 Nous n'irons plus dans les coulisses  
 Brailler en chœur à l'Opéra\*\*;  
 Et l'église nous suffira.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

\* Lisez la déclaration adressée au Saint-Siège par M. de Blacas, le 15 juillet 1817.

\*\* On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres.





L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

Paris chez l'Editeur

Paris chez l'Editeur







Oui, chantres, c'est à nous de boire :  
 Ce Concordat fait notre gloire,  
 Car le bon temps revient grand train,  
 Où les rois chantaient au lutrin.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

*Gloria tibi, Domine!*

Le Concordat nous est donné.

## L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

AIR : *Ronde de la Ferme et le Château.*

A Bagnolet j'ai vu naguère  
 Certain vieillard toujours content.  
 Aveugle il revint de la guerre,  
 Et pauvre il mendie en chantant. (bis.)  
 Sur sa vielle il redit sans cesse :  
 « Aux gens de plaisir je m'adresse.  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît. »  
 Et de lui donner l'on s'empresse.  
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette;  
 Et, près d'aimables étourdis,  
 A la contre-danse il répète :  
 « Comme vous j'ai dansé jadis. (bis.)

» Vous qui pressez avec ivresse  
 » La main de plus d'une maîtresse,  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît ;  
 » J'ai bien employé ma jeunesse.  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville  
 Qu'il trouve à de gais rendez-vous :  
 « Avec Babet, dans cet asile,  
 » Combien j'ai ri de son époux! (*bis.*)  
 » Belles, qu'une ombre épaisse attire,  
 » Là, contre l'hymen tout conspire.  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît ;  
 » Les maris me font toujours rire.  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles  
 Dont il fit longtemps ses amours :  
 « Ah! leur dit-il, toujours gentilles,  
 » Aimez bien et plaisez toujours. (*bis.*)  
 » Pour toucher la prude inhumaine,  
 » Trop souvent ma prière est vaine.  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît ;  
 » Refuser vous fait tant de peine!  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle  
 Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,

» Même quand la vendange est belle,  
 » Le pauvre ne vendange pas. (*bis.*)  
 » Bons vivants que met en goguette  
 » Le vin d'une vieille feuillette,  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;  
 » Je me régale de piquette.  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,  
 Chantent l'amour à pleine voix;  
 Ou gaîment rapprochent leurs verres  
 Au souvenir de leurs exploits. (*bis.*)  
 Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :  
 « De l'amitié goûtez les charmes.  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;  
 » Comme vous j'ai porté les armes!  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise?  
 On le voit, pour son intérêt,  
 Moins à la porte de l'église  
 Qu'à la porte du cabaret. (*bis.*)  
 Pour ceux que le plaisir couronne,  
 J'entends sa vielle qui résonne :  
 « Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;  
 » Le plaisir rend l'âme si bonne!  
 » Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

---

**LE PRINCE DE NAVARRE,**

OU

**MATHURIN BRUNEAU \*.***Ain du ballet des Pierrots.*

Quoi! tu veux régner sur la France!  
Es-tu fou, pauvre Mathurin?  
N'échange point ton indigence  
Contre tout l'or d'un souverain.  
Sur un trône l'ennui se carre,  
Fier d'être encensé par des sots.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne,  
Tu n'as donc point tiré de fruit.  
Réclamerais-tu la couronne,  
Si le malheur t'avait instruit?  
Cette ambition n'est point rare,  
Même ailleurs que chez les héros.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

\* Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de *prince de Navarre*.

Dans le rang que toi-même espères,  
Trompés par des flatteurs câlins,  
Que de rois se disent les pères  
D'enfants qui se croient orphelins!  
Régner, c'est n'être point avare  
De lois, de rubans, de grands mots.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,  
Sache que plus d'un conquérant  
Se voit arracher la victoire  
Par un général ignorant.  
Un Anglais, aidé d'un Tartare,  
Foule aux pieds de nobles drapeaux.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agents illégitimes  
Servent la légitimité!  
Trop tard sur les malheurs de Nîmes  
On éclairerait ta bonté.  
Le roi qu'au Pont-Neuf on répare\*  
Parle en vain pour les huguenots.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

De tes maux quel serait le terme  
Si quelques alliés sans foi

\* On s'occupait alors de relever la statue de Henri IV.

Prétendaient que tu tiens à ferme  
Le trône que tu dis à toi?  
De jour en jour leur ligue avare  
Augmenterait le prix des baux.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule,  
Graissant la patte au Saint-Esprit,  
Faire un concordat ridicule  
Avec ton père en Jésus-Christ?  
Pour lui redorer sa tiare,  
Tu nous surchargerais d'impôts.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs ton métier nous arrange :  
Nos amis nous ont fait capot.  
C'est pour que l'étranger la mange  
Que nous mettons la poule au pot.  
De nos souliers même on s'empare  
Après avoir pris nos manteaux.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.



## LA MORT SUBITE.

COUPLETS POUR UN DÎNER.

*AIR du ballet des Pierrots.*

Mes amis, j'accours au plus vite,  
Car vous ne pardonneriez pas,  
A moins, dit-on, de mort subite,  
De manquer à ce gai repas.  
En vain l'amour qui me lutine,  
Pour m'arrêter tente un effort ;  
Avec vous il faut que je dîne :  
Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoique heureux d'être,  
On meurt sans s'en apercevoir.  
Ah ! mon Dieu ! je suis mort peut-être ;  
C'est ce qu'il est urgent de voir.  
Je me tâte comme Sosie ;  
Je ris, je mange, et je bois fort.  
Ah ! je me connais à la vie :  
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,  
Ici fermer les yeux soudain ;  
En chantant, remplissez mon verre,  
Et de vos mains pressez ma main.

Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,  
 Ne m'inspire un joyeux transport;  
 Si ma main ne serre la vôtre,  
 Adieu, mes amis, je suis mort!

---

## LES CINQUANTE ÉCUS.

AIR : *Martin est un fort bon garçon.*

Grâce à Dieu, je suis héritier!  
 Le métier  
 De rentier  
 Me sied et m'enchante.  
 Travailler serait un abus;  
 J'ai cinquante écus,  
 J'ai cinquante écus,  
 J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.  
 J'ai de quoi  
 Vivre en roi  
 Si l'éclat me tente.  
 Les honneurs me sont dévolus;  
 J'ai cinquante écus,  
 J'ai cinquante écus,  
 J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,  
 Sans retard

Sur un char  
De forme élégante,  
Fuyons mes créanciers confus.  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Adieu Surène et ses coteaux !  
Le Bordeaux,  
Le Mursaulx,  
L'Air que l'on chante,  
Vont donc enfin m'être connus.  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,  
Des atours  
Que toujours  
La richesse invente ;  
Le clinquant ne vous convient plus :  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes vous que je prends,  
Amis francs,  
Vieux parents,  
Sœur jeune et fringante,  
Soyez logés, nourris, vêtus ;  
J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,  
Pour huit jours  
Des plus courts  
Comblez mon attente ;  
Le fonds suivra les revenus.  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

---

## LE CARNAVAL DE 1818.

AIR : *A ma Margot du bas en haut.*

On crie à la ville, à la cour :  
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court! (*bis.*)

Des veuves, des filles, des femmes,  
Tu dois craindre les épigrammes ;  
Carnaval dont chacun pâtit,  
Dis-nous qui t'a fait si petit.  
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles  
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :  
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Chez nous quand si peu tu demeures,  
 Des prières de quarante heures \*  
 Les heures qu'on retranchera  
 Sont tout ce qu'on y gagnera.  
 Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :  
 Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Vendu sans doute au ministère,  
 Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,  
 Quand sur toi nous avons compté  
 Pour quelques jours de liberté.  
 Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :  
 Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Des ministres, oui, je le gage,  
 A la Chambre, on te croit l'ouvrage;  
 Et contre eux enfin déclaré,  
 Le ventre même a murmuré.  
 Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :  
 Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

\* La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures.

Dis-moi, ta maigreur sans égale  
 Est-elle une *leçon morale*  
 Que chez nous, en venant dîner,  
 Wellington veut encor donner \* ?  
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

En France on vit de sacrifice ;  
 Aurait-on craint que la police,  
 Toujours prête à nous égayer,  
 N'eût trop de masques à payer ?  
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! (*bis*.)

## LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR : *Suzon sortant de son village.*

Qu'il va lentement le navire  
 A qui j'ai confié mon sort !  
 Au rivage où mon cœur aspire,  
 Qu'il est lent à trouver un port !

\* Lord Wellington, lors de l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée, prétendit que nous avions besoin d'une *leçon morale*.

France adorée!  
Douce contrée!  
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.  
Qu'un vent rapide  
Soudain nous guide  
Aux bords sacrés où je reviens mourir.  
Mais enfin le matelot crie :  
Terre! terre! là-bas, voyez!  
Ah! tous mes maux sont oubliés.  
Salut à ma patrie! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France;  
Oui, voilà le port vaste et sûr,  
Voisin des champs où mon enfance  
S'écoula sous un chaume obscur.  
France adorée!  
Douce contrée!  
Après vingt ans enfin je te revois;  
De mon village  
Je vois la plage,  
Je vois fumer la cime de nos toits.  
Combien mon âme est attendrie!  
Là furent mes premiers amours;  
Là ma mère m'attend toujours.  
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,  
L'inconstance emporta mes pas  
Jusqu'au sein des mers où l'aurore  
Sourit aux plus riches climats.

France adorée!  
Douce contrée!  
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.  
Toute l'année,  
Là, brille ornée  
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.  
Mais là, ma jeunesse flétrie  
Rêvait à des climats plus chers;  
Là, je regrettais nos hivers.  
Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,  
Et des trésors m'étaient promis.  
Sous un ciel où le sang pétille,  
A mes vœux l'amour fut soumis.  
France adorée!  
Douce contrée!  
Que de plaisirs quittés pour te revoir!  
Mais sans jeunesse,  
Mais sans richesse,  
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir;  
De mes amours, dans la prairie,  
Les souvenirs seront présents;  
C'est du soleil pour mes vieux ans.  
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages  
Qui m'offraient de régner sur eux,  
J'ai su défendre leurs rivages  
Contre des ennemis nombreux.



France adorée!  
Douce contrée!  
Tes champs alors gémissaient envahis.  
Puissance et gloire,  
Cris de victoire,  
Rien n'étouffa la voix de mon pays.  
De tout quitter mon cœur me prie :  
Je reviens pauvre, mais constant.  
Une bêche est là qui m'attend.  
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,  
Enfin le navire entre au port.  
Dans cette barque où l'on se presse,  
Hâtons-nous d'atteindre le bord.  
France adorée!  
Douce contrée!  
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!  
Enfin j'arrive,  
Et sur la rive  
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.  
Je t'embrasse, ô terre chérie!  
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!  
Moi, désormais je puis mourir.  
Salut à ma patrie! (*ter.*)

**LE VENTRU,**  
 ou  
**COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818**  
 AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE . . . ,  
 PAR M. \*\*\*.

*AIR : Jons un curé patriote.*

Électeurs de ma province,  
 Il faut que vous sachiez tous  
 Ce que j'ai fait pour le prince,  
 Pour la patrie et pour vous.  
 L'état n'a point dé péri :  
 Je reviens gras et fleuri.

Quels dinés,  
 Quels dinés  
 Les ministres m'ont donnés!  
 Oh! que j'ai fait de bons dinés!

} *bis.*

Au ventre toujours fidèle,  
 J'ai pris, suivant ma leçon,  
 Place à dix pas de Villèle \*,  
 A quinze de d'Argenson ;

\* A cette époque, M. de Villèle était le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le pouvoir. Il est inutile de rappeler que M. d'Argenson était un des membres les plus avancés de l'opposition de gauche.

Car dans ce ventre étoffé  
Je suis entré tout truffé.  
    Quels dînés,  
    Quels dînés  
Les ministres m'ont donnés!  
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Comme il faut au ministère  
Des gens qui parlent toujours  
Et hurlent pour faire taire  
Ceux qui font de bons discours,  
J'ai parlé, parlé, parlé;  
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.  
    Quels dînés,  
    Quels dînés  
Les ministres m'ont donnés!  
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Si la presse a des entraves,  
C'est que je l'avais promis;  
Si j'ai bien parlé des braves,  
C'est qu'on me l'avait permis.  
J'aurais voté dans un jour  
Dix fois contre et dix fois pour.  
    Quels dînés,  
    Quels dînés  
Les ministres m'ont donnés!  
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

J'ai repoussé les enquêtes,  
Afin de plaire à la cour;

J'ai, sur toutes les requêtes,  
 Demandé l'ordre du jour.  
 Au nom du roi, par mes cris,  
 J'ai rebanni les proscrits\*.  
     Quels dinés,  
     Quels dinés  
 Les ministres m'ont donnés!  
 Oh! que j'ai fait de bons dinés!

Des dépenses de police  
 J'ai prouvé l'utilité;  
 Et non moins Français qu'un Suisse,  
 Pour les Suisses j'ai voté.  
 Gardons bien, et pour raison,  
 Ces amis de la maison.  
     Quels dinés,  
     Quels dinés  
 Les ministres m'ont donnés!  
 Oh! que j'ai fait de bons dinés!

Malgré des calculs sinistres,  
 Vous pairez, sans y songer,  
 L'étranger et les ministres,  
 Les ventrus et l'étranger.  
 Il faut que, dans nos besoins,  
 Le peuple dîne un peu moins.

\* Dans la session de 1843, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.

Quels dînés,  
 Quels dînés  
 Les ministres m'ont donnés!  
 Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Enfin j'ai fait mes affaires :  
 Je suis procureur du roi ;  
 J'ai placé deux de mes frères,  
 Mes trois fils ont de l'emploi.  
 Pour les autres sessions  
 J'ai cent invitations.

Quels dînés,  
 Quels dînés  
 Les ministres m'ont donnés!  
 Oh! que j'ai fait de bons dînés!

} *bis.*

## LA COURONNE.

### COUPLETS

CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÈVE.

AIR :

Grâce à la fève, je suis roi.  
 Nous le voulons : versez à boire!  
 Ça, mes sujets, couronnez-moi!  
 Et qu'on porte envie à ma gloire;

A l'espoir du rang le plus beau  
Point de cœur qui ne s'abandonne.  
Nul n'est content de son chapeau ;  
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci  
Porte une couronne éclatante.  
Le pâtre a sa couronne aussi,  
Couronne de fleurs qui me tente.  
A l'un le ciel la fait payer ;  
Mais au berger l'amour la donne :  
Le roi l'ôte pour sommeiller,  
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier,  
Sert les Muses et la Victoire.  
Le front ceint d'un double laurier,  
Il triomphe et chante sa gloire.  
Quand du rang qu'il doit occuper  
Il tombe, trahi par Bellone,  
Le sceptre lui peut échapper,  
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans  
La couronne de l'innocence :  
Bientôt viennent les courtisans ;  
Comme les rois on vous encense.  
Comme eux de pièges séducteurs  
L'artifice vous environne ;  
Vous n'écoutez que vos flatteurs,  
Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne! A ces mots  
 Chacun doit penser à la sienne.  
 Je n'ai point doublé les impôts;  
 Je n'ai point de noblesse ancienne.  
 Mon peuple, buvons de concert :  
 La place me paraît si bonne!  
 N'allez pas avant le dessert  
 Me faire abdiquer la couronne.

---

## LES MISSIONNAIRES.

1849.

AIR : *Le cœur à la danse, etc.*

Satan dit un jour à ses pairs :  
 On en veut à nos hordes :  
 C'est en éclairant l'univers  
 Qu'on éteint les discordes.  
 Par brevet d'invention  
 J'ordonne une mission.  
 En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu!  
 Éteignons les lumières  
 Et rallumons le feu. } *bis.*

Exploitons, en diables cafards,  
 Hameau, ville et banlieue.

D'Ignace imitons les renards,  
 Cachons bien notre queue.  
 Au nom du Père et du Fils,  
 Gagnons sur les crucifix.  
 En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu !  
 Éteignons les lumières  
 Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir  
 Si le ciel ne s'en mêle !  
 Sur des biens qu'on voudrait ravoir  
 Faisons tomber la grêle.  
 Publions que Jésus-Christ  
 Par la poste nous écrit \*.  
 En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu !  
 Éteignons les lumières  
 Et rallumons le feu.

Chassons les autres baladins ;  
 Divisons les familles.  
 En jetant la pierre aux mondains,  
 Perdons femmes et filles.  
 Que tout le sexe enflammé  
 Nous chante un *Asperges me*.  
 En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu !

\* A cette époque, on répandait dans les campagnes une prétendue lettre de Jésus-Christ.



Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

Par Ravailac et Jean Châtel,  
Plaçons dans chaque prône,  
Non point le trône sur l'autel,  
Mais l'autel sur le trône.  
Comme aux bons temps féodaux,  
Que les rois soient nos bedeaux,  
En vendant des prières,  
Vite soufflons, soufflons, morbleu!  
Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

L'Intolérance, front levé,  
Reprendra son allure;  
Les protestants n'ont point trouvé  
D'onguent pour la brûlure.  
Les philosophes aussi  
Déjà sentent le roussi.  
En vendant des prières,  
Vite soufflons, soufflons, morbleu!  
Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

Le diable, après ce mandement,  
Vient convertir la France.  
Guerre au nouvel enseignement,  
Et gloire à l'ignorance!  
Le jour fuit, et les cagots  
Dansent autour des fagots.

En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu!  
 Éteignons les lumières  
 Et rallumons le feu. } *bis.*

---

## LE BON MÉNAGE.

*AIR de la Légère.*

Commissaire!  
 Commissaire!  
 Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,  
 Cela point ne vous regarde;  
 Point n'est besoin de la garde  
 Qu'appelle en vain le portier.  
 Oui, Colin bat sa Colette;  
 Mais ainsi, tous les lundis,  
 L'amour, aux cris qu'elle jette,  
 S'éveille dans leur taudis.

Commissaire!  
 Commissaire!

Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

Colin est un gros garçon  
 Qui chante dès qu'il s'éveille :  
 Colette, ronde et vermeille,  
 A la gaité du pinson.  
 Chez eux la haine est sans force;  
 Car tous deux, de leur plein gré,  
 Pour se passer du divorce,  
 Se sont passés du curé.

Commissaire!  
 Commissaire!  
 Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous,  
 Chaque soir à la guinguette  
 S'en vont Colin et Colette  
 Sabler du vin à six sous.  
 C'est pour trinquer sous l'ombrage  
 Où, sans témoin, fut passé  
 Leur contrat de mariage,  
 Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire!  
 Commissaire!  
 Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

Parfois pour d'autres attrait  
 Colin se met en dépense;  
 Mais Colette a pris l'avance,  
 Et s'en venge encore après.  
 On aura fait quelque conte,  
 Et, de dépit transportés,  
 Peut-être ils règlent le compte  
 De leurs infidélités.

Commissaire!  
 Commissaire!  
 Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,  
 Cela point ne vous regarde;  
 Point n'est besoin de la garde  
 Qu'appelle en vain le portier.  
 Déjà sans doute on s'embrasse,  
 Et dans son lit, à loisir,

Demain Colette, un peu lasse,  
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire !  
Commissaire !  
Colin bat sa ménagère.  
Commissaire ,  
Laissez faire ;  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

---

## LE CHAMP D'ASILE.

AOUT 1818.

AIR : *Romance de Bélisaire* (par GARAT).

Un chef de bannis courageux ,  
Implorant un lointain asile ,  
A des sauvages ombrageux  
Disait : « L'Europe nous exile.  
» Heureux enfants de ces forêts,  
» De nos maux apprenez l'histoire :  
» Sauvages! nous sommes Français;  
» Prenez pitié de notre gloire.  
  
» Elle épouvante encor les rois,  
» Et nous bannit des humbles chaumes

- » D'où, sortis pour venger nos droits,
  - » Nous avons dompté vingt royaumes.
  - » Nous courions conquérir la Paix
  - » Qui fuyait devant la Victoire.
  - » Sauvages! nous sommes Français;
  - » Prenez pitié de notre gloire.
- 
- » Dans l'Inde, Albion a tremblé
  - » Quand de nos soldats intrépides
  - » Les chants d'allégresse ont troublé
  - » Les vieux échos des Pyramides.
  - » Les siècles pour tant de hauts faits
  - » N'auront point assez de mémoire.
  - » Sauvages! nous sommes Français;
  - » Prenez pitié de notre gloire.
- 
- » Un homme enfin sort de nos rangs;
  - » Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
  - » L'on voit soudain les rois errants
  - » Conjurant sa foudre qui gronde.
  - » De loin saluant son palais,
  - » A ce dieu seul ils semblaient croire.
  - » Sauvages! nous sommes Français;
  - » Prenez pitié de notre gloire.
- 
- » Mais il tombe; et nous, vieux soldats,
  - » Qui suivions un compagnon d'armes,
  - » Nous voguons jusqu'en vos climats,
  - » Pleurant la patrie et ses charmes.
  - » Qu'elle se relève à jamais
  - » Du grand naufrage de la Loire!

» Sauvages! nous sommes Français;  
» Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors  
Répond : « Dieu calme les orages.  
» Guerriers! partagez nos trésors,  
» Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.  
» Gravons sur l'arbre de la Paix  
» Ces mots d'un fils de la Victoire :  
» Sauvages! nous sommes Français;  
» Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré;  
Élevez-vous, cité nouvelle!  
Soyez-nous un port assuré  
Contre la Fortune infidèle.  
Peut-être aussi des plus hauts faits  
Nos fils vous racontant l'histoire,  
Vous diront : Nous sommes Français;  
Prenez pitié de notre gloire.

---

## LA MORT DE CHARLEMAGNE.

AIR : *Le bruit des roulettes gâte tout.*

Dans le vieux Roman de la Rose  
J'ai vu que le fils de Pépin,  
Redoutant son apothéose,  
Disait à l'évêque Turpin :

« Prélat, sois bon à quelque chose;  
 » L'âge m'accable, guéris-moi. »  
 « Oui, lui dit Turpin, et vive le roi! » (*bis.*)

« Turpin, sais-tu qu'on me répète  
 » Ce mot-là depuis bien longtemps? »  
 Turpin répond : « J'ai la recette  
 » D'un cœur de vierge de vingt ans.  
 » Fleur de vingt ans, vertu parfaite,  
 » Vous rajeunira, sur ma foi.  
 » Sauvons la patrie, et vive le roi! » (*bis.*)

Vite un décret de Charlemagne  
 Met un haut prix à ce trésor :  
 On cherche à Rome, en Allemagne;  
 Même en France on le cherche encor.  
 Les curés cherchaient en campagne,  
 Disant : « Ce prince plein de foi  
 » Doublera la dîme, et vive le roi! » (*bis.*)

Turpin d'abord trouve lui-même  
 Cœur de vingt ans non profané;  
 Mais un bon moine de Télème  
 Le croque à l'instant sous son né.  
 Quoi! sans respect du diadème!  
 « Oui, dit le moine; c'est ma loi.  
 » L'église avant tout, et vive le roi! » (*bis.*)

Un juge, espérant la simarre,  
 Loin de Paris cherche si bien,



Qu'il découvre aussi l'oiseau rare  
Qu'attendait le roi très-chrétien.  
Un seigneur dit : « Je m'en empare;  
» Le droit de jambage est à moi.  
» Tout pour la noblesse, et vive le roi! » (*bis.*)

« Je serai duc! » s'écrie un page,  
Dénichant enfin à son tour  
Fille de vingt ans neuve et sage,  
Que soudain il mène à la cour.  
On illumine à son passage;  
Et le peuple, qui sait pourquoi,  
Chante un *Te Deum*, et vive le roi! » (*bis.*)

Mais, en voyant le doux remède,  
Le roi dit : « C'est l'esprit malin.  
» Fi donc! cette vierge est trop laide;  
» Mieux vaut mourir comme un vilain. »  
Or, il meurt; son fils lui succède,  
Et Turpin répète au convoi :  
« Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi! » (*bis.*)

**LE VENTRU****AUX ÉLECTIONS DE 1849.***AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner. } *bis.*

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,  
Fait de bons dîners l'an passé.  
On met la table au ministère ;  
Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Préfets, que tout nous réussisse,  
Et du moins vous conserverez,  
Si l'on vous traduit en justice,  
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Maires, soignez bien mes affaires :  
Vous courez aussi des dangers.  
Si les villes nommaient leurs maires,  
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Dévots, j'ai la foi la plus forte ;  
A Dieu je dis chaque matin :  
Faites qu'à cent écus l'on porte  
La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;  
Faisons la paix, preux chevaliers :  
N'oubliez pas que je suis homme  
A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Libéraux, dans vos doléances,  
Pourquoi donc vous en prendre à moi,  
Quand le creuset des ordonnances  
Peut faire évaporer la loi?

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Les emplois étant ma ressource,  
Aux impôts dois-je m'opposer?  
Par honneur je remplis la bourse  
Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche  
 D'un tas d'orateurs éclatants ;  
 Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,  
 Les ministres seront contents.

Autour du pot c'est trop tourner, }  
 Messieurs! l'on m'attend pour dîner. } *bis.*

## LA NATURE.

*AIR : Ah! que de chagrins dans la vie!*

Combien la nature est féconde  
 En plaisirs ainsi qu'en douleurs!  
 De noirs fléaux couvrent le monde  
 De débris, de sang et de pleurs. (*bis.*)  
 Mais à ses pieds la beauté nous attire;  
 Mais des raisins le nectar est foulé.  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; }  
 Et l'univers est consolé. } *bis.*

Chaque pays eut son déluge;  
 Hélas! peut-être jour et nuit  
 Une arche est encor le refuge  
 De mortels que l'onde poursuit.  
 Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,  
 Et que vers eux la colombe a volé,  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire,  
 Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles!  
 L'Etna s'agite, et, furieux,  
 Semble, du fond de ses entrailles,  
 Vomir l'enfer contre les cieux.

Mais pour renaître enfin sa rage expire :  
 Il se rasseoit sur le monde ébranlé.  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;  
 Et l'univers est consolé.

Dieu! que de souffrances nouvelles!  
 L'affreux vautour de l'Orient,  
 La peste a déployé ses ailes  
 Sur l'homme, qui tombe en fuyant.  
 Le ciel s'apaise, et la pitié respire;  
 On tend la main au malade exilé.  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;  
 Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :  
 Des rois nous payons les défis.  
 Humide encor du sang des pères,  
 La terre boit le sang des fils.  
 Mais l'homme aussi se lasse de détruire,  
 Et la nature à son cœur a parlé.  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;  
 Et l'univers est consolé.

Ah! loin d'accuser la nature,  
 Du printemps chantons le retour;  
 Des roses de sa chevelure  
 Parfumons la joie et l'amour. (bis.)

Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,  
 Sur les débris d'un empire écrulé,  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; } *bis.*  
 Et l'univers est consolé.

## LES CARTES, OU L'HOROSCOPE.

*AIR de la petite Gouvernante.*

Tandis qu'en faisant sa prière,  
 Au coin du feu maman s'endort,  
 Peu faite pour être ouvrière,  
 Dans les cartes cherchons mon sort.  
 Maman dirait : Craignez les bagatelles!  
 Le diable est fin; tremblez, Suzon!  
 Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles. } *bis.*  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

Amour, enfant ou mariage,  
 Sachons ce qui m'attend ici.  
 J'ai certain amant qui voyage :  
 Valet de cœur? Bon! le voici.  
 Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.  
 L'ingrat l'épouse, ô trahison!  
 J'entre au couvent; mon confesseur se damne.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes,  
 Le roi de carreau vient souvent.  
 C'est un prince épris de mes charmes ;  
 Il m'enlève de mon couvent.  
 Par des cadeaux son altesse m'entraîne  
 Jusqu'à sa petite maison.  
 La nuit survient, et je suis presque reine.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne ;  
 On vient lui parler contre moi.  
 En secret un brun m'accompagne ;  
 Tout se découvre : adieu mon roi !  
 Un de perdu, j'en vois arriver douze ;  
 J'enflamme un campagnard grison :  
 Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,  
 Dans un char je brille à Paris.  
 C'est le roi de trèfle qui mène,  
 Mon mari gronde, et je m'en ris.  
 Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !  
 En ai-je passé la saison ?  
 Eh ! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

} *bis.*

## LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

CHANSON

CHANTÉE A LIANCOURT

POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.  
EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS,  
AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

AIR : *Du Dieu des bonnes gens.*

J'ai vu la paix descendre sur la terre,  
Semant de l'or, des fleurs et des épis.  
L'air était calme, et du dieu de la guerre  
Elle étouffait les foudres assoupis.  
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,  
» Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,  
» Peuples, formez une sainte alliance,  
» Et donnez-vous la main.

» Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;  
» Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.  
» D'un globe étroit divisez mieux l'espace;  
» Chacun de vous aura place au soleil.  
» Tous attelés au char de la puissance,  
» Du vrai bonheur vous quittez le chemin.  
» Peuples, formez une sainte alliance,  
» Et donnez-vous la main.







LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES

Perronin Editeur

Exp. des. par Ch. Laloise d. 1848

Digitized by Google





- » Chez vos voisins vous portez l'incendie ;  
 » L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;  
 » Et quand la terre est enfin refroidie,  
 » Le soc languit sous des bras mutilés.  
 » Près de la borne où chaque état commence,  
 » Aucun épi n'est pur de sang humain.  
 » Peuples, formez une sainte alliance,  
 » Et donnez-vous la main.
- » Des potentats, dans vos cités en flammes,  
 » Osent du bout de leur sceptre insolent  
 » Marquer, compter et recompter les âmes  
 » Que leur adjuge un triomphe sanglant.  
 » Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,  
 » D'un joug pesant sous un joug inhumain.  
 » Peuples, formez une sainte alliance,  
 » Et donnez-vous la main.
- » Que Mars en vain n'arrête point sa course ;  
 » Fondez les lois dans vos pays souffrants ;  
 » De votre sang ne livrez plus la source  
 » Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.  
 » Des astres faux conjurez l'influence ;  
 » Effroi d'un jour, ils pâliront demain.  
 » Peuples, formez une sainte alliance,  
 » Et donnez-vous la main.
- » Oui, libre enfin, que le monde respire ;  
 » Sur le passé jetez un voile épais.  
 » Semez vos champs aux accords de la lyre ;  
 » L'encens des arts doit brûler pour la paix.

- » L'espoir riant, au sein de l'abondance,  
 » Accueillera les doux fruits de l'hymen.  
 » Peuples, formez une sainte alliance,  
 » Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,  
 Et plus d'un roi répétait ses discours.  
 Comme au printemps la terre était parée;  
 L'automne en fleurs rappelait les amours\*.  
 Pour l'étranger coulez, bons vins de France :  
 De sa frontière il reprend le chemin.  
 Peuples, formons une sainte alliance;  
 Et donnons-nous la main.

---

## ROSETTE.

AIR NOUVEAU de M. de BEAUPLAN.

Sans respect pour votre printemps,  
 Quoi! vous me parlez de tendresse,  
 Quand sous le poids de quarante ans  
 Je vois succomber ma jeunesse!  
 Je n'eus besoin pour m'enflammer  
 Jadis que d'une humble grisette.  
 Ah! que ne puis-je vous aimer  
 Comme autrefois j'aimais Rosette!

\* L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable : beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France.

Votre équipage, tous les jours,  
Vous montre en parure brillante.  
Rosette, sous de frais atours,  
Courait à pied, leste et riante.  
Partout ses yeux, pour m'alarmer,  
Provoquaient l'œillade indiscreète.  
Ah! que ne puis-je vous aimer  
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Dans le satin de ce boudoir,  
Vous souriez à mille glaces.  
Rosette n'avait qu'un miroir;  
Je le croyais celui des Grâces.  
Point de rideaux pour s'enfermer;  
L'aurore égayait sa couchette.  
Ah! que ne puis-je vous aimer  
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre esprit, qui brille éclairé,  
Inspirerait plus d'une lyre.  
Sans honte je vous l'avoûrai :  
Rosette à peine savait lire.  
Ne pouvait-elle s'exprimer,  
L'amour lui servait d'interprète.  
Ah! que ne puis-je vous aimer  
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Elle avait moins d'attraits que vous ;  
Même elle avait un cœur moins tendre :  
Oui, ses yeux se tournaient moins doux  
Vers l'amant, heureux de l'entendre.

Mais elle avait, pour me charmer,  
 Ma jeunesse que je regrette.  
 Ah! que ne puis-je vous aimer  
 Comme autrefois j'aimais Rosette!

---

## LES RÉVÉRENDIS PÈRES.

DÉCEMBRE 1819 \*.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Hommes noirs, d'où sortez-vous?  
 Nous sortons de dessous terre.  
 Moitié renards, moitié loups,  
 Notre règle est un mystère.  
 Nous sommes fils de Loyola;  
 Vous savez pourquoi l'on nous exila.  
 Nous rentrons; songez à vous taire!  
 Et que vos enfants suivent nos leçons.  
     C'est nous qui fessons,  
     Et qui refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons.  
  
 Un pape nous abolit \*\*;  
 Il mourut dans les coliques.

\* A cette époque, les jésuites avaient déjà fait irruption partout et voulaient s'emparer de l'instruction publique.

\*\* Clément XIV, qui mourut un an après le renversement des jésuites, non sans de violentes présomptions d'empoisonnement.



Un pape nous rétablit \* ;  
 Nous en ferons des reliques.  
 Confessons, pour être absolus :  
 Henri Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.  
 Vivent les rois bons catholiques !  
 Pour Ferdinand Sept nous nous prononçons.  
 Et puis nous fessons,  
 Et nous refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour  
 Nos maisons sont protégées.  
 Oui, d'un baptême de cour  
 Voyez en nous les dragées \*\*.  
 Le favori, par tant d'égards,  
 Espère acquérir de pieux mouchards.  
 Encor quelques lois de changées,  
 Et, pour le sauver, nous le renversons.  
 Et puis nous fessons,  
 Et nous refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,  
 Si l'on croyait la canaille,  
 La Charte serait de feu,  
 Et le monarque de paille.  
 Nous avons le secret d'en haut :  
 La Charte de paille est ce qu'il nous faut.

\* Pie VII.

\*\* M. le duc D... .. venait d'obtenir l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils.

C'est litière pour la prêtraille;  
 Elle aura la dîme, et nous les moissons.  
 Et puis nous fessons,  
 Et nous refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Du fond d'un certain palais  
 Nous dirigeons nos attaques.  
 Les moines sont nos valets :  
 On a refait leurs casaques.  
 Les missionnaires sont tous  
 Commis voyageurs trafiquant pour nous.  
 Les capucins sont nos cosaques :  
 A prendre Paris nous les exerçons \*.  
 Et puis nous fessons,  
 Et nous refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin reconnaissez-nous  
 Aux âmes déjà séduites.  
 Escobar va sous nos coups  
 Voir vos écoles détruites.  
 Au pape rendez tous ses droits ;  
 Léguez-nous vos biens, et portez nos croix.  
 Nous sommes, nous sommes jésuites ;  
 Français, tremblez tous : nous vous bénissons !  
 Et puis nous fessons,  
 Et nous refessons  
 Les jolis petits, les jolis garçons.

\* On voyait surgir des capucins dans plusieurs départements, et quelques-uns tentèrent de se montrer à Paris.

---

**LES ENFANTS DE LA FRANCE.**

1819.

*AIR du vaudeville de Turenne.*

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!  
Soulève enfin ton front cicatrisé.  
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,  
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (*bis.*)  
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,  
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,  
Tes ennemis disaient encor :  
Honneur aux enfants de la France! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,  
France, et ton nom triomphe des revers.  
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre  
Qui se relève et gronde au haut des airs.  
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance  
Porte à regret le tribut de ses eaux ;  
Il crie au fond de ses roseaux :  
Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du Barbare  
Les pas empreints dans tes champs profanés,  
Jamais le ciel te fut-il moins avare?  
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.

D'un vol fameux prompts à venger l'offense \*,  
 Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,  
 Y graver en traits immortels :  
 Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :  
 Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?  
 Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,  
 Ne fut cent fois de ta gloire accablé?  
 En vain l'Anglais a mis dans la balance  
 L'or que pour vaincre ont mendié les rois,  
 Des siècles entends-tu la voix?  
 Honneur aux enfants de la France!

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,  
 Veut te voir libre, et libre pour toujours.  
 Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :  
 La Liberté doit sourire aux amours.  
 Prends son flambeau, laisse dormir sa lance;  
 Instruis le monde, et cent peuples divers  
 Chanteront en brisant leurs fers :  
 Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde !  
 Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.  
 Oui, d'âge en âge une palme féconde  
 Doit de tes fils protéger les tombeaux. (*bis.*)  
 Que près du mien, telle est mon espérance,  
 Pour la patrie admirant mon amour,  
 Le voyageur répète un jour :  
 Honneur aux enfants de la France! (*bis.*)

\* La spoliation du Musée.

**LES MIRMIDONS,**  
OU  
**LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE\*.**

DÉCEMBRE 1819.

*AIR du Vaudeville de la Garde nationale.*

CHŒUR.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)

Voyant qu'Achille succombe,  
Ses mirmidons, hors des rangs,  
Disent : Dansons sur sa tombe;  
Les petits vont être grands.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

\* Il n'est pas nécessaire de dire que l'auteur confond à dessein les Mirmidons, soldats d'Achille, avec le peuple nain et fabuleux à qui on avait donné le même nom.

D'Achille tournant les broches,  
 Pour engraisser nous rampions :  
 Il tombe, sonnons les cloches,  
 Allumons tous nos lampions.

Mirmidons, race féconde,  
     Mirmidons,  
 Enfin nous commandons :  
 Jupiter livre le monde  
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte  
 Les gens seront malmenés.  
 Rendons-leur les coups de botte  
 Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,  
     Mirmidons,  
 Enfin nous commandons :  
 Jupiter livre le monde  
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

Toi, *Mironton*, *mirontaine*,  
 Prends l'arme de ce héros ;  
 Puis, en vrai Croquemitaine,  
 Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, race féconde,  
     Mirmidons,  
 Enfin nous commandons :  
 Jupiter livre le monde  
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

De son habit de bataille,  
Qu'ont respecté les boulets,  
A dix rois de notre taille  
Faisons dix habits complets.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère,  
Est trop pesant et trop long ;  
Son fouet fait mieux notre affaire.  
Trottez, peuples, trottez donc !

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :  
L'ennemi fait des progrès !  
Ne parlons plus de patrie ;  
L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Forçant les lois à se taire,  
Gouvernons sans embarras,  
Nous qui mesurons la terre  
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique ;  
Mais, morbleu ! nous l'effaçons.  
S'il inspire une œuvre épique,  
Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant d'une peur servile  
Parfois rien ne nous défend.  
Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !  
Eh ! non ; ce n'est qu'un enfant \*.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,

\* Allusion au fils de l'empereur Napoléon.



- Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)
- 

## LES ROSSIGNOLS.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

La nuit a ralenti les heures ;  
Le sommeil s'étend sur Paris.  
Charmez l'écho de nos demeures ;  
Éveillez-vous, oiseaux chéris.  
Dans ces instants où le cœur pense,  
Heureux qui peut rentrer en soi !  
De la nuit j'aime le silence :  
Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

Doux chantres de l'amour fidèle,  
De Phryné fuyez le séjour :  
Phryné rend chaque nuit nouvelle  
Complice d'un nouvel amour.  
En vain des baisers sans ivresse  
Ont scellé des serments sans foi ;  
Je crois encore à la tendresse :  
Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle ;  
Mais croyez-vous, par vos accords,

Toucher l'avare au cœur stérile,  
Qui compte à présent ses trésors?  
Quand la nuit, favorable aux ruses,  
Pour son or le remplit d'effroi,  
Ma pauvreté sourit aux Muses :  
Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,  
Ah! refusez vos tendres airs  
A ces nobles qui, d'âge en âge,  
Pour en donner portent des fers.  
Tandis qu'ils veillent en silence,  
Debout, auprès du lit d'un roi,  
C'est la liberté que j'encense :  
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :  
Non, vous n'aimez pas les méchants.  
Du printemps le parfum m'arrive  
Avec la douceur de vos chants.  
La nature, plus belle encore,  
Dans mon cœur va graver sa loi.  
J'attends le réveil de l'aurore :  
Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

## HALTE · LA!

OU

### LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS.

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE \*\*\*.

1820.

AIR : *Halte là! la Garde royale est là.*

Comment, sans vous compromettre,  
 Vous tourner un compliment?  
 De ne rien prendre à la lettre  
 Nos juges ont fait serment.  
 Puis-je parler de Marie?  
 V..... dira : « Non.  
 » C'est la mère d'un Messie,  
 » Le deuxième de son nom.  
     » Halte là! (*bis.*)  
 » Vite en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature  
 Vous combla d'heureux talents;  
 Que les dieux de la peinture  
 Sont touchés de votre encens;  
 Que votre âme encor brisée  
 Pleure un vol fait par les rois?

« Ah! vous pleurez le Musée,  
 » Dit Marchangy *le Gaulois*.  
 » Halte là!  
 » Vite en prison pour cela. »

Si je dis que la musique  
 Vous offre aussi des succès;  
 Qu'à plus d'un chant héroïque  
 S'émeut votre cœur français;  
 « On ne m'en fait point accroire,  
 » S'écrie Hua radieux ;  
 » Chanter la France et la gloire,  
 » C'est par trop séditieux.  
 » Halte là!  
 » Vite en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance  
 Et les pleurs qu'elle tarit;  
 Si je chante l'opulence  
 A qui le pauvre sourit,  
 Jacquinot de Pampelune  
 Dit : « La bonté rend suspect;  
 » Et soulager l'infortune,  
 » C'est nous manquer de respect.  
 » Halte là!  
 » Vite en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire :  
 Je suis effrayé de tout.  
 A peine j'ose vous dire  
 Que c'est le quinze d'août.

« Le quinze d'août! s'écrie  
 » Bellart toujours en fureur :  
 » Vous ne fêtez pas Marie,  
 » Mais vous fêtez l'Empereur!  
   » Halte là!  
 » Vite en prison pour cela. »

Je me tais donc par prudence,  
 Et n'offre que quelques fleurs.  
 Grand Dieu! quelle inconséquence!  
 Mon bouquet a trois couleurs.  
 Si cette erreur fait scandale,  
 Je puis me perdre avec vous.  
 Mais la clémence royale  
 Est là pour nous sauver tous...  
   Halte là! (*bis.*)  
 Vite en prison pour cela.

## L'ENFANT DE BONNE MAISON,

OU

### MÉMOIRE

PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES CHARTRES,  
 CRÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

*AIR de la Treille de sincérité.*

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Charriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis.*)

De votre savoir qui prospère,  
 J'attends parchemins et blason :  
 Un bâtard est fils de son père;  
 Je veux restaurer ma maison. (*bis.*)  
 Oui, plus noble que certains êtres,  
 Des privilèges fiers suppôts,  
 Moi je descends de mes ancêtres;  
 Que leur âme soit en repos!

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,  
 Dédaigna robins et traitants;  
 De l'Opéra sortit baronne,  
 Et se fit comtesse à trente ans.  
 Marquise enfin des plus sévères,  
 Elle nargua les sots propos.  
 Auprès de mes chastes grand'mères  
 Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père, que sans flatterie  
 Je cite avant tous ses aïeux,

Était chevalier d'industrie,  
Sans en être moins glorieux.  
Comme il avait pour plaire aux dames  
De vieux cordons et l'air dispos,  
Il vécut aux dépens des femmes :  
Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme,  
Et dans un donjon retiré,  
Mon aïeul, en bon gentilhomme,  
S'enivrait avec son curé.  
Sur le dos des gens du village,  
Après boire, il cassait les pots.  
Il but ainsi son héritage :  
Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisateul, chassant de race,  
Fut un comte fort courageux,  
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,  
Joua noblement tous les jeux.

Après une suite traîtresse  
 De pics, de repics, de capots,  
 Un as dépouilla son atesse :  
 Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime  
 D'un pays fort mal gouverné,  
 Tranchait parfois du magnanime,  
 Surtout quand il avait diné.  
 Mais les plaisirs de ce grand prince  
 Ayant absorbé les impôts,  
 Il mangea province à province :  
 Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire,  
 Messieurs, et prouvez qu'à moi seul  
 Je vaux autant que père et mère,  
 Aïeul, bisaïeul, trisaïeul. (*bis.*)  
 Grâce à votre art que j'utilise,  
 Qu'on me tire enfin des tripots;







LES ÉTOILES QUI FILENT

Ferrel, Editeur





Qu'on m'enterre au cœur d'une église ;  
Que mon âme soit en repos !

Seuls arbitres  
Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis*)

## LES ÉTOILES QUI FILENT.

JANVIER 1820.

*AIR du ballet des Pierrots.*

Berger, tu dis que notre étoile  
Règle nos jours et brille aux cieux.  
— Oui, mon enfant; mais dans son voile  
La nuit la dérobe à nos yeux.  
— Berger, sur cet azur tranquille  
De lire on te croit le secret :  
Quelle est cette étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît?  
  
— Mon enfant, un mortel expire;  
Son étoile tombe à l'instant.  
Entre amis que la joie inspire,  
Celui-ci buvait en chantant.  
Heureux, il s'endort immobile  
Auprès du vin qu'il célébrait...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!  
C'est celle d'un objet charmant.  
Fille heureuse, amante fidèle,  
On l'accorde au plus tendre amant.  
Des fleurs ceignent son front nubile,  
Et de l'hymen l'autel est prêt...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide  
D'un très-grand seigneur nouveau-né.  
Le berceau qu'il a laissé vide,  
D'or et de pourpre était orné.  
Des poisons qu'un flatteur distille,  
C'était à qui le nourrirait...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!  
C'était l'astre d'un favori  
Qui se croyait un grand ministre  
Quand de nos maux il avait ri.  
Ceux qui servaient ce dieu fragile  
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!  
D'un riche nous perdons l'appui.

L'indigence glane chez d'autres,  
 Mais elle moissonnait chez lui.  
 Ce soir même, sûr d'un asile,  
 A son toit le pauvre accourait...  
 — Encore une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque!...  
 Va, mon fils, garde ta candeur;  
 Et que ton étoile ne marque  
 Par l'éclat ni par la grandeur.  
 Si tu brillais sans être utile,  
 A ton dernier jour on dirait :  
 Ce n'est qu'une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît.

## L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE

SUR LES NOUVELLES LOIS D'EXCEPTION.

MARS 1820.

AIR : *Du petit mot pour rire.*

Quoi! pas un seul petit couplet!  
 Chansonnier, dis-nous donc quel est  
 Le mal qui te consume?  
 — Amis, il pleut, il pleut des lois;

L'air est malsain, j'en perds la voix.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,  
 Les oiseaux, plus gais, plus contents,  
 De chanter ont coutume.  
 — Oui, mais j'aperçois des réseaux :  
 En cage on mettra les oiseaux.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

La Chambre regorge d'intrus ;  
 Peins-nous l'un de ces bas ventrus  
 Aux dîners qu'il écume.  
 — Non ; car ces gens, si gras du bec,  
 Votent l'eau claire et le pain sec \*.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs ;  
 Des Français ce sont les tuteurs :  
 Qu'à leur nez l'encens fume.  
 — Non, car ils ont mis de moitié

\* Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspects.



Leurs pupilles à la Pitié.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc S..... l'anodin :  
 Peins-nous surtout P.....-Dandin,  
 Si fort quand il résume.  
 — Non : Cicéron m'a convaincu.  
 P..... dirait : *Il a vécu* \*.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Mais la Charte encor nous défend ;  
 Du roi c'est l'immortel enfant :  
 Il l'aime, on le présume.

. . . . .  
 . . . . . \*\*

Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!  
 Le ministre des étrangers,

\* Allusion à une citation, sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

\*\* On ne croit pas devoir rétablir ici les deux vers dont l'imprimeur exigea la suppression en 1821. L'auteur ne consentit à cette suppression que parce qu'il pressentit les interprétations malignes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marchangy tonna-t-il contre ces deux lignes de points. Des points poursuivis en justice ! Il faut les conserver d'autant plus, que les deux vers supprimés ne seraient auprès qu'une bien froide épigramme.

Dandin, taille sa plume.  
 On va m'arrêter sans procès :  
 Le vaudeville est né français.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

---

## LE TEMPS.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Près de la beauté que j'adore  
 Je me croyais égal aux dieux,  
 Lorsqu'au bruit de l'airain sonore  
 Le Temps apparut à nos yeux. (bis.)  
 Faible comme une tourterelle  
 Qui voit la serre des vautours,  
 Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
 Vieillard, épargnez nos amours!

Devant son front chargé de rides,  
 Soudain nos yeux se sont baissés;  
 Nous voyons à ses pieds rapides  
 La poudre des siècles passés.  
 A l'aspect d'une fleur nouvelle  
 Qu'il vient de flétrir pour toujours,  
 Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
 Vieillard, épargnez nos amours!

Je n'épargne rien sur la terre,  
Je n'épargne rien même aux cieus,  
Répond-il d'une voix austère :  
Vous ne m'avez connu que vieux.  
Ce que le passé vous révèle  
Remonte à peine à quelques jours.  
Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours!

Sur cent premiers peuples célèbres,  
J'ai plongé cent peuples fameux  
Dans un abîme de ténèbres,  
Où vous disparaîtrez comme eux.  
J'ai couvert d'une ombre éternelle  
Des astres éteints dans leur cours.  
Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours!

Mais, malgré moi, de votre monde  
La volupté charme les maux ;  
Et de la nature féconde  
L'arbre immense étend ses rameaux.  
Toujours sa tige renouvelle  
Des fruits que j'arrache toujours.  
Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours!

Il nous fuit; et près de le suivre,  
Les plaisirs, hélas! peu constants,  
Nous voyant plus pressés de vivre,  
Nous bercent dans l'oubli du Temps. (bis.)

Mais l'heure en sonnant nous rappelle  
 Combien tous nos rêves sont courts ;  
 Et je m'écrie avec ma belle :  
 Vieillard, épargnez nos amours !

---

**LA FARIDONDAINE,**  
 OU  
**LA CONSPIRATION DES CHANSONS.**

INSTRUCTION

AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE

CONCERNANT

LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES.

AVRIL 1820.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Écoute, mouchard, mon ami,  
 Je suis ton capitaine :  
 Sois gai pour tromper l'ennemi,  
 Et chante à perdre haleine.  
 Tu sais que monseigneur Anglès \*,  
 La faridondaine,  
 A peur des couplets :  
 Apprends qu'on en fait contre lui,  
 Biribi,  
 Sur la façon de barbari,  
 Mon ami.

\* Alors préfet de police, auteur de l'ordonnance contre les sociétés chantantes dites *Goguettes*.

Des goguettes, à peu de frais,  
 On échauffe la veine;  
 Aux Apollons des cabarets  
 Paie un broc de Surène.  
 Un aveugle y chante en faussant  
 La faridondaine,  
 D'un ton menaçant.  
 On néglige l'air de Henri,  
 Biribi,  
 Pour la façon de barbari,  
 Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :  
 La cour le trouve obscène.  
 Dénonce aussi *Malbrouck est mort* :  
 A *Sa Grâce* \* il fait peine.  
 Surtout transforme avec éclat  
 La faridondaine  
 En crime d'état.  
 Donnons des juges sans juri,  
 Biribi,  
 A la façon de barbari,  
 Mon ami.

*Biribi* veut dire en latin  
 L'homme de Sainte-Hélène.  
*Barbari*, c'est, j'en suis certain,  
 Un peuple qu'on enchaîne.  
*Mon ami*, ce n'est pas le roi;

\* *Sa Grâce* lord Wellington.

Et *faridondaine*

Attaque la foi.

Que dirait de mieux Marchangy,

Biribi,

Sur la façon de barbari,

Mon ami?

Du préfet ce sont les leçons :

Tu les suivras sans peine.

Si l'on ne prend garde aux chansons,

L'anarchie est certaine.

Que le trône soit préservé

De *faridondaine*

Par le *God save*.

Substituons l'*O filii*,

Biribi,

A la façon de barbari,

Mon ami.

## MA LAMPE.

CHANSON

ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.

AIR :

Veille encore, ô lampe fidèle

Que trop peu d'huile vient nourrir!

Sur les accents d'une immortelle

Laisse mes regards s'attendrir.

De l'amour que sa lyre implore,  
Tu le sais, j'ai subi la loi.  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,  
Plein d'un bonheur de peu d'instant ;  
Il rend à mon lit solitaire  
Tous les songes de mon printemps.  
Les dieux qu'au bel âge on adore  
Voudraient-ils revoler vers moi ?  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale,  
Elle eût, en proie à deux penchants,  
Des Amours ardente rivale,  
Aux Grâces consacré ses chants,  
Parny, près d'une Éléonore,  
Ne l'aurait pu voir sans effroi.  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes  
Son noble cœur de gloire épris !  
De n'être pour rien dans ses larmes  
L'Amour alors parut surpris.  
Jamais au pays qu'elle honore  
Sa lyre n'a manqué de foi.  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage  
 Des lauriers du Pinde avilis ;  
 Mais de leur gloire sois l'image,  
 Toi, ma lampe, toi qui pâlis.  
 A ton déclin je vois l'aurore  
 Triompher de l'ombre et de toi ;  
 Tu meurs, et je relis encore  
 Les vers charmants de Dufresnoy.

---

## LE BON DIEU.

*AIR : Tout le long de la rivière.*

Un jour, le bon Dieu s'éveillant  
 Fut pour nous assez bienveillant ;  
 Il met le nez à la fenêtre :  
 « Leur planète a péri peut-être. »  
 Dieu dit, et l'aperçoit bien loin  
 Qui tourne dans un petit coin.  
 Si je conçois comment on s'y comporte,  
 Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,  
 Mortels, que j'ai faits si petits,  
 Dit le bon Dieu d'un air paterne ;  
 On prétend que je vous gouverne,



Mais vous devez voir, Dieu merci,  
 Que j'ai des ministres aussi.  
 Si je n'en mets deux ou trois à la porte,  
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain  
 Donné des filles et du vin?  
 A ma barbe, quoi! des pygmées  
 M'appelant le Dieu des armées,  
 Osent, en invoquant mon nom,  
 Vous tirer des coups de canon!  
 Si j'ai jamais conduit une cohorte,  
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés  
 Sur des trônes à clous dorés?  
 Le front huilé, l'humeur altière,  
 Ces chefs de votre fourmilière  
 Disent que j'ai béni leurs droits,  
 Et que par ma grâce ils sont rois.  
 Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,  
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs  
 Dont mon nez craint les encensoirs.  
 Ils font de la vie un carême,  
 En mon nom lancent l'anathème,

Dans des sermons fort beaux, ma foi,  
 Mais qui sont de l'hébreu pour moi.  
 Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,  
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus :  
 Les bons cœurs seront mes élus.  
 Sans que pour cela je vous noie,  
 Faites l'amour, vivez en joie;  
 Narguez vos grands et vos cafards.  
 Adieu, car je crains les mouchards.  
 A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,  
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

---

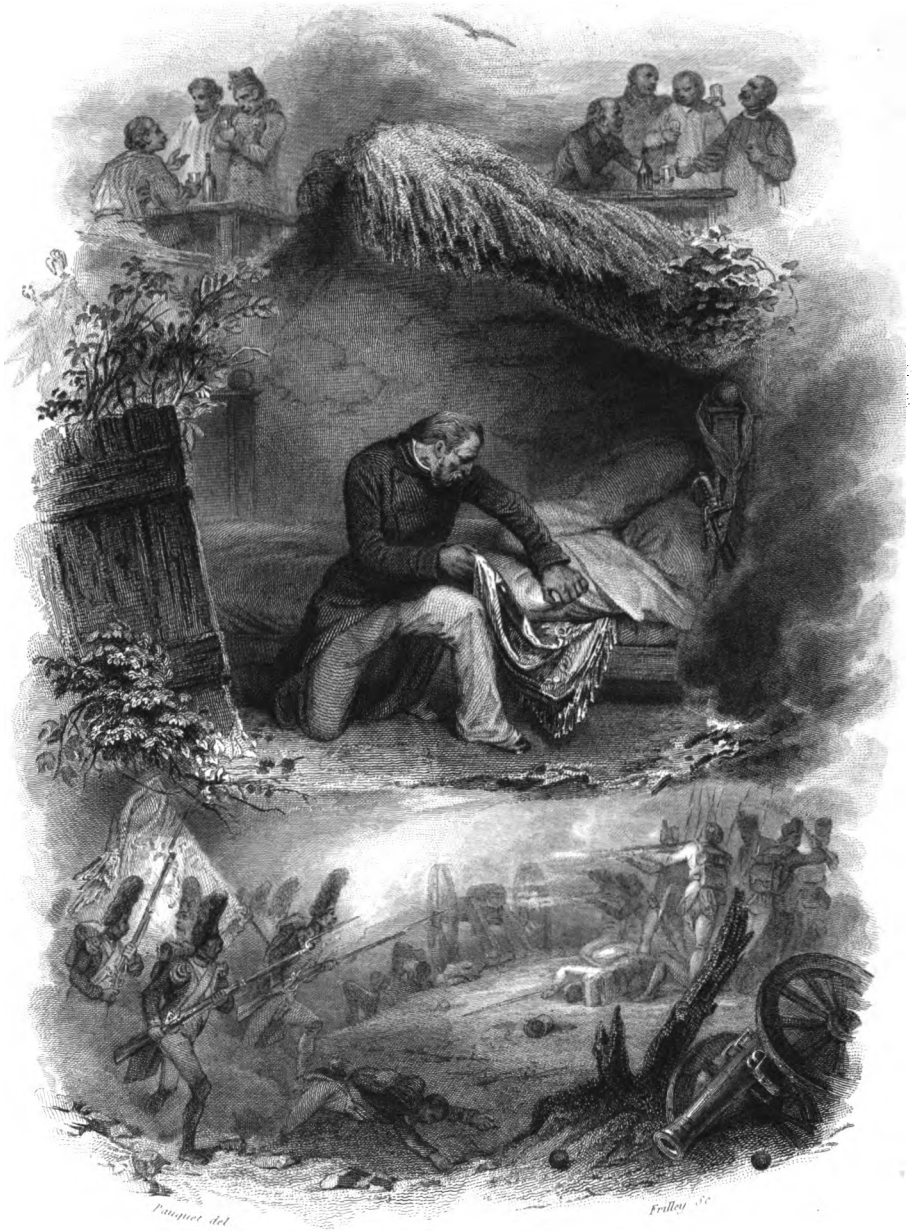
## LE VIEUX DRAPEAU.

1820.

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

De mes vieux compagnons de gloire  
 Je viens de me voir entouré;  
 Nos souvenirs m'ont enivré,  
 Le vin m'a rendu la mémoire.  
 Fier de mes exploits et des leurs,  
 J'ai mon drapeau dans ma chaumière.  
 Quand secourrai-je la poussière  
 Qui ternit ses nobles couleurs?





## LE VIEUX DRAPEAU

Ferroux Editeur





Il est caché sous l'humble paille  
Où je dors pauvre et mutilé,  
Lui qui, sûr de vaincre, a volé  
Vingt ans de bataille en bataille!  
Chargé de lauriers et de fleurs,  
Il brilla sur l'Europe entière.  
Quand secourrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France  
Tout le sang qu'il nous a coûté.  
Sur le sein de la Liberté  
Nos fils jouaient avec sa lance.  
Qu'il prouve encore aux oppresseurs  
Combien la gloire est roturière.  
Quand secourrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre,  
Fatigué de lointains exploits.  
Rendons-lui le coq des Gaulois;  
Il sut aussi lancer la foudre.  
La France, oubliant ses douleurs,  
Le rebénira, libre et fière.  
Quand secourrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la Victoire,  
Des lois il deviendra l'appui.  
Chaque soldat fut, grâce à lui,  
Citoyen aux bords de la Loire.

Seul il peut voiler nos malheurs ;  
 Déployons-le sur la frontière.  
 Quand secourrai-je la poussière  
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là près de mes armes ;  
 Un instant osons l'entrevoir.  
 Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !  
 C'est à toi d'essuyer mes larmes.  
 D'un guerrier qui verse des pleurs  
 Le ciel entendra la prière :  
 Oui, je secourrai la poussière  
 Qui ternit tes nobles couleurs.

LA

## MARQUISE DE PRETINTAILLE.

AIR : *J' veux être un chien, etc.*

Marquise à trente quartiers pleins,  
 J'ai pris mes droits sur les vilains :  
 En amour j'aime la canaille.  
 D'un ton fier je leur dis : Venez.  
 Mais sous mes rideaux blasonnés,  
     Vils roturiers,  
     Respectez les quartiers  
 De la marquise de Pretintaille.



Sacrifierais-je à mes attraits  
Des gentilshommes damerets  
Qui n'ont ni carrure ni taille?  
Non, mais j'accable cent gredins  
De mes feux et de mes dédains.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquants,  
Bien qu'après coup tous ces croquants  
Osent me traiter d'antiquaille :  
Je ne suis aux yeux des malins  
Qu'une savonnette à vilains.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté :  
Mais il parle d'égalité ;  
De mes parchemins il se raille.  
Paix ! lui dis-je, et traite un peu mieux  
Ce que je tiens de mes aïeux.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Arrive, après, mon confesseur :  
Du parti sacré défenseur,  
Il serre de près son ouaille.  
Avec moi son front virginal

Vise au chapeau de cardinal.  
Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :  
Pour l'amour et la liberté  
Il était plus chaud qu'une caille.  
L'aveu que ma bouche octroya  
Mit les droits de l'homme à quia.  
Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,  
Dont la Charte a comblé les vœux,  
Dénigrait la glèbe et la taille;  
Mais je lui fis voir à loisir  
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.  
Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

J'oubliais certain grand coquin,  
Pauvre officier républicain,  
Brave au lit comme à la mitraille :  
J'ai vengé sur ce possédé  
Charette, Cobourg et Condé.  
Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mes privilèges s'éteindraient  
 Si nos étrangers ne rentraient;  
 A ma note aussi je travaille \*.  
 En attendant forçons le roi  
 De solder les Suisses pour moi.  
 Vils roturiers,  
 Respectez les quartiers  
 De la marquise de Pretintaille.

## LE TREMBLEUR,

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE),

EX-PRÉSIDENT A LA COUR ROYALE DE ROUEN.

CHANSON

FAITE ET CHANTÉE A ROUEN QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Dupont, que vient-on de m'apprendre,  
 Quoi! l'on tourmente vos amis!  
 J'ai des précautions à prendre;  
 Vous le savez, je suis commis \*\*. (bis.)  
 Dès qu'une amitié m'embarrasse,  
 Soudain les nœuds en sont rompus. (bis.)

\* Allusion à la fameuse *note secrète*, ouvrage d'un comité ultra-congréganiste, qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte-Alliance.

\*\* A cette époque, l'auteur avait encore l'emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université.

Bien mieux que vous je sais garder ma place\*.  
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage;  
 Moi, du pouvoir je crains les coups.  
 En vain la France rend hommage  
 A la vertu qui brille en vous;  
 A peine j'ose vous promettre  
 De vous rendre encor vos saluts :  
 Votre vertu pourrait me compromettre.  
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Chez nous le courage importune,  
 Et votre sage et noble voix  
 A fait trembler à la tribune  
 Ceux qui méconnaissent nos droits.  
 De vos discours on tient registre;  
 Peut-être aussi les ai-je lus.  
 Mais les talents ne font pas un ministre.  
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique,  
 Admiré de tous les Français,  
 Le front ceint du rameau civique,  
 Sous le chaume vivez en paix.

\* M. Pasquier, garde des sceaux, avait destitué M. Dupont de la présidence de la cour de Rouen.

A votre renom j'ai beau croire,  
 Je pense comme nos ventrus :  
 On ne vit pas de pain sec et de gloire.  
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui, je vous fuis sans autre forme,  
 Vous que longtemps mon cœur aimait.  
 Je ne veux pas qu'on me réforme  
 Comme Pasquier vous réforma. (*bis.*)  
 Adieu donc, honneur de la France!  
 Du préfet je crains les argus. (*bis.*)  
 Avec Lisot \* je ferai connaissance.  
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

## MA CONTEMPORAINE.

### COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME M \*\*\*.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Vous vous vantiez d'avoir mon âge :  
 Sachez que l'Amour n'en croit rien.  
 Jadis les Parques ont, je gage,  
 Mêlé votre fil et le mien.

\* Député ministériel opposé à M. Dupont, dans le département de l'Eure.

Au hasard alors ces matrones  
 Faisant deux lots de notre temps,  
 J'eus les hivers et les automnes,  
 Vous les étés et les printemps.

## LA MORT DU ROI CHRISTOPHE,

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI

AUX TROIS GRANDS ALLIÉS.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : *La Catacoua.*

Christophe est mort, et du royaume  
 La noblesse a recours à vous.  
 François, Alexandre, Guillaume,  
 Prenez aussi pitié de nous.  
 Ce n'est point pays limitrophe,  
 Mais le mal fait tant de progrès!  
     Vite un congrès\*!  
     Deux, trois congrès!  
     Quatre congrès!  
     Cinq congrès! dix congrès!  
 Princes, vengez ce bon Christophe,  
 Roi digne de tous vos regrets.

\* On sait combien de congrès avaient déjà été tenus par les souverains et leurs ministres.

Il tombe après avoir fait rage  
 Contre les peuples maladroits  
 Qui, du trône écartant l'orage,  
 Pour l'affermir bornent ses droits.  
 A réfuter maint philosophe  
 Ses canons étaient toujours prêts.

Vite un congrès!

Deux, trois congrès!

Quatre congrès!

Cinq congrès! dix congrès!

Princes, vengez ce bon Christophe,  
 Roi digne de tous vos regrets.

Malgré la trinité royale,  
 Malgré la sainte Trinité \*,  
 Notre nation déloyale  
 A proclamé sa liberté.  
 Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe,  
 Lui qui dicte tous vos décrets!

Vite un congrès!

Deux, trois congrès!

Quatre congrès!

Cinq congrès! dix congrès!

Princes, vengez ce bon Christophe,  
 Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne :  
 Votre maître y perdit ses pas.

\* Dans les actes de la Sainte-Alliance, présidée par le mystique Alexandre, la Trinité et le Saint-Esprit étaient toujours invoqués.

Naple est un pays de Cocagne ;  
Mais des volcans n'approchez pas \*.  
Vous taillerez en pleine étoffe ;  
Venez chez nous par un vent frais.

Vite un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

Dons Quichottes de l'arbitraire,  
Allons, morbleu, de la valeur !  
Ce monarque était votre frère ;  
Les rois sont de même couleur.  
Exploiter une catastrophe  
S'accorde avec vos plans secrets.

Vite un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

\* L'Espagne et Naples étaient alors en révolution.



---

**LA FORTUNE.***AIR de la Sabotière.*

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,  
De joie enivrent ma chambrette.  
Nous n'attendons plus que Lisette :  
Fortune, passe ton chemin.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,  
Son or chez nous ferait merveilles.  
Mais nous avons là vingt bouteilles,  
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,  
 Manteaux d'une richesse extrême.  
 Eh! que nous fait la pourpre même?  
 Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
 Pan! pan! qui frappe en bas?  
 Pan! pan! c'est la Fortune :  
 Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,  
 Parle de gloire et de génie.  
 Hélas! grâce à la calomnie,  
 Nous ne croyons plus aux lauriers.

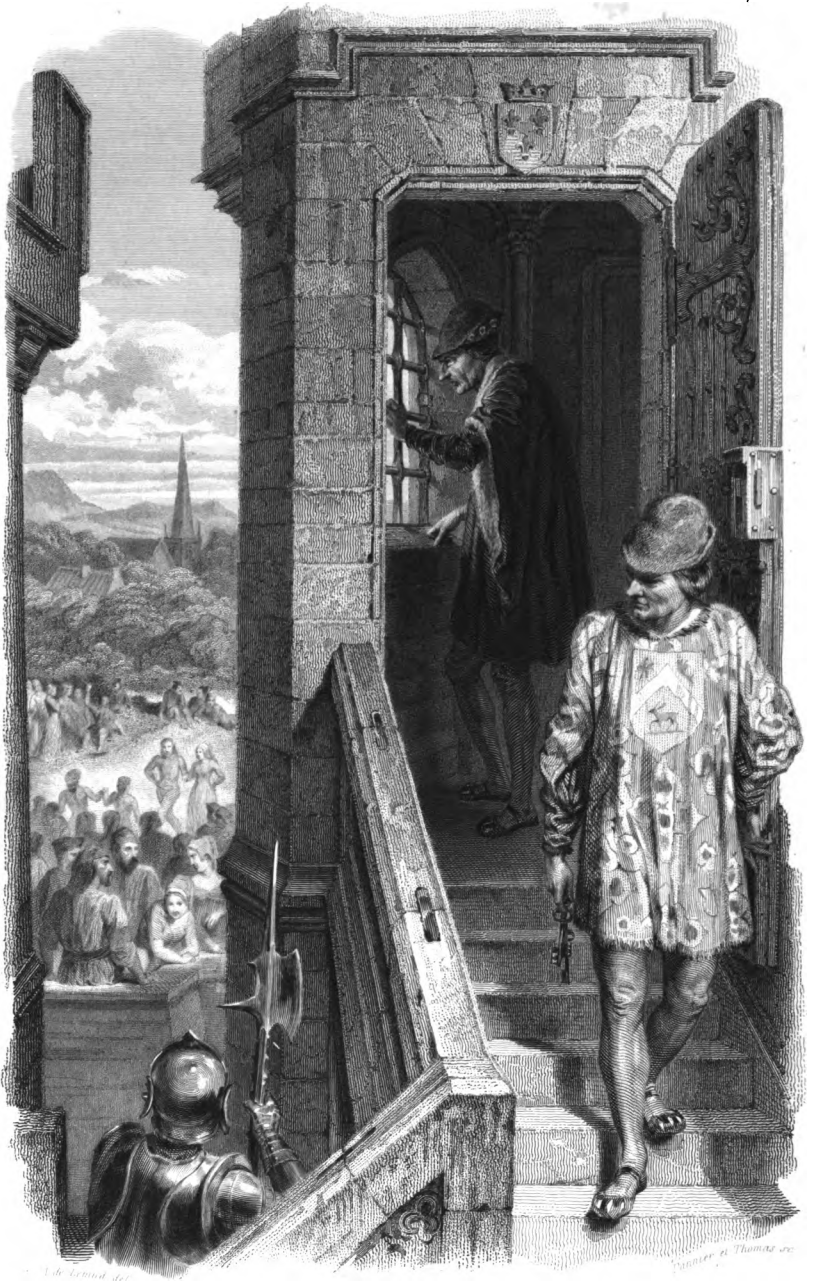
Pan! pan! est-ce ma brune,  
 Pan! pan! qui frappe en bas?  
 Pan! pan! c'est la Fortune :  
 Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons  
 Aux cieux être lancés par elle :  
 Sans même essayer la nacelle,  
 Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
 Pan! pan! qui frappe en bas!  
 Pan! pan! c'est la Fortune :  
 Pan! pan! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés  
 Implorent ses faveurs traîtresses :





LOUIS XI

1461-1483

Digitized by Google

Digitized by Google





Ah! chers amis, par nos maîtresses  
Nous serons plus gaîment trompés.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

---

## LOUIS XI\*.

AIR : *Sans un p'tit brin d'amour.*

Ou AIR nouveau de M. Amédée de BEAUPLAN.

Heureux villageois, dansons :  
Sautez, fillettes  
Et garçons!  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons!

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,  
Louis, dont nous parlons tout bas,  
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,  
S'il peut sourire à nos ébats.

\* On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Heureux villageois, dansons :  
Sautez, fillettes  
Et garçons!  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons!

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,  
Louis se retient prisonnier :  
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;  
Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :  
Sautez, fillettes  
Et garçons!  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons!

Voyez d'ici briller cent hallebardes  
Aux feux d'un soleil pur et doux.  
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,  
Qui se mêle au bruit des verrous?

Heureux villageois, dansons :  
Sautez, fillettes  
Et garçons!  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons!



Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume  
 Ce roi peut envier la paix.  
 Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,  
 A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, dansons :  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons!  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons!

Dans nos hameaux quelle image brillante  
 Nous nous faisons d'un souverain!  
 Quoi! pour le sceptre une main défaillante!  
 Pour la couronne un front chagrin!

Heureux villageois, dansons :  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons!  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons!

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :  
 L'horloge a causé son effroi.  
 Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne  
 Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :  
 Sautez, fillettes

Et garçons!  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons!

Mais notre joie, hélas! le désespère;  
Il fuit avec son favori.  
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père  
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :  
Sautez, fillettes  
Et garçons!  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons!

---

## LES ADIEUX A LA GLOIRE.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : *Je commence à m'apercevoir, etc.* (d'ALEXIS).

Chantons le vin et la beauté :  
Tout le reste est folie.  
Voyez comme on oublie  
Les hymnes de la liberté.  
Un peuple brave  
Retombe esclave :

Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.  
 La France, qui souffre en repos,  
 Ne veut plus que mal à propos  
 J'ose en trompette ériger mes pipeaux.  
 Adieu donc, pauvre Gloire!  
 Déshéritons l'histoire.  
 Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi! d'indignes enfants de Mars \*  
 Briguaient une livrée,  
 Quand ma muse explorée  
 Recrutait pour leurs étendards!  
 Ah! s'il m'arrive  
 Beauté naïve,  
 Sous ses baisers ma voix sera captive;  
 Ou flattons si bien, que pour moi  
 On exhume aussi quelque emploi.  
 Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.  
 Adieu donc, pauvre Gloire!  
 Déshéritons l'histoire.  
 Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis  
 Chaque juge est complice,  
 Et la main de Justice  
 De soufflets accable Thémis.  
 Plus de satire!  
 N'osant médire,

\* Plusieurs généraux de l'ancienne armée sollicitaient et obtenaient des emplois dans la maison du roi.

J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.  
 J'ai trop bravé nos tribunaux ;  
 Dans leurs dédales infernaux  
 J'entends Cerbère et ne vois point Minos.  
 Adieu donc, pauvre Gloire!  
 Déshéritons l'histoire.  
 Venez! Amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés  
 La faiblesse est connue :  
 Gulliver éternue,  
 Et tous les nains sont foudroyés.  
 Mais quelle image!  
 Non, plus d'orage ;  
 De nos plaisirs redoutons le naufrage.  
 Opprimés, gémissiez plus bas.  
 Que nous fait, dans un gai repas,  
 Que l'univers souffre ou ne souffre pas?  
 Adieu donc, pauvre Gloire!  
 Déshéritons l'histoire.  
 Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté  
 Les rêves sont pénibles :  
 Devenons insensibles  
 Pour conserver notre gaité.  
 Quand tout succombe,  
 Faible colombe,  
 Ma muse aussi sur des roses retombe.  
 Lasse d'imiter l'aigle altier,

Elle reprend son doux métier :  
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.  
Adieu donc, pauvre Gloire!  
Déshéritons l'histoire.  
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

---

## LES DEUX COUSINS,

OU

LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.

1824.

AIR : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Salut! petit cousin germain \* ;  
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.  
La Fortune te tend la main ;  
Ta naissance l'a fait sourire.  
Mon premier jour aussi fut beau ;  
Point de Français qui n'en convienne.  
Les rois m'adoraient au berceau ;  
Et cependant je suis à Vienne! (*bis.*)

Je fus bercé par tes faiseurs  
De vers, de chansons, de poèmes;

\* Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux.

Ils sont, comme les confiseurs,  
Partisans de tous les baptêmes.  
Les eaux d'un fleuve bien mondain  
Vont laver ton âme chrétienne :  
On m'offrit de l'eau du Jourdain ;  
Et cependant je suis à Vienne!

Ces juges, ces pairs avilis,  
Qui te prédisent des merveilles,  
De mon temps juraient que les lis  
Seraient le butin des abeilles.  
Parmi les nobles détracteurs  
De toute vertu plébéienne,  
Ma nourrice avait des flatteurs ;  
Et cependant je suis à Vienne!

Sur des lauriers je me couchais ;  
La pourpre seule t'environne.  
Des sceptres étaient mes hochets ;  
Mon bourlet fut une couronne.  
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas  
Même au Saint-Père ôtait la sienne.  
Mais j'avais pour moi nos prélats ;  
Et cependant je suis à Vienne!

Quant aux maréchaux, je crois peu  
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée ;  
Ils préfèrent au cordon bleu,  
De l'honneur l'étoile sacrée.  
Mon père à leur beau dévouement  
Livra sa fortune et la mienne.





## LES VENDANGES

Perrotin Editeur

Imp. par Charbonnet aux 22







Ils auront tenu leur serment ;  
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,  
Si je végète sans puissance,  
Confonds ces courtisans maudits,  
En leur rappelant ma naissance.  
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour :  
» De mon cousin qu'il vous souvienne.  
» Vous lui promettiez votre amour ;  
» Et cependant il est à Vienne ! » (*bis.*)

---

## LES VENDANGES.

AIR : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

L'aurore annonce un jour serein ;  
Vite à l'ouvrage !  
Et reprenons courage.  
Fillettes, flûte et tambourin,  
Mettez les vendangeurs en train.  
Du vin qu'a fait tourner l'orage,  
Un vin nouveau bientôt consolera.  
Amis, chez nous la gaité renaîtra. } *bis.*  
Ah! ah! la gaité renaîtra.

Notre maire tourne à tout vent ;  
D'écharpe il change,

Et de tout vin s'arrange.  
 Mais, puisque ainsi ce bon vivant,  
 De couleur changea si souvent,  
 Qu'avec son écharpe il vendange,  
 Et de vin doux on la barbouillera.  
 Amis, chez nous la gaité renaitra.  
 Ah! ah! la gaité renaitra.

Le juge qui, de vingt façons,  
 En robe noire  
 Explique son grimoire,  
 Condamne jusqu'à nos chansons.  
 Mais, grâce au vin que nous pressons,  
 Que lui-même il chante après boire,  
 La liberté, la gloire, *et cætera*.  
 Amis, chez nous la gaité renaitra.  
 Ah! ah! la gaité renaitra.

Si le curé, peu tolérant,  
 Gronde sans cesse,  
 Et veut qu'on se confesse,  
 Son gros nez rouge nous apprend  
 L'intérêt qu'à nos vins il prend.  
 Pour en boire ailleurs qu'à la messe,  
 Sur chaque mort qu'il dise un *Libera*.  
 Amis, chez nous la gaité renaitra.  
 Ah! ah! la gaité renaitra.

Que du châtelain en souci  
 L'orgueil insigne  
 Au bonheur se résigne;





# L'ORAGE

De nouv. Edition

Baron de ...  
Comte de ...  
Marquis de ...  
Duc de ...  
Prince de ...

Princess of ...  
Countess of ...  
Marchioness of ...  
Duchess of ...  
Princess of ...  
Marquise of ...  
Comtesse de ...

INDEX

General ...  
Volume ...  
Chapter ...  
Section ...  
Page ...  
Appendix ...  
Footnote ...





Il verra les titres qu'ici  
 Noé nous a transmis aussi.  
 Ils sont sur des feuilles de vigne ;  
 Aux parchemins il les préférera.  
 Amis, chez nous la gaité renâtra.  
 Ah! ah! la gaité renâtra.

Beau pays, fertile et guerrier,  
 A la souffrance  
 Oppose l'espérance.  
 Au pampre tu peux marier  
 Olive, épi, rose et laurier.  
 Vendangeons, et vive la France!  
 Le monde un jour avec nous trinquera.  
 Amis, chez nous la gaité renâtra. }  
 Ah! ah! la gaité renâtra. } *bis.*

## L'ORAGE.

AIR : *C'est l'amour, l'amour.*

Chers enfants, dansez, dansez!  
 Votre âge  
 Échappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaîment bercés,  
 Dansez, chantez, dansez!  
 A l'ombre de vertes charmilles,  
 Fuyant l'école et les leçons,

Petits garçons, petites filles,  
Vous voulez danser aux chansons.  
En vain ce pauvre monde  
Craint de nouveaux malheurs ;  
En vain la foudre gronde,  
Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez !  
Votre âge  
Échappe à l'orage :  
Par l'espoir gaîment bercés,  
Dansez, chantez, dansez !

L'éclair sillonne le nuage,  
Mais il n'a point frappé vos yeux.  
L'oiseau se tait dans le feuillage ;  
Rien n'interrompt vos chants joyeux.  
J'en crois votre allégresse ;  
Oui, bientôt d'un ciel pur  
Vos yeux, brillants d'ivresse,  
Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez !  
Votre âge  
Échappe à l'orage :  
Par l'espoir gaîment bercés,  
Dansez, chantez, dansez !

Vos pères ont eu bien des peines ;  
Comme eux ne soyez point trahis.

D'une main ils brisaient leurs chaînes,  
De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire  
Tombés sans déshonneur,  
Ils vous lèguent la gloire :  
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge  
Échappe à l'orage;  
Par l'espoir gaîment bercés,  
Dansez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares,  
Hélas! vos yeux se sont ouverts.  
C'était le clairon des Barbares  
Qui vous annonçait nos revers.

Dans le fracas des armes,  
Sous nos toits en débris,  
Vous mêliez à nos larmes  
Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge  
Échappe à l'orage :  
Par l'espoir gaîment bercés,  
Dansez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes  
Où notre courage expira :

C'est en éclatant sur nos têtes  
Que la foudre nous éclaira.  
Si le Dieu qui vous aime  
Crut devoir nous punir,  
Pour vous sa main ressème  
Les champs de l'avenir.

Chers enfants, dansez, dansez!  
Votre âge  
Échappe à l'orage :  
Par l'espoir gaîment bercés,  
Dansez, chantez, dansez!

Enfants, l'orage, qui redouble,  
Du Sort présage le courroux.  
Le Sort ne vous cause aucun trouble,  
Mais à mon âge on craint ses coups.  
S'il faut que je succombe  
En chantant nos malheurs,  
Déposez sur ma tombe  
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez!  
Votre âge  
Échappe à l'orage :  
Par l'espoir gaîment bercés,  
Dansez, chantez, dansez!





LE CINQ MAI

Parrotin, Editeur.

*Imp. rue Mandrin n. 15.*







## LE CINQ MAI.

1821.

*AIR : Muse des bois et des accords champêtres.*

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire \*,  
Aux bords lointains où tristement j'étais.  
Humble débris d'un héroïque empire,  
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.  
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,  
Sous le soleil je vogue plus joyeux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France :  
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !  
Et voilà donc où languit le héros !  
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;  
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.  
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :  
Le temps n'est plus des trépas glorieux !  
Pauvre soldat, je reverrai la France :  
La main d'un fils me fermera les yeux.

\* Des peuples de l'Europe, les Espagnols étaient ceux qui avaient les plus justes plaintes à former contre Napoléon. En plaçant son soldat sur un vaisseau de cette nation, l'auteur eut la pensée de faire voir à quel point les malheurs du grand homme avaient réconcilié tous les peuples avec sa gloire.

Peut-être il dort ce boulet invincible  
 Qui fracassa vingt trônes à la fois.  
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,  
 Aller mourir sur la tête des rois?  
 Ah! ce rocher repousse l'espérance :  
 L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre :  
 Elle était lasse; il ne l'attendit pas.  
 Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.  
 Mais quels serpents enveloppent ses pas!  
 De tout laurier un poison est l'essence \*;  
 La mort couronne un front victorieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,  
 « Serait-ce lui? disent les potentats :  
 » Vient-il encor redemander le monde?  
 » Armons soudain deux millions de soldats. »  
 Et lui, peut-être accablé de souffrance,  
 A la patrie adresse ses adieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

\* On extrait de plusieurs espèces de lauriers un poison des plus actifs.

Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon, beaucoup de personnes, même fort éclairées, crurent qu'il avait péri empoisonné.

Grand de génie et grand de caractère,  
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?  
 Bien au-dessus des trônes de la terre  
 Il apparaît brillant sur cet écueil.  
 Sa gloire est là comme le phare immense  
 D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?  
 Un drapeau noir! ah, grand Dieu, je frémis!  
 Quoi! lui mourir! ô gloire! quel veuvage!  
 Autour de moi pleurent ses ennemis.  
 Loin de ce roc nous fuyons en silence;  
 L'astre du jour abandonne les cieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

## COMPLAINTÉ

SUR

## LA MORT DE TRESTAILLON \* ,

EN STYLE DU GENRE.

*AIR de toutes les complaintes.*

Venez tous, bons catholiques,  
 Jésuites, grands et petits,

\* Les chansons de *Trestailon*, de *Nabuchodonosor*, de *la Messe du Saint-Esprit*, de *la Garde nationale* et du *Nouvel ordre du jour*, n'ont jamais paru

Et vous, nouveaux convertis,  
 Vous, nos meilleures pratiques,  
 Venez dire un *in pace*  
 Pour un héros trépassé.

Bénéissons tous la mémoire  
 De monsieur de Trestaillon.  
 De la Restauration  
 Lui seul ayant fait la gloire,  
 Sa mort, vrai malheur public,  
 Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nîmes  
 Pour sa douce piété,  
 D'assassin il fut traité  
 Par de brutales victimes,  
 Quand son bras sur tel ou tel  
 Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogome,  
 Ou surpris en mauvais lieu,  
 Pour rester pur devant Dieu,  
 Tous les huit jours, ce digne homme,  
 Communiait saintement  
 Soit à jeun, soit autrement.

dans les recueils publiés par M. BÉRANGER, aux époques qui correspondent à leur date. Habitué dès lors sans doute à traiter la politique sur un ton plus élevé, il n'a regardé ces productions que comme un tribut fugitif payé à la circonstance. Mais ces chansons ayant fait rechercher les contrefaçons, si multipliées en France et à l'étranger, l'éditeur actuel s'est vu dans l'obligation, malgré le désir qu'il a de complaire à l'auteur, de faire entrer dans cette édition, et ces cinq chansons et celles des *Papes*, qui, lorsqu'elles ont été répan- dues, avaient aussi un but politique. *(Note de l'Éditeur.)*

Fort de sa cocarde blanche,  
A tuer des protestants  
Il consacrait tout son temps,  
Sans excepter le dimanche;  
Car il s'était procuré  
Des dispenses du curé.

Miracle! en vain il s'amuse  
A massacrer en plein jour;  
Traduit devant une cour,  
Aucun témoin ne l'accuse.  
Les juges au prévenu  
Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme  
Qui lui venait de bien haut,  
Il buvait frais au temps chaud,  
Vivant en bon gentilhomme,  
Et chacun avait grand soin  
De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte;  
Elle vient nous le ravir,  
Quand il pouvait nous servir  
Contre tous ceux qu'on suspecte;  
Il meurt en disant : Corbleu!  
J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière;  
Nos magistrats sont en deuil;

Le clergé, la larme à l'œil,  
 Marche avec croix et bannière.  
 Ainsi l'on ne dira pas  
 Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au Saint-Père  
 Pour qu'il soit canonisé.  
 Quoique ce soit bien usé,  
 Dans peu l'on verra, j'espère,  
 Nos loups, chassant les brebis,  
 Lui dire : *Ora pro nobis!*

En attendant ses reliques  
 Qu'à Mont-Rouge on bénira,  
 Ses exploits on donnera  
 En exemple aux catholiques,  
 Afin que sans examen  
 Chacun d'eux l'imité. *Amen.*

## NABUCHODONOSOR.

1821.

AIR de Calpigi.

Puiser dans la Bible est de mode :  
 Prenons-y le sujet d'une ode.  
 Je chante un roi devenu bœuf;  
 Aux anciens le trait parut neuf. (*bis.*)

Surtout la cour en fut aux anges ;  
Et les brocanteurs de louanges  
Répétaient sur les harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi beugle, eh ! vivent les cornes !  
Sire, quittez ces regards mornes,  
Lui disaient les amis du lieu ;  
En Égypte vous seriez Dieu.  
Pour fouler aux pieds le vulgaire,  
Homme ou bœuf, il n'importe guère.  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi se fit à son étable ;  
A sa manière il tenait table,  
Et crut régner en buvant frais.  
Les sots lui prêtaient d'heureux traits.  
On lit dans une dédicace,  
Qu'en latin il citait Horace.  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Un journal écrit par des cuistres  
Annonce qu'avec ses ministres  
Tel jour le prince a travaillé  
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.  
La cour s'écrie : O temps prospère !  
Ce n'est point un roi, c'est un père.  
Répétons sur nos harpes d'or :  
Gloire à Nabuchodonosor !

Il hume tout l'encens des mages,  
 Mais paie un peu cher leurs hommages :  
 Prêtres et grands veulent d'un coup  
 Rendre au peuple bât et licou.  
 Même, si l'histoire en est crue,  
 Le roi s'attelle à leur charrue.  
 Répétons sur nos harpes d'or :  
 Gloire à Nabuchodonosor !

Le peuple indigné prend un maître  
 D'autre espèce, pire peut-être.  
 Vite les courtisans ingrats  
 Du roi déchu font un bœuf gras ;  
 Et sans remords le clergé même  
 S'en régale tout le carême.  
 Répétons sur nos harpes d'or :  
 Gloire à Nabuchodonosor !

Bardes que la cassette inspire,  
 Tragiques à mourir de rire,  
 Traitez mon sujet, il plaira ;  
 La censure le permettra. (*bis.*)  
 Oui, parfumeurs de la couronne,  
 La Bible à quelque chose est bonne.  
 Répétons sur nos harpes d'or :  
 Gloire à Nabuchodonosor !



---

**LA MESSE DU SAINT-ESPRIT,**

POUR

**L'OUVERTURE DES CHAMBRES.**

1824.

*AIR de la Codaqui.*

Hier monseigneur, le front ceint  
De sa mitre épiscopale,  
En ces mots à l'Esprit-Saint  
Parlait dans la cathédrale :

« Tant de bons nobles devenus  
» Députés du peuple, au peuple inconnus,  
» Dans notre Chambre septennale,  
» N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.  
» Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.  
» — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Qu'est ceci? » dit d'un ton dur  
Une excellence bretonne.  
« Pour ses papiers, à coup sûr,  
» Le tourniquet le chiffonne \*.  
» Parlons-lui, quoique en vérité  
» L'Esprit soit de trop dans la Trinité :

\* On se rappelle l'action du tourniquet Saint-Jean sur les élections de Paris.

- » Viens voir à quoi la Charte est bonne.
- » De ce lourd carrosse on fait un *encas*.
- » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
- » — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un financier vient : « Sandis !

- » Dit-il, nous prends-tu pour d'autres?
- » Pour gagner le paradis,
- » J'ai doré mes patenôtres.
- » Tremble de perdre ton emploi :
- » J'ai séduit des gens plus huppés que toi,
- » J'ouvre un emprunt : Viens, sois des nôtres ;
- » De notre embonpoint nos amis sont gras.
- » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
- » — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un magistrat crie aussi :

- « Oses-tu te faire attendre?
- » Ma Thémis a, Dieu merci,
- » De bons jurés à revendre.
- » Chaque juge est un homme à moi,
- » Qui jette en passant sa carte chez toi.
- » Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
- » La main de Justice au bout de mon bras.
- » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
- » — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« S'il persiste, il faudra bien,

- » Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
- » D'ailleurs, la cour, pour soutien,
- » Préfère en tout saint Ignace.

- » Mont-Rouge a miné tout Paris ;  
 » La Sorbonne aussi sort de ses débris.  
 » La jeunesse est dans notre nasse ;  
 » Et les hausse-cols font place aux rabats.  
 » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.  
 » — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

- « Mais voudrais-tu t'expliquer ?  
 » — Oui, bateleurs en goguettes,  
 » Je vous ai vus fabriquer  
 » Vos quatre cents marionnettes.  
 » Quoi ! vous osez tout pervertir,  
 » Corrompre, effrayer, filouter, mentir !  
 » Et dans vos discours à roulettes...  
 » — Paix, dit l'archevêque, ou crains nos prélats.  
 » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.  
 » — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »
- 

## LA GARDE NATIONALE.

SUR SON LICENCIEMENT PAR CHARLES X.

AIR : *Halte là.*

Pour tout Paris quel outrage !  
 Amis, nous v'là licenciés.  
 Est-ce parc' que not' courage  
 Brilla contre leurs alliés? (*bis.*)

C'est quelqu' noir projet qui perce.  
 Morbleu! pour nous prêter s'cours,  
 Il faut qu' chacun d' nous s'exerce.  
 Du mêm' pied partons toujours.  
     N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale  
 S' composait d'anciens soldats;  
 Des braves d' la gard' royale  
 Aussi faisons-nous grand cas.  
 Sans l' ministère, nul doute  
 Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour,  
 Dans not' verre, eux boir' la goutte,  
 Nous, marcher à leur tambour.  
     N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Nos voix ont paru sinistres :  
 D' nouveau pourtant il faudra  
 Crier à bas les ministres,  
 Les jésuit' et cætera.  
 Pour son argent j' crois qu' la foule  
 A bien l' droit d' former un vœu;  
 N'est-c' que quand la maison croule  
 Qu'on permet d' crier au feu?  
     N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Au lieu d' monter à la Chambre,  
 Nous aurions bien dû, je l' sens,

Des injur's de plus d'un membre  
 D'mander raison aux trois cents.  
 La Charte qu'on y tiraille  
 Est leur rempart; mais, au fond,  
 On peut franchir c'te muraille  
 Par les brèches qu'ils y font.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Au château faire l' service  
 Sans cartouch' pour se garder;  
 En voir donner à chaqu' Suisse;  
 En arrièr' ça fait r'garder.  
 Qui rétrograde se blouse;  
 Gens d' la cour, sauf vot' respect,  
 Vous risquez quatre-vingt-douze  
 Pour ravoir quatre-vingt-sept.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Puisqu' Mont-Rouge nous menace,  
 Et rêv' quelqu' Saint-Barthél'my,  
 Préparons-nous, quoi qu'on fasse,  
 A repousser l'ennemi. (*bis.*)  
 Quand vers un' perte certaine  
 L' navire est conduit foll'ment,  
 En dépit du capitaine  
 Faut sauver le bâtiment.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

## NOUVEL ORDRE DU JOUR.

1823 \*.

AIR : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Gard' à vous! demi-tour!

— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne?

— Mon p'tit, ell' ne veut plus qu'aujourd'hui

Ferdinand fass' périr au bagne

Ceux-là qui s' sont battus pour lui;

Nous allons tirer d' peine

Des moin's blancs, noirs et roux,

Dont on prendra d' la graine

Pour en r'planter chez nous.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Gard' à vous! demi-tour!

\* Cette chanson fut faite pour être répandue dans l'armée avant son entrée en campagne, lorsqu'elle campait aux Pyrénées.

— Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre?

— Mon p'tit, ça n'ira jamais bien!

V'là z'un princ' qui n' s'y connaît guère;

C'est un' poir' moll' de bon chrétien;

Bientôt l' fils d'Henri quatre

Voudra qu'un jour d'action

On n' puisse aller combattre

Sans billet d' confession.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Gard' à vous! demi-tour!

— Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l' Trapiste

Avec tous ces Chouans dégu'nillés?

— Mon p'tit, y vont grossir la liste

Des gens qu' la France a rhabillés;

Afin qu' pour leur vengeance,

Leurs frèr's soient massacrés,

Ils font un' sainte alliance

Avec nos émigrés.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :

Gard' à vous! demi-tour!

— Notre ancien, quel s'ra not' partage?

— Mon p'tit, les coups d' cann' reviendront;

Et puis, suivant le vieil usage,  
Les nobles seuls avanceront.

Oui, s'lon not' origine,  
Nous aurons pour régal,  
Nous l' bâton de discipline,  
Eux l' bâton de maréchal.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :  
Point d' victoire  
Où n'y a point d' gloire.  
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :  
Gard' à vous! demi-tour!

— Notre ancien, que d'viendra la France,  
Si je cherchons d' lointains dangers?

— Mon p'tit, profitant d' not' absence,  
On introduira l' z'étrangers.  
A la fin d' la campagne,  
Nous s'rons tout étonnés  
Qu'en enchainant l'Espagne,  
Nous nous s'rons enchainés.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :  
Point d' victoire  
Où n'y a point d' gloire.  
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :  
Gard' à vous! demi-tour!

— Notre ancien! vous que l' père aux autres  
Èt fait z'officier d'puis longtemps,  
Marquez-nous l' pas, nous s'rons des vôtres.

— Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.



Si la France en alarmes  
 Porte un trop lourd fardeau,  
 Pour essuyer ses larmes,  
 R'prenons not' vieux drapeau!

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :  
 Point d' victoire  
 Où n'y a point d' gloire.  
 Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :  
 Gard' à vous! demi-tour!

---

## DE PROFUNDIS

A L'USAGE

### DE DEUX OU TROIS MARIS.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier!*

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Ma femme

A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Qu'elle aille en paradis.

A cette âme si chère

Le paradis convient;

Car, suivant ma grand'mère,

De l'enfer on revient.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*

Ma femme

A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Qu'elle aille en paradis.

Hélas! le ciel lui-même  
 Avait tissu nos nœuds;  
 Mon bonheur fut extrême...  
 Pendant un jour ou deux.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Ma femme  
 A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Qu'elle aille en paradis.

Quoiqu'il fût impossible  
 D'avoir l'air plus malin,  
 Elle était trop sensible...  
 Si j'en crois mon voisin.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Ma femme  
 A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Quelle aille en paradis.

Non, jamais tourterelle  
 N'aima plus tendrement;  
 Comme elle était fidèle...  
 A son dernier amant!

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Ma femme  
 A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Qu'elle aille en paradis.

Dieu! faut-il lui survivre?  
 Me faut-il la pleurer?  
 Non, non, je veux la suivre...  
 Pour la voir enterrer.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Ma femme  
 A rendu l'âme.  
 Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*  
 Qu'elle aille en paradis.

---

## PRÉFACE \*.

AIR du vaudeville de Prévillo et Tacconnet.

Allez, enfants nés sous un autre règne;  
 Sous celui-ci quittez le coin du feu.  
 Adieu! partez, bien que pour vous je craigne  
 Certaines gens qui pardonnent trop peu.  
 On m'a crié : L'occasion est bonne;  
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.  
 Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes!  
 J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :  
 Car en prison le sommeil est sans charmes;  
 Près du malheur on ne dort jamais bien.

\* Cette chanson est en tête du volume publié en 1825.

J'entends encor le verrou qui résonne,  
 Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.  
 Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaité vous délaisse,  
 Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :  
 « De notre père accusant la faiblesse,  
 » Les plus joyeux sont restés au logis. »  
 Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,  
 Pincer au lit le diable et ses suppôts.  
 Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,  
 D'abeilles, non; mais de guêpes, je crois.  
 Ne soufflez mot, retenez votre haleine;  
 Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois \*!  
 Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne  
 A fait périr des bergers, des troupeaux.  
 Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,  
 S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;  
 Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure;  
 De s'en servir on peut juger prudent.  
 Non : qu'ai-je dit? Ah! la peur déraisonne;  
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.  
 Allez, enfants; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.

\* Dans plus d'un village, on croit encore que les abeilles se jettent sur ceux qui profèrent des jurons auprès de leur ruche.



Par un sentiment de réserve, que l'on comprendra facilement, l'éditeur hésitait à publier cette lettre dont il donnera le *fac simile* plus tard, mais ces quelques lignes d'un encouragement précieux devaient ajouter un intérêt nouveau à notre édition des *Chansons de Béranger*; et, d'ailleurs, nous ne pouvions pas trouver de préface plus convenable aux chansons inédites que nous publions aujourd'hui.

### M. PERROTIN, ÉDITEUR.

Il y a douze ans, mon cher Perrotin, que, pensant à l'oubli où, selon moi, mes chansons devaient tomber promptement, je vous cédai toutes mes chansons, faites et à faire, pour une modique rente viagère de 800 francs. Vous hésitiez à conclure ce marché, que vous trouviez désavantageux pour moi. Avec un autre que vous il l'eût été en effet; car, en dépit de mes prédictions, le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, les éditions se succédèrent rapidement. De vous-même alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente, que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévouement que je puis appeler filial.

La magnifique édition que vous annoncez aujourd'hui, sans nécessité pour votre commerce, est encore un effet de ce dévouement. C'est une espèce de glorification artistique que vous voulez donner à mes vieux refrains; entreprise que j'ai dû désapprouver, en considérant ce qu'elle vous causerait de dépenses et de peines.

Quelque succès qu'aient déjà obtenu les premières livraisons de cette édition, illustrée par les dessinateurs et les graveurs les plus distingués, commentateurs ingénieux, qui trouvent souvent au texte qu'ils adoptent, plus d'esprit que l'auteur n'en a su mettre; quelque succès, dis-je, qu'aient obtenu ces livrai-

sons, je sais qu'il est de mon devoir de vous venir en aide autant que cela m'est possible.

Sans avoir la fatuité de croire que je manque à la promesse faite au public de ne plus l'occuper de moi, je me décide donc à extraire du manuscrit des chansons de ma vieillesse, manuscrit qui vous appartiendra à ma mort, sept ou huit chansons, auxquelles vous pourrez joindre les couplets imprimés le jour du convoi de mon vieil ami Wilhem. J'ai choisi ces chansons parmi celles qui se rapprochent le plus, par les sujets et la forme, du genre de celles dont se composent mes précédents recueils. Ce n'est certes pas un riche présent que je vous fais; mais, quelles qu'elles soient, acceptez-les vite, car l'envie de les reprendre pourrait me venir. Vous savez mieux qu'un autre, mon cher Perrotin, combien me coûte aujourd'hui la moindre publication nouvelle. Aussi, j'espère qu'on ne verra dans ce chétif larcin fait à mon recueil posthume qu'un témoignage de gratitude donné par le vieux chansonnier à son fidèle éditeur. J'ajoute que près de vingt ans de bonne intelligence, entre un homme de lettres et un libraire, est malheureusement chose assez rare, depuis l'invention de l'imprimerie, pour que tous les deux nous en soyons également fiers. En vous offrant la preuve du prix que j'y attache, mon cher Perrotin, je suis à vous de cœur.

P.-J. DE BÉRANGER.

Passy, 19 décembre 1846.

*P. S.* Je regrette de ne pouvoir vous donner une de mes chansons inédites sur Napoléon : mais je tiens à ce que celles-là paraissent toutes ensemble.

---

**NOTRE COQ.**

PAR JACQUES DUBUISSON,

SERGENT

AUX CHASSEURS D'AFRIQUE.

AIR : *Madelon s'en fut à Rome, tonderontaine, tonderonton.*

Notre coq, d'humeur active,  
Las d'Alger, s'écrie : Il faut  
Que jusqu'au bon Dieu j'arrive,  
Pour voir s'il s'endort là-haut.  
J'ai réponse à tout qui-vive.

Co, co, coquérico.

France, remets ton schako.

Coquérico, coquérico.

Oui, jusqu'au ciel je m'envole,  
Sans permis des généraux.  
Heureux, si mon chant racole  
Des âmes de vieux héros.  
De leur gloire je raffole.

Co, co, coquérico.

France, remets ton schako.

Coquérico, coquérico.

Que ces étoiles sont belles !  
 Et les cieux, comme ils sont grands !  
 Ces planètes, seraient-elles  
 Un bon mets de conquérants !  
 Qu'à nos gens poussent des ailes !  
     Co, co, coquérico.  
     France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Dans Vénus j'entre à la brune ;  
 Mars m'attire à ses tambours.  
 Chez Mercure, la Fortune  
 Gave butors \* et vautours.  
 Que d'avocats dans la lune !  
     Co, co, coquérico.  
     France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Du soleil je fends la voûte.  
 Dieu ! l'Empereur m'apparaît !  
 Tu veux un guide, sans doute ;  
 Tiens, dit-il, mon aigle est prêt.  
 Du Ciel il connaît la route.  
     Co, co, coquérico.  
     France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Nous partons, et dans nos traites,  
 L'aigle se plaît à conter

\* Butor, oiseau de proie.



Batailles, sièges, retraites ;  
 Si bien que, pour l'écouter ,  
 S'arrêtent plusieurs comètes.

Co, co, coquérico.

France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Vient un parfum qui nous flatte :  
 Au Paradis nous voilà ,  
 Dit l'aigle ; à la porte gratte :  
 Mon père, quittons-nous là.  
 Adieu, serrons-nous la patte.

Co, co, coquérico.

France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Qui fume à cette fenêtre ?  
 C'est saint Pierre. Il me dit : Coq,  
 Aucun des tiens ne pénètre  
 Chez nous, que pour pendre au croc.  
 Vos chants m'ont trop fait connaître.

Co, co, coquérico.

France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Passe un ange qui raconte  
 Le refus du vieux commis.  
 Cours, dit le bon Dieu ; qu'il monte,  
 Ce coq est de mes amis.  
 J'entre, et Pierre en meurt de honte.

Co, co, coquérico.  
 France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Mange et bois dans mon aiguère,  
 Dit le bon Dieu, fort à point.  
 — Ça ! parmi vos gens de guerre,  
 De moi ne médit-on point ?  
 — A vous ils ne pensent guère.  
 Co, co, coquérico.  
 France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Mais quoi ! le bon Dieu se fâche !  
 — Coq, ne désertes-tu pas ?  
 — Corbleu ! suis-je donc un lâche ?  
 — Non ; mais retourne là-bas.  
 Tu n'as point fini ta tâche.  
 Co, co, coquérico.  
 France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

Sous le drapeau tricolore  
 Vas échauffer cœurs et bras.  
 De vous j'ai besoin encore.  
 Coq, bientôt tu chanteras  
 Le réveil avant l'aurore.  
 Co, co, coquérico.  
 France, remets ton schako.  
 Coquérico, coquérico.

L'oiseau, prompt comme la foudre,  
Rentre au quartier-général,  
Disant : L'on en va découdre ;  
Dieu fait seller son cheval ;  
Les anges font de la poudre.

Co, co, coquérico.

France, remets ton schako.  
Coquérico, coquérico.

De ce récit véridique,  
C'est moi, Jacques Dubuisson,  
Sergent aux chasseurs d'Afrique,  
Qui composai la chanson.

Apprenez-en la musique.

Co, co, coquérico.

France, remets ton schako.  
Coquérico, coquérico.

---

## LE GRILLON.

FONTAINEBLEAU, 1836.

*Air de Jacques.*

Au coin de l'âtre où je tisonne  
En rêvant à je ne sais quoi,  
Petit Grillon, chante avec moi  
Qui, déjà vieux, toujours chansonne.  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :  
Si l'enfant s'amuse à ta voix,  
Artisan, soldat, villageois,  
A la mienne ont charmé leurs veilles.  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite  
Un lutin n'est-il pas caché?  
Vient-il voir si quelque péché  
Tient compagnie au vieil ermite?  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page  
De quelque fée au doux pouvoir  
Qui t'adresse à moi pour savoir  
A quoi le cœur sert à mon âge?  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Non; mais en toi, je le veux croire,  
Revit un auteur qui, jadis,  
Mourut de froid dans son taudis,  
En guettant un rayon de gloire.  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, homme de secte,  
On veut briller, l'auteur surtout.  
Dieu, servez chacun à son goût :

De la gloire à ce pauvre insecte.  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

La gloire! est fou qui la désire :  
Le sage en dédaigne le soin.  
Heureux, qui recèle en un coin  
Sa foi, ses amours et sa lyre!  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace.  
Guerre à tout nom qui retentit!  
Au fait, plus ce globe est petit,  
Moins on y doit prendre de place.  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Ah! si tu fus ce que je pense,  
Ris du lot qui t'avait tenté.  
Ce qu'on gagne en célébrité,  
On le perd en indépendance.  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise,  
Chantant l'un par l'autre égayés,  
Prions Dieu de vivre oubliés,  
Toi, dans ton trou ; moi, sur ma chaise.  
Petit Grillon, n'ayons ici,  
N'ayons du monde aucun souci.

---

## LES ÉCHOS.

1839.

AIR :

On pèche au ciel, et c'est un fait notoire  
Que les échos sont tous des esprits purs,  
Pour leurs péchés tombés en purgatoire,  
Dans nos vallons, dans nos bois, dans nos murs ;  
Tant qu'ici-bas dure leur pénitence,  
Tout cri, tout mot est répété par eux.  
C'est leur supplice; il est cruel en France.  
Les échos sont trop malheureux.

Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges,  
Pauvres forçats par d'autres remplacés,  
Rentrés au ciel, à leurs frères les anges  
Parlaient ainsi de leurs tourments passés :  
Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,  
Pour nous Paris est surtout bien affreux :  
A tous les vents il y pleut des paroles.  
Les échos sont trop malheureux.

L'un d'eux ajoute : A l'Institut, mes frères,  
J'eus pour prison des murs retentissants.  
Doctes concours, spectacles littéraires  
M'enflaient sans fin de mots vides de sens.

Réglant science, art, vers, morale, histoire,  
Là, que de nains, au cerveau plat et creux,  
Prenaient ma voix pour trompette de gloire!

Les échos sont trop malheureux.

Moi, dit l'écho du Palais-de-Justice,  
J'eus part forcée à d'absurdes arrêts.  
Des becs retors et martyr et complice,  
Que de clients j'ai ruinés en frais!  
Des gens du roi j'allongeais l'éloquence.  
Plus d'un haut rang ils étaient désireux,  
Plus leur faconde effrayait l'innocence.

Les échos sont trop malheureux.

Un autre dit : Dans une basilique,  
Près de la chaire, hélas! je fus logé.  
Des sermonneurs ferai-je la critique  
Et de la foi de messieurs du clergé?  
Tous en bâillant de Dieu chantaient la gloire,  
Tous sur l'enfer brodaient pour les peureux ;  
Et l'orgue seul au Très-Haut semblait croire.

Les échos sont trop malheureux.

Palais-Bourbon, j'ai subi tes séances!  
S'écrie enfin de tous le plus puni :  
De la tribune, écueil des consciences,  
Un Manuel serait encor banni.  
Paix! disait-on, quand venait me surprendre,  
Dans cent discours, quelque mot généreux ;  
Écho, paix donc! les rois vont nous entendre.

Les échos sont trop malheureux.

A bas la loi, qui de nous, pauvres anges,  
Fait les échos d'un peuple de bavards!  
Clament en chœur les célestes phalanges :  
L'art de parler est le plus sot des arts.  
Nos remplaçants, déjà las du martyre,  
Se croient en butte aux esprits ténébreux ;  
Tous ont crié : De l'enfer Dieu nous tire !  
Les échos sont trop malheureux.

---

## L'ORPHÉON.

LETTRE A B. WILHEM,

AUTEUR

DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT MUSICAL,

Après la dernière séance de l'Orphéon de 1841.

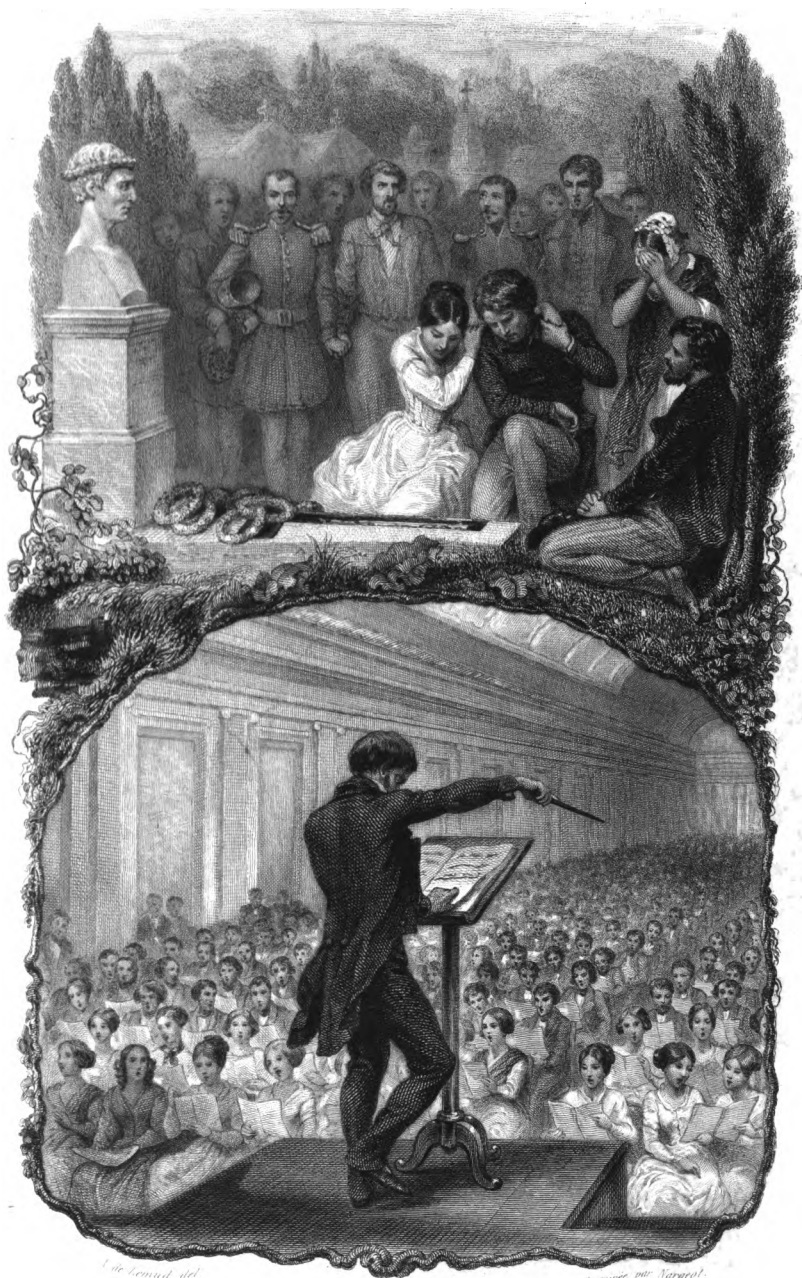
AIR :

Mon vieil ami, ta gloire est grande  
Grâce à tes merveilleux efforts,  
Des travailleurs la voix s'amende  
Et se plie aux savants accords.  
D'une fée as-tu la baguette,  
Pour rendre ainsi l'art familier ?  
Il purifiera la guinguette ;  
Il sanctifiera l'atelier.









*A. de Senneval del.*

*gravé par Viergeot.*

# L'ORPHÉON

Ferrutin Editeur.



Wilhem, toi de qui la jeunesse  
Réva Grétry, Gluck et Mozart,  
Courage! à la foule en détresse  
Ouvre tous les trésors de l'art.  
Communiquer à des sens vides  
Les plus nobles émotions,  
C'est faire en des grabats humides  
Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,  
Épandant ses flots jusqu'en bas,  
Nous verrons ivres de son onde  
Artisans, laboureurs, soldats.  
Ce concert, puisses-tu l'étendre  
A tout un monde divisé!  
Les cœurs sont bien près de s'entendre  
Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle :  
Fais-la rougir par tes travaux.  
De meurtres elle tient école  
Et pousse à des Werther nouveaux.  
On l'entend, d'excès assouvie,  
En vers, en prose s'essouffler  
A décourager de la vie  
Ceux qu'elle en devrait consoler.

Des classes qu'à peine on éclaire  
Relevant les mœurs et les goûts,  
Par toi, devenu populaire,  
L'art va leur faire un ciel plus doux.

Les notes, sylphides puissantes,  
Rendront moins lourd soc et marteau,  
Et feront des mains menaçantes  
Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais sur notre scène  
Tenter un plus brillant laurier,  
Tu choisis d'alléger la chaîne  
Du pauvre enfant de l'ouvrier.  
A tes leçons, large semence,  
La foule accourt et tu les vois  
Captivant jusqu'à la démence \*,  
Vers le ciel diriger sa voix.

D'une œuvre et si longue et si rude  
Auras-tu le prix mérité ?  
Va; ne crains pas l'ingratitude,  
Et ris-toi de la pauvreté.  
Sur ta tombe, tu peux m'en croire,  
Ceux dont tu charmes les douleurs  
Offriront un jour à ta gloire  
Des chants, des larmes et des fleurs \*\*.

\* Les docteurs Trélat et Leuret ont fait l'emploi le plus heureux à la Salpêtrière et à Bicêtre de la méthode de Wilhem. Les pauvres aliénés des deux sexes en ont retiré une distraction puissante, et ont pu chanter à l'église des morceaux de musique qui offraient d'assez grandes difficultés d'exécution.

\*\* Peu de mois après avoir adressé ces couplets à son vieil ami, l'auteur avait la douleur de voir s'accomplir la prédiction qui les termine. Wilhem mourait à soixante ans, pauvre, à bout de force, mais rêvant toujours à l'extension de sa méthode, fruit de 22 ans de travaux; les autorités municipales et départementales, les maîtres qu'il avait formés, et la foule de ses élèves de tout âge accompagnaient sa dépouille au cimetière, où lui furent rendus les honneurs qu'il avait le plus enviés.

---

## LES PIGEONS DE LA BOURSE.

Pigeons, vous que la muse antique  
Attelait au char des Amours,  
Où volez-vous? Las, en Belgique  
Des rentes vous portez le cours!  
Ainsi, de tout faisant ressource,  
Nobles tarés, sots parvenus  
Transforment en courtiers de bourse  
Les doux messagers de Vénus.

De tendresse et de poésie,  
Quoi! l'homme en vain fut allaité.  
L'or allume une frénésie  
Qui flétrit jusqu'à la beauté!  
Pour nous punir, oiseaux fidèles,  
Fuyez nos cupides vautours;  
Aux cieux remportez sur vos ailes  
La poésie et les amours.

FIN DU TOME PREMIER.





# TABLE

## DU TOME PREMIER.

Préface . . . . .	1	Carnaval (le) de 1818. . . . .	284
Notice. . . . .	xxvii	Cartes (les), ou l'Horoscope. . . . .	310
A Antoine Arnault. . . . .	159	Célibataire (le). . . . .	115
Académie (l') et le Caveau. . . . .	8	Ce n'est plus Lisette. . . . .	496
Adieux à des Amis. . . . .	257	Censure (la) . . . . .	98
Adieux de Marie Stuart. . . . .	125	Champ (le) d'Asile. . . . .	301
Adieux (les) à la Gloire. . . . .	362	Champs (les). . . . .	216
Age futur (l'). . . . .	54	Chantres (les) de paroisse. . . . .	270
Ainsi soit-il. . . . .	31	Charles VII. . . . .	39
Ame (mon). . . . .	211	Chatte (la). . . . .	123
Ami Robin (l'). . . . .	59	Cheveux (mes). . . . .	41
A mon ami Désaugiers. . . . .	180	Cinq (le) Mai. . . . .	373
Aveugle (l') de Bagnolet. . . . .	275	Cinquante (les) écus. . . . .	282
Bacchante (la) . . . . .	3	Clefs (les) du Paradis. . . . .	262
Beaucoup d'amour. . . . .	101	Cocarde (la) blanche. . . . .	219
Bedeau (le). . . . .	161	Coin de l'amitié (le). . . . .	53
Billets d'enterrement (les). . . . .	145	Commencement du voyage (le). . . . .	75
Bon Français (le). . . . .	86	Complainte d'une de ces de-	
Bon (le) Dieu. . . . .	344	moiselles. . . . .	194
Bon (le) ménage. . . . .	298	Complainte sur la mort de	
Bon (le) vieillard. . . . .	267	Trestaillon. . . . .	375
Bon vin et fillette. . . . .	136	Contemporaine (ma). . . . .	353
Bonne fille (la). . . . .	28	Couplets à ma filleule. . . . .	242
Bonne (la) vieille. . . . .	237	Couronne (la). . . . .	293
Bouquet à une dame âgée de		Curé (mon). . . . .	129
soixante-dix ans, le jour de		Deo Gratias d'un Épicurien. . . . .	35
Sainte-Marguerite. . . . .	433	De Profundis à l'usage de deux	
Bouquetière (la) et le Croque-		ou trois maris. . . . .	389
Mort. . . . .	246	Dernière chanson, peut-être	
Bouteille volée (la). . . . .	131	(ma). . . . .	81
Boxeurs (les), ou l'Anglomane. . . . .	102	Descente aux Enfers (la). . . . .	45
Brennus. . . . .	260	Deux (les) Cousins. . . . .	365
Capucins (les). . . . .	235	Deux Sœurs de charité (les). . . . .	494
Carillonneur (le). . . . .	141	Dieu (le) des bonnes gens. . . . .	255

Docteur (le) et ses malades. . . . .	458	Messe (la) du Saint-Esprit. . . . .	384
Double chasse (la). . . . .	447	Mirmidons (les). . . . .	321
Double ivresse (la). . . . .	70	Missionnaires (les). . . . .	295
Échos (les). . . . .	402	Monsieur Judas. . . . .	253
Éducation des demoiselles (l'). . . . .	33	Mort (la) de Charlemagne. . . . .	303
Éloge des chapons. . . . .	83	Mort (la) du roi Christophe. . . . .	354
Éloge de la richesse. . . . .	150	Mort (la) subite. . . . .	284
Enfant (l') de bonne maison. . . . .	329	Mort vivant (le). . . . .	20
Enfants (les) de la France. . . . .	349	Musique (la). . . . .	77
Enrhumé (l'). . . . .	335	Nabuchodonosor. . . . .	378
Ermite (l') et ses saints. . . . .	226	Nacelle (ma). . . . .	250
Étoiles (les) qui filent. . . . .	333	Nature (la). . . . .	308
Exilé (l'). . . . .	243	Notre Coq. . . . .	395
Faridondaine (la), ou la Con- spiration des Chansons. . . . .	340	Nouveau Diogène (le). . . . .	410
Fortune (la). . . . .	357	Nouvel ordre du jour. . . . .	386
Frétillon. . . . .	65	Oiseaux (les). . . . .	489
Garde (la) nationale. . . . .	383	On s'en fiche ! . . . . .	463
Gaudriole (la). . . . .	40	Opinion de ces demoiselles (l'). . . . .	474
Gaulois et les Francs (les). . . . .	62	Orage (l'). . . . .	369
Gourmands (les). . . . .	79	Orphéon (l'). . . . .	404
Grande orgie (la). . . . .	89	Pailleasse. . . . .	209
Grand'mère (ma). . . . .	47	Parny. . . . .	45
Grillon (le). . . . .	399	Parques (les). . . . .	427
Gueux (les). . . . .	42	Petit coin (mon). . . . .	228
Habit de cour (l'). . . . .	473	Petite fée (la). . . . .	248
Habit (mon). . . . .	224	Petit homme gris (le). . . . .	26
Halte-là ! ou le Système des Interprétations. . . . .	327	Petits coups (les). . . . .	448
Hiver (l'). . . . .	498	Pigeons (les) de la Bourse. . . . .	407
Homme rangé (l'). . . . .	435	Plus de politique. . . . .	476
Indépendant (l'). . . . .	232	Préface. . . . .	391
Infidélités de Lisette (les). . . . .	449	Prière d'un Épicurien. . . . .	449
Ivrogne (l') et sa femme. . . . .	206	Prince (le) de Navarre. . . . .	278
Jeannette. . . . .	465	Printemps et l'Automne (le). . . . .	22
Jour des Morts (le). . . . .	94	Prisonnière (la) et le Cheva- lier. . . . .	453
Juge (le) de Charenton. . . . .	244	Qu'elle est jolie ! . . . . .	269
Lampe (ma). . . . .	342	République (ma). . . . .	204
Lettre de Béranger à Perrotin. . . . .	393	Requête présentée par les chiens de qualité, pour ob- tenir qu'on leur rende l'en- trée libre au jardin des Tui- leries. . . . .	96
Louis XI. . . . .	359	Retour (le) dans la patrie. . . . .	286
Madame Grégoire. . . . .	37	Révérands Pères (les). . . . .	346
Maître d'École (le). . . . .	443	Réverie (la). . . . .	258
Margot. . . . .	478	Roger Bontemps. . . . .	42
Marionnettes (les). . . . .	454	Roi d'Yvetot (le). . . . .	4
Marquis (le) de Carabas. . . . .	201		
Marquise (la) de Pretintaille. . . . .	348		
Mère aveugle (la). . . . .	24		

**TABLE.**

411

Romans (les) . . . . .	168	Troisième mari (le) . . . . .	404
Rosette . . . . .	314	Vendanges (les) . . . . .	367
Rossignols (les) . . . . .	325	Ventru (le) aux élections de 1849 . . . . .	306
Sainte-Alliance (la) barbares- que . . . . .	224	Ventru (le), ou Compte-rendu de la Session de 1848. . . . .	290
Sainte-Alliance (la) des peu- ples . . . . .	312	Vieillesse (la). A mes Amis. . . . .	144
Scandale (le) . . . . .	456	Vieux Célibataire (le) . . . . .	57
Sénateur (le) . . . . .	5	Vieux Drapeau (le) . . . . .	346
Si j'étais petit oiseau . . . . .	264	Vieux habits! vieux galons! . . . . .	407
Soir (le) des Noces . . . . .	230	Vieux ménétrier (le) . . . . .	187
Temps (le) . . . . .	338	Vilain (le) . . . . .	185
Tour de marotte (un) . . . . .	67	Vin (le) et la Coquette . . . . .	223
Traité de politique à l'usage de Lise . . . . .	469	Vivandière (la) . . . . .	239
Trembleur (le) . . . . .	351	Vocation (ma) . . . . .	183
Trinquons . . . . .	417	Voisin (le) . . . . .	133
		Voyage au pays de Coccagne . . . . .	74

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

# AVIS AU RELIEUR

POUR

LE PLACEMENT DES 53 GRAVURES,

Y COMPRIS LE PORTRAIT.

---

## TOME PREMIER.

*Fac-simile.*

AME (MON) . . . . .	211
AVEUGLE (l') DE BAGNOLET . . . . .	275
BONNE (la) VIEILLE . . . . .	237
CE N'EST PLUS LISETTE . . . . .	196
CINQ (le) MAI . . . . .	373
CURÉ (MON) . . . . .	129
DESCENTE AUX ENFERS (la) . . . . .	45
DEUX SŒURS DE CHARITÉ (les) . . . . .	191
ÉTOILES QUI FILENT (les) . . . . .	333
HABIT DE COUR (l') . . . . .	173
HIVER (l') . . . . .	198
LOUIS XI . . . . .	359
MAÎTRE D'ÉCOLE (le) . . . . .	113
NACELLE (ma) . . . . .	250
ORAGE (l') . . . . .	369
ORPHÉON (l') . . . . .	404
PAILLASSE . . . . .	209
PRISONNIÈRE (la) ET LE CHEVALIER . . . . .	153
ROGER-BONTEMPS . . . . .	12
ROI D'YVETOT (le) . . . . .	1
SAINTE ALLIANCE (la) DES PEUPLES . . . . .	312
SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU . . . . .	264
VENDANGES (les) . . . . .	367
VIEUX DRAPEAU (le) . . . . .	346
VIVANDIÈRE (la) . . . . .	239

---